LA TABLE RONDE

FÉVRIER 1953

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS

SUD

La tragédie, selon Aristote, doit nous montrer la purification d'une passion dangereuse par une libération véhémente. C'est tout le sujet de cette pièce.

PERSONNAGES

Ian WICZIEWSKY, 24 ou 25 ans, officier.
Édouard BRODERICK, 40 ans veuf.
JIMMY, 14 ans, fils d'Édouard BRODERICK.
M. WHITE, précepteur de JIMMY, 60 ans.
Mac CLURE, 20 ans.
Uncle JOHN, noir, 70 ans ou plus.
Un NÉGRILLON.
JEREMY.

REGINA, 22 ans, nièce d'Édouard BRODERICK.
Mrs STRONG, sœur d'Édouard BRODERICK, veuve.
ANGELINA, 16 ans, fille d'Édouard BRODERICK.
ELIZA.
Mrs PRIOLLEAU.
Miss PRIOLLEAU, sa fille.

Au début du premier acte, on pourra entendre les deux premières strophes du cantique : Abide with me.

(Wicziewsky se prononce Vichefski.)

La pièce se passe quelques heures avant la guerre de Sécession. Le coup de canon de la fin annonce l'ouverture des hostilités entre le Nord et le Sud, à l'aube du 12 avril 1861.

L'action se déroule dans le salon d'une grande plantation aux environs de Charleston, dans la Caroline du Sud.

Pour bien comprendre le décor, il faut se figurer une vaste maison bâtie sur le modèle du temple grec de Pæstum, avec un fronton et de très grosses colonnes qui posent directement sur le sol, sans bases. Deux de ces colonnes sont visibles de l'intérieur du salon : on les voit à droite et à gauche d'une grande fenêtre à la française. Entre les deux, le regard plonge dans une longue avenue de chênes tendus de rideaux de mousse grise (exactement vert-de-gris) qui s'agitent au moindre souffle.

Le salon est meublé dans le style un peu lourd de 1850.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Au lever du rideau le lieutenant Ian Wicziewski est debout et parfaitement immobile, le dos tourné aux spectateurs, à droite. Il tient une badine à la main. On entend au loin un chant d'église dont on ne peut distinguer les paroles. Quelques secondes se passent, puis Regina entre en courant par la gauche et va vers la fenêtre sans voir le lieutenant W... Elle regarde dans l'avenue et semble chercher quelque chose, puis se tient immobile et écoute le chant dont une strophe vient de s'achever.

Au bout d'un moment, elle se retourne comme si elle devinait la présence de quelqu'un et tressaille.

REGINA

Vous m'avez fait peur, lieutenant Wicziewsky. Je ne sais comment vous faites pour surgir tout à coup là où l'on ne s'attend pas à vous voir.

IAN

Vous attendiez-vous à me voir dans l'avenue?

REGINA

Mais non. Pourquoi dites-vous cela?

IAN

J'aurais pu être dans l'avenue.

REGINA

Permettez-moi de vous dire que cela m'est égal que vous

soyez dans l'avenue ou ailleurs. *(Silence.)* Je voulais voir si Angelina ne revenait pas de l'église.

IAN

Vous la connaissez bien mal si vous la croyez capable de partir avant la fin du service. Elle craint Dieu et redoute son père, comme une vraie fille du Sud. *(Silence.)* Sauf vous et moi, tout le monde se trouve enfermé, cet après-midi, dans cette baraque de planches qu'ils appellent une église. Nous sommes absolument seuls dans la maison.

REGINA

Cela vous ennuie-t-il de ne pas aller à l'église le dimanche?

IAN

Mes sentiments sur ce point n'ont pas d'intérêt. Le fait demeure qu'il n'y a pas d'église catholique dans la région.

REGINA

Quel effet vous font ces chants?

IAN

Aucun.

REGINA

Vous aurez beau faire, vous ne serez jamais de chez nous. Même moi qui suis du Nord et qui ne crois plus aux églises, je demeure sensible à ces vieux cantiques. Vous, vous êtes d'ailleurs.

IAN

L'Amérique est peuplée de gens qui viennent d'ailleurs.

REGINA

Tout de même... Il finit par y avoir un air de famille. Chez vous, non. Vous restez étranger, malgré cet uniforme. *(Elle détourne la tête en disant cette phrase.)* Angelina m'a dit que vous étiez venu ici à l'âge de douze ans avec votre grand-père. Est-ce vrai?

IAN

Oui. Nous avons quitté la Pologne après le soulèvement de 48.

REGINA

Le soulèvement contre les Russes?

IAN

Contre les Prussiens. Ils ont pendu mon père sur une place

de Posen avec dix autres conspirateurs. Cette nuit-là, mon grand-père m'a réveillé et nous avons fui.

REGINA

Les Prussiens ne vous ont rien fait?

IAN

Non. Rien. Ils m'ont fouetté après l'exécution, pour l'exemple, disaient-ils. C'est tout.

REGINA

On vous a fouetté et vous trouvez que ça n'est rien?

IAN, *riant doucement.*

Il y a douze ans de cela. La douleur est très atténuée.

REGINA

Pourquoi avez-vous dit tout à l'heure que nous étions seuls dans la maison?

IAN

N'est-ce pas vrai?

REGINA

Non. Il y a les noirs.

IAN

Les noirs ne comptent pas. Les noirs, c'est comme des meubles.

REGINA, *sèchement.*

Je ne suis pas de votre avis. *(Silence.)* Voulez-vous répondre à ma question?

IAN

Pourquoi j'ai dit que nous étions seuls?

REGINA

Mais oui.

IAN, *se retournant vers elle.*

Pour vous fournir l'occasion de me parler.

REGINA, *avec une irritation subite.*

Et de quoi diable vous parlerais-je?

IAN

Vous le savez aussi bien que moi.

(Le chant s'arrête.)

REGINA

Est-ce pour cela que vous attendiez ici quand je suis entrée?

IAN

Je n'attendais pas. J'étais là.

REGINA

Je n'aime pas ce que vous dites. Au fond, je n'aime rien de ce que vous dites et je vous écoute malgré moi, mais vous vous trompez si vous croyez que j'ai des confidences à vous faire.

IAN

J'attendrai.

REGINA

Vous êtes impertinent.

IAN

Oui, mademoiselle.

REGINA

Savez-vous que depuis un instant, je pense avec une satisfaction extrême à ce que vous m'avez raconté tout à l'heure. Oui, cela m'est agréable de savoir qu'on vous a fouetté.

IAN

Voilà une aimable pensée. Développez-la.

REGINA

Eh bien, cette correction m'apparaît comme une sorte d'acompte. Vous la méritiez déjà en vue de vos insolences futures, de vos sourires, de vos silences, de votre ironie... européenne. Depuis trois jours, j'attendais cette occasion de vous parler en face. Je ne vous aime pas, lieutenant Wicziewsky.

IAN

Vous voyez bien que vous aviez quelque chose à me dire.

REGINA

Il y a en vous je ne sais quoi qui me déplaît et que je comprends mal, du reste. Oh, je sais que je vous parle d'une façon trop directe et que je m'expose une fois de plus à vos moqueries dont rien ne paraît que dans vos yeux...

IAN

Pourquoi détournez-vous les vôtres, en me disant cela?

REGINA, *elle le regarde en face.*

Je ne les détourne pas. Je vous parle comme on parle chez nous. Je n'ai pas les roueries des femmes du Sud à qui vous faites des compliments hypocrites. *(Elle se rapproche insensi-*

blement de lui.) J'ai été élevée simplement par des gens qui ne mentaient pas, et ce que je déteste en vous, c'est le mensonge.

IAN

Le mensonge? Mais pourquoi voudriez-vous que je me donne la peine de vous mentir?

REGINA

A moi, non, bien sûr. Je suis la parente pauvre, la petite bonne femme du Nord à qui l'on ne fait pas attention et qui n'est même pas très jolie. Vous vous croyez intuitif, lieutenant Wicziewsky, mais je le suis autant que vous et il y a des jours où je vous vois mentir de la tête aux pieds.

IAN

Puis-je vous rappeler que vous êtes la parente de M. Broderick et que je suis par conséquent sous votre toit?

REGINA

Êtes-vous fou? Je ne suis pas chez moi ici. Chez moi, c'est là-haut, dans le Nord. On m'a fait venir ici parce que mon oncle, qui s'occupait de moi, était ruiné. Son cousin, M. Broderick a offert de me recevoir à la plantation, mais je n'y serais jamais venue si j'avais eu mes parents. Je hais la plantation. J'y ai passé un hiver, un hiver sans neige, et j'ai besoin de voir la neige. *(Ian fait un mouvement.)* Savez-vous pourquoi je suis seule avec vous, dans cette maison? Parce qu'on a jugé que cela n'avait pas d'importance que j'aille à l'église ou non. Il leur faut toujours un effort pour se souvenir que nous sommes du même sang, eux et moi. Que l'étrangère fasse ce qu'elle veut, qu'elle soit unitarienne, comme M. Emerson, le philosophe. Ne me dites donc pas que vous êtes sous mon toit et que je ne peux vous parler comme il me plaît.

IAN

Vous aussi, vous êtes d'ailleurs.

REGINA

Ce n'est pas la même chose. Je suis Américaine, malgré tout.

IAN

Vous avez parlé de la neige, tout à l'heure.

REGINA

Oui. Cela vous paraît puéril, je suppose.

IAN

Non. Mais non. *(D'une voix changée.)* J'ai besoin de voir de la neige, comme vous. Il y a des moments déraisonnables où je me figure qu'en poussant les volets, je vais voir la prairie toute blanche sous le soleil et que je vais frissonner et rire de bonheur, comme un garçon qui a envie de crier et de courir parce qu'il sent la merveilleuse odeur du froid...

REGINA

Non ! Ne dites pas cela ! Je ne veux pas que vous parliez de cela. Nous voici déjà au seuil de l'été. Déjà la fournaise nous souffle son haleine au visage. *(Un silence.)* Combien de temps restez-vous encore ici, lieutenant Wicziewsky?

IAN

Ma permission prend fin dans cinq jours.

REGINA

C'est-à-dire que vous partez vendredi.

IAN

Vendredi à l'aube. Il y a quatre heures de cheval d'ici à la côte.

REGINA

En réalité, cela ne fait plus que quatre jours. Aujourd'hui ne compte plus.

IAN

Oui, quatre jours, si vous voulez. A moins que la guerre n'éclate avant cela.

REGINA

La guerre ! Vous aussi, vous y croyez, à la guerre?

IAN

Puisque tout le monde dit qu'il y aura la guerre, elle finira bien par éclater. Ce dont on ne parle pas n'arrive jamais.

REGINA

Que ferez-vous s'il y a la guerre?

IAN

Je rejoindrai mon poste, mademoiselle.

REGINA

Ce qui veut dire que vous resterez fidèle au gouvernement, je suppose. Vous ne fuirez pas dans le camp des rebelles.

IAN

C'est là une question que je résoudrai seul, au moment voulu.

REGINA

Je suis bien naïve de vous la poser. A qui seriez-vous fidèle, puisque vous n'avez pas de racines dans le pays, ni dans le Nord, ni même dans le Sud?

IAN, *haussement d'épaules.*

Mais vous-même, comment se fait-il que vous restiez ici, avec les opinions qu'on vous connaît? N'êtes-vous pas déjà au cœur de l'ennemi?

REGINA

Je vous ai déjà dit que j'étais ici malgré moi. Je ne peux pas partir.

IAN

Il vous faudra donc, dans le cas d'une guerre, vous plier à la loi du Sud, parler le langage du Sud.

REGINA

Jamais.

IAN

On saura vous persuader. L'enfer n'a pas de furies comparables aux civils en temps de guerre. En moins de six semaines, on fera de vous une brave petite esclavagiste.

REGINA, *frappant du pied.*

Si j'étais un homme, vous n'oseriez pas m'insulter.

IAN

Loin de moi une telle intention. Je constate seulement qu'étant du Nord vous restez dans le Sud alors que la guerre semble imminente.

REGINA

Pour la troisième fois, je ne peux pas partir.

IAN

Vous le pourriez si vous le vouliez. M. Broderick vous y aiderait.

REGINA

Qu'en savez-vous?

IAN

Il me l'a dit.

REGINA

Vous lui avez donc parlé de moi?

IAN

Oui.

REGINA

Enfin, de quoi vous mêlez-vous? Qu'est-ce que cela peut vous faire que je reste ou que je m'en aille?

IAN

Rien. Pourtant je veux que vous sachiez que si vous restez ici, c'est que vous le voulez bien.

REGINA

Ce n'est pas vrai.

IAN

J'ai reçu de M. Broderick l'assurance formelle qu'il se chargeait de vous faire regagner Boston dans les trois jours, si vous en exprimiez le souhait.

REGINA

Était-ce pour me dire cela que vous m'attendiez ici?

IAN

Je vous ai déjà dit que je ne vous attendais pas. Mais vous perdez un temps précieux en refusant de me dire ce qui vous tient à cœur.

REGINA

Ce qui me tient à cœur? Il y a ceci qui me tient à cœur, puisque vous voulez à tout prix le savoir, c'est que je reste, et que je reste, et que je reste. Vous m'entendez?

(Elle se rapproche encore de lui.)

IAN, *sans bouger.*

Et pourquoi restez-vous?

REGINA

J'ai mes raisons lieutenant Wicziewsky.

IAN

De toutes ces raisons, il n'y en a qu'une qui soit bonne, mais celle-là, vous ne l'avouez pas. L'orgueil vous étouffe, Regina.

REGINA

Comment osez-vous?

(Bruit de pas.)

IAN

On vient, et vous êtes si près de moi vraiment qu'on pour-

rait croire... à peu près tout ce qu'on voudrait. Vous êtes imprudente, mademoiselle.

(Regina s'écarte violemment.
Mrs. Strong entre par la gauche, suivie d'une négrillonne.)

SCÈNE II

MRS. STRONG

Qui est imprudente? Ma nièce?

IAN

Je me mêle sans doute de ce qui ne me regarde pas, mais je disais à Mlle Regina que rester ici alors que la menace de guerre se fait un peu plus précise chaque jour...

MRS. STRONG

Il n'y aura pas de guerre. Je ne veux pas qu'on parle de ça. Petite, prends mon chapeau, mon châle, mes gants, mon livre, mon ombrelle. *(Elle tend ces objets à la négrillonne à mesure qu'elle les énumère.)* Donne-moi mon éventail et tire un peu les volets. *(L'enfant obéit. Mrs. Strong s'assoit dans un fauteuil à bascule.)* C'est bien. Va-t'en. *(L'enfant sort.)* Regina, pourquoi nous regardes-tu avec des yeux de Gorgone? Ma parole, on dirait qu'ils vont te sortir de la tête et rouler sur le tapis. Retire-toi, mon enfant.

REGINA

Ma tante, si...

MRS. STRONG, *se redressant dans son fauteuil.*

J'ai dit. *(Regina sort par la gauche.)* Pourquoi lui faites-vous peur, lieutenant? C'est bien la première fois que j'entends un soldat conseiller la fuite.

IAN

Dans son cas, il ne s'agirait pas de fuir. Elle est du Nord... Je m'étonne qu'elle soit restée jusqu'ici. Elle n'aime pas le Sud.

MRS. STRONG

Vous pouvez dire qu'elle le déteste, mais elle reste par amour-propre, elle veut tenir tête. Oh, pour elle, le Sud, c'est la case de l'oncle Tom telle qu'elle a vu représenter cette absurde histoire sur les assiettes à dessert de ses parents.

Ses opinions sont aussi intéressantes que celles d'un moustique. Pourquoi voulez-vous qu'elle s'en aille?

IAN

Je n'y tiens pas particulièrement. Je crois au contraire que pour la persuader de rester, il faut lui conseiller de partir.

MRS. STRONG

Ha ! Ha ! Vous la connaissez. Une vraie mule. Mais pourquoi voulez-vous qu'elle reste, alors?

IAN

Qu'elle reste ou qu'elle parte ne me concerne pas, mais M. Broderick est d'avis qu'on la renvoie dans le Nord.

MRS. STRONG

La renvoyer dans le Nord, c'est vite dit. Nous l'avons sur les bras depuis qu'elle est orpheline. Elle n'a de parents dans le Nord qu'un vieux bigot d'oncle qui n'est pas fichu de gagner vingt dollars par semaine. Comment la trouvez-vous?

IAN

Comment je la trouve?

MRS. STRONG

Eh bien, oui. Comment trouvez-vous ma nièce? Vous paraît-elle jolie?

IAN

Elle a de beaux yeux. Ses cheveux...

MRS. STRONG

Ah, je vous attends aux cheveux, la gloire de la femme.

IAN

Ses cheveux sont également fort beaux.

MRS. STRONG

Quel peintre vous feriez ! La voilà pourvue d'yeux et de cheveux. Ce n'est peut-être pas assez. Que dites-vous du reste, hein, lieutenant?

IAN

Le reste...

(Il hésite.)

MRS. STRONG

Le reste est silence, à ce que je vois. Remarquez que je suis un peu de votre avis, mais vous êtes injuste pour le profil,

qui est assez bien. Cependant, on n'épouse pas un profil. Je me demande, du reste, ce qu'on épouse et ce qui fait délirer les hommes quand ils parlent de ce qu'on appelle le beau sexe. Pour moi, le beau sexe, c'est l'autre, justement. Mais mon vénéré mari m'eût fait taire. Quant à ma nièce, je l'ai si souvent regardée que je ne sais plus du tout de quoi elle peut avoir l'air. Aujourd'hui, pour une raison que je m'en vais vous dire, j'essaie de la voir par les yeux d'un homme. C'est si curieux, un homme... Voulez-vous avoir la bonté de donner un coup à mon fauteuil? Enfin, vous qui connaissez les femmes et qui êtes toujours si attentif auprès d'elles... Eh là ! Comme vous y allez ! Vous voulez m'envoyer au plafond? Doucement, s'il vous plaît !

IAN

Je vous demande pardon.

MRS. STRONG

Voilà qui est bien, tout à fait bien. Oui, j'aurais voulu caser cette petite, qui restera ici, n'en doutez pas. Elle aura vingt-trois ans à Noël. La croyez-vous capable de provoquer l'amour?

IAN

Toute femme a le droit d'espérer...

MRS. STRONG

N'en dites pas plus long. J'ai compris. Malgré ce jugement pessimiste, je conserve l'espoir qu'un parti sortable se présentera. Aujourd'hui, nous attendons la visite du jeune Mac Clure qui est déjà venu nous voir avec son père, l'hiver dernier. Vous étiez là?

IAN

Non, madame.

MRS. STRONG

C'était au sujet d'une plantation qu'ils voulaient vendre, la leur même. Malheureusement, cette plantation est mal placée et l'air n'y est pas sain. Mon frère a refusé. Depuis, le vieux Mac Clure est tombé malade et je crains qu'aujourd'hui le fils ne revienne à la charge, car ils ont grand besoin d'argent.

IAN

M. Broderick m'a mis au courant de cette histoire.

MRS. STRONG

Ce que vous ne savez pas, car enfin vous n'êtes pas d'ici... Oh, je ne dis pas cela pour vous offenser, lieutenant Wic-

ziewsky. *(Elle rit doucement.)* C'est même justement ce qui fait votre charme auprès des femmes, ce quelque chose d'étranger. Allons, ne le niez pas, lieutenant Wicziewsky, les femmes vous adorent. Vous les transportez avec vous dans la Pologne de M. Chopin, elles se croient très malheureuses, très intéressantes, et cela les amuse comme des folles. Elles pleurent, vous les consolez.

IAN

Madame...

MRS. STRONG

Qu'est-ce que je vous disais?

IAN

Le jeune Mac Clure...

MRS. STRONG

Parfaitement. Le jeune Mac Clure et son père. Sachez que les Mac Clure sont de très bonne famille. Ils habitent la région depuis deux siècles et leurs ancêtres d'Écosse étaient des voleurs de bestiaux, ce qui, vous ne l'ignorez pas, est une distinction dans ce pays-là. Ah, mon éventail a glissé. *(Ian le ramasse et le lui tend.)* Nous avons donc invité le jeune Mac Clure à passer deux jours ici. Ç'a été mon idée. Il a vingt ans et n'a jamais vu Regina qui était en Floride quand il est venu avec son père. Vous croyez aux miracles, lieutenant Wicziewsky? Moi, j'y crois. Nous doterons confortablement la petite à qui nous donnerons notre plantation de Tomotly et cent esclaves. A vrai dire, Tomotly est au bout du monde et j'aurais peur d'y passer une seule nuit, mais le coton y pousse très convenablement. Montrez-vous aimable avec le jeune Mac Clure.

IAN

Je n'y manquerai pas.

MRS. STRONG

Il est un peu gauche, un peu godiche même, dans sa redingote noire, avec des idées d'autrefois sur ce que l'on doit faire et ce qu'on ne doit pas faire. Un vrai presbytérien d'Écosse, de la graine de Calvin. Cela vous ennuie?

IAN

Cela m'est parfaitement égal. *(Silence.)* Est-il bon cavalier?

MRS. STRONG

Je n'en sais rien. Vous avez d'étranges questions. Ah, si, pourtant ! Quand il est parti ce jour-là, avec son père, je me

souviens l'avoir regardé de la véranda, alors qu'ils s'éloignaient dans la grande avenue. Le jeune Mac Clure se tenait admirablement sur son cheval. Pour en revenir à ses idées un peu particulières, inutile de lui dire que Regina ne va pas à l'église le dimanche. Il la convertira plus tard. Cela occupera leurs mortelles soirées, à Tomotly.

IAN, *agacé.*

Vous les voyez déjà mariés.

MRS. STRONG

Oui, j'y tiens.

(Angelina entre par la droite.)

ANGELINA

Ma tante, où est Regina? Bonjour lieutenant Wicziewsky.

(Il s'incline.)

MRS. STRONG

Je ne sais pas où est Regina, mais je veux que tu dises à ton frère de venir me parler.

ANGELINA

Bien, ma tante.

(Elle sort par la gauche.)

MRS. STRONG

Vous pourriez donner de bons conseils à mon neveu, lieutenant Wicziewsky. Jimmy vous adore, il vous écoutera. Apprenez-lui à se tenir droit, à parler comme il faut, à ne pas voler les cornichons. Autre chose, je ne veux pas qu'il aille se promener seul du côté des noirs. Son père lui a dit qu'il ne devait jamais dépasser la grande avenue, mais il est sans autorité sur ce garçon, pas plus que son précepteur, le vieux M. White.

IAN

On pourrait me dire que l'éducation de Jimmy Broderick n'est pas mon affaire.

MRS. STRONG

On ne vous dira rien du tout, si par on, vous entendez mon frère. Je crois que vous pêchez des compliments. Vous savez très bien ce que mon frère pense de vous. *(Elle bâille.)* Je ne sais pourquoi je me sens si lasse aujourd'hui. C'est peut-être cette première journée de chaleur. Et puis, le sermon était insupportable, cet après-midi. Le Révérend Locke nous a traînés du haut en bas de l'enfer et de long en large, à travers le soufre et la fumée de sa rhétorique. Je suis à peu près cer-

taine de m'être assoupie une fois ou deux. *(Édouard Broderick entre par la droite.)* Pourquoi as-tu l'air si soucieux, Édouard? Veux-tu qu'on te serve à boire?

ÉDOUARD BRODERICK

Non merci. Bonjour, lieutenant. Je suis soucieux à cause des nouvelles.

MRS. STRONG

Elles ne sont pas plus mauvaises qu'hier.

ÉDOUARD BRODERICK

Elles sont plus mauvaises dans la mesure où l'on ne sait plus bien de quoi il s'agissait tout d'abord. Tant qu'une question reste claire, il y a moyen d'en sortir. C'est quand les choses se compliquent que le péril devient aigu.

MRS. STRONG

J'ai parlé tout à l'heure au Révérend Locke. Il demeure optimiste.

ÉDOUARD BRODERICK

Le Révérend Locke est un saint homme qui n'entend rien aux choses de ce monde? Où est Regina? Je veux lui parler.

(Entre Jimmy.)

JIMMY

Bonjour, lieutenant Wicziewsky. Est-ce que je peux vous accompagner à cheval jusqu'à Tomotly, demain après-midi?

IAN

Demandez à votre père.

ÉDOUARD BRODERICK

Nous verrons cela tout à l'heure, Jimmy. Va dire à Regina que je veux lui parler tout de suite.

(Jimmy sort par la gauche.)

MRS. STRONG

J'espère que tu ne vas pas faire peur à cette petite.

ÉDOUARD BRODERICK

Je vais lui dire de s'en aller pendant qu'il en est encore temps.

MRS. STRONG

Es-tu fou? A t'entendre parler, on croirait que le Sud est déjà envahi. Personne ne veut la guerre : ni le président Lincoln, ni aucun des états du Sud. Alors? *(Édouard Broderick*

sort un journal de sa poche et le lui tend.) Eh bien, quoi? Le gouvernement du Nord refuse de retirer ses troupes de la Caroline du Sud et veut au contraire les réapprovisionner. Ce sont là les rodomontades habituelles à Washington. Ces gens-là seraient consternés si un seul coup de fusil était tiré. Mais il se trouvera bien quelqu'un de chez nous pour leur rabattre le caquet.

ÉDOUARD BRODERICK

Pourquoi Regina ne vient-elle pas?

MRS. STRONG

Je te supplie de réfléchir à ce que tu vas lui dire. Même s'il y avait la guerre, la place de cette enfant est ici. Peut-on seulement imaginer qu'elle soit en danger parmi nous? Elle aura beau faire, elle est du Sud par le sang. Elle a été élevée dans le Nord, mais elle adoptera notre façon de voir. Je m'en charge.

ÉDOUARD BRODERICK

Tu ne la changeras pas. Il est trop tard. Elle a vingt-deux ans. Secrètement elle veut partir.

MRS. STRONG

Si elle voulait partir, elle serait déjà loin.

ÉDOUARD BRODERICK

Elle n'est pas partie parce qu'elle croyait que c'était impossible. Mais ce qui était impossible hier, devient possible aujourd'hui. Regina est très malheureuse à la plantation. Nos idées, notre façon de vivre, tout la choque et la scandalise. Par la pensée, elle vit là-bas, dans le Nord. Je veux qu'elle s'en aille.

MRS. STRONG

Et où irait-elle?

ÉDOUARD BRODERICK

A Boston, chez son oncle.

MRS. STRONG

Ce vieux fou? Il est beaucoup trop occupé de ses conversations avec l'Éternel pour se soucier de Regina. D'abord, il n'a pas un sou.

ÉDOUARD BRODERICK

C'est ce qui te trompe. Je lui ai écrit, il y a un mois, à un des moments les plus difficiles de la crise. J'ai eu sa réponse avant-hier. Un arrangement financier a été conclu avec une

banque. Regina peut partir dès après-demain. Je l'accompagnerai moi-même jusqu'au chemin de fer. Mon frère sera prévenu par télégraphe et l'attendra à Washington mercredi soir.

MRS. STRONG

C'est inouï. Comment ne m'as-tu pas informé de ta décision?

ÉDOUARD BRODERICK

Il était inutile de te troubler. Pourquoi ne vient-elle donc pas?

IAN

La voici.

(Entrent Jimmy et Regina par la gauche.)

JIMMY, *bas à Mrs. Strong.*

Tante Éveline, demandez à papa si je peux sortir demain avec le lieutenant Wicziewsky.

ÉDOUARD BRODERICK

Laisse-nous, Jimmy.

(Jimmy sort par la droite.)

IAN

Désirez-vous que je me retire?

ÉDOUARD BRODERICK

Pourquoi? Vous êtes comme mon fils. Je n'ai jamais rien eu à vous cacher. Assieds-toi Regina. J'ai quelque chose à te dire, mais tout d'abord je vais te poser une question. Réponds sans hésitation ni crainte de nous froisser. Voici un an que tu habites Bonaventure. Y es-tu heureuse?

REGINA

Heureuse? Non.

ÉDOUARD BRODERICK

Pourquoi?

REGINA

Simplement, je n'aime pas le Sud.

ÉDOUARD BRODERICK

Quand tu dis que tu n'aimes pas le Sud, tu ne parles pas seulement du climat, de ce que tu vois autour de toi. Tu prends le Sud dans son sens le plus large. Ce sont nos idées que tu n'aimes pas.

REGINA

Oui. Surtout vos idées. Je ne pense pas comme vous. Je ne me sens pas d'ici.

ÉDOUARD BRODERICK

Si un conflit éclatait entre le Nord et le Sud, tes sympathies seraient du côté du Nord?

REGINA

Eh bien oui, du côté du Nord.

MRS. STRONG

Édouard, je trouve cet interrogatoire pénible pour nous tous.

REGINA

Il n'est pas du tout pénible pour moi, ma tante.

ÉDOUARD BRODERICK

Être du côté du Nord, Regina, c'est souhaiter la victoire des armées du Nord sur les armées du Sud?

REGINA

A Dieu ne plaise que nous en venions là, mais s'il y avait la guerre, oui, je souhaiterais naturellement la victoire du Nord.

ÉDOUARD BRODERICK

Dans ce cas, juges-tu raisonnable que je t'aide à retourner dans le Nord?

REGINA, *légère hésitation.*

Oui, je trouve que ce serait raisonnable.

ÉDOUARD BRODERICK

Sans doute as-tu déjà réfléchi à cette éventualité!

REGINA

Oui.

ÉDOUARD BRODERICK

Tu es libre, mon enfant. Tu peux rester, si tu veux rester, mais si tu veux partir, je me charge de te faire regagner le Nord avant que la semaine soit écoulée.

REGINA

Je vous en serai reconnaissante.

MRS. STRONG

Regina, tu es ingrate.

REGINA

Non, ma tante. Je n'oublie pas ce que je vous dois. Malgré tout je veux partir. Vous et mon oncle Édouard avez toujours

été bons pour moi, mais la question m'est posée aussi directement que possible et j'y réponds de même. Je veux partir.

IAN, *rageusement.*

Vous serez bien attrapée s'il n'y a pas la guerre, mademoiselle Regina.

REGINA, *sans le regarder.*

Ce n'est pas à cause de la guerre que je partirai, lieutenant Wicziewsky.

ÉDOUARD BRODERICK

Ton oncle te recevra chez lui. Il n'est pas riche, mais j'ai fait en sorte que tu ne manques de rien jusqu'à ce que tu te sois mariée.

IAN

Mademoiselle réfléchissez.

(Regina le regarde d'un air étonné.)

ÉDOUARD BRODERICK

Regina est libre de réfléchir jusqu'à demain, si elle veut. Elle sait que nous lui sommes tous attachés. Par conséquent, elle peut revenir sur sa décision, mais je ne veux pas qu'elle reste à Bonaventure si elle y est malheureuse !

IAN

N'aviez-vous pas dit, il y a moins d'une heure, que vous resteriez, mademoiselle?

REGINA

J'ai changé d'avis. Du reste, il me semble qu'il y a moins d'une heure, vous me donniez le conseil de partir, lieutenant Wicziewsky.

IAN

Je voulais mettre à l'épreuve cette résolution que vous aviez prise alors de rester, de rester et encore de rester.

ÉDOUARD BRODERICK

Que dois-je croire, Regina?

REGINA

Croyez ce que je vous dis maintenant, mon oncle. Je veux partir, quitter à jamais cette maison, ce pays.

ÉDOUARD BRODERICK

Est-ce à cause des mauvaises nouvelles?

REGINA

Mais non. Je ne suis pas aussi sûre que vous qu'il y aura

la guerre. Mais j'ai réfléchi dans ma chambre, tout à l'heure. J'ai compris certaines choses que je n'avais peut-être pas bien comprises jusqu'alors.

(Silence.)

ÉDOUARD BRODERICK, *doucement.*

Je suis malgré tout d'avis que tu réserves ta réponse jusqu'à demain. Si tu décides alors de partir, je t'accompagnerai jusqu'à Charleston, en calèche. Nous aurons le temps de voir la ville, qui est très belle. Après quoi, je te mènerai au chemin de fer. J'espère que tu n'as pas peur de voyager en chemin de fer.

REGINA, *riant.*

Oh non, mon oncle. J'ai pris le chemin de fer pour venir ici. Je n'ai pas eu du tout peur après les dix premières minutes. On finit par s'habituer très bien.

ÉDOUARD BRODERICK

Il y a autre chose que je voudrais te dire. Tu entendras déblatérer contre nous dans le Nord. L'idée qu'on se forme là-bas d'un planteur du Sud est très fantaisiste. As-tu jamais vu frapper un esclave à Bonaventure?

REGINA

A Bonaventure, non.

ÉDOUARD BRODERICK

Je ne parle pas du fouet dont la seule idée fait horreur. J'ai interdit que de quelque manière que ce soit on lève la main sur un noir. Sais-tu cela?

REGINA

Oui.

ÉDOUARD BRODERICK

A-t-on jamais séparé ici un esclave de sa femme, une mère de ses enfants?

REGINA

Pas que je sache, mon oncle.

ÉDOUARD BRODERICK

N'est-il pas vrai qu'au moment de Noël j'ai rendu la liberté à vingt-huit esclaves et que vingt-cinq d'entre eux sont revenus parce qu'ils ne savaient où aller?

REGINA

Cela prouve que vous êtes humain dans les limites que vous

imposent les mœurs du Sud, mais les trois esclaves qui ne sont pas revenus témoignent contre vous, et je suis avec eux : je ne vous reconnais pas le droit de posséder un seul esclave.

MRS. STRONG

Impertinente ! Tu lis ta Bible tous les jours et tu ne sais pas que tous les patriarches avaient des esclaves?

ÉDOUARD BRODERICK

Ne discutons pas sur ce point. Je n'ai pas besoin de te dire, Regina, qu'il y a dans tout le Sud un mouvement en faveur de la libération des esclaves comme en Russie pour la libération des serfs. Avant 1880, on ne comptera plus un seul esclave dans toute l'Amérique du Nord, mais retiens ceci mon enfant : nous n'agirons pas sous la dictée du Nord.

MRS. STRONG

Et qui a introduit l'esclavage dans ce pays, Regina? Le Nord. A présent, ce qu'on appelle pudiquement notre institution particulière, l'esclavage, n'est qu'un prétexte à discours pour les abolitionnistes. Tout le monde sait que le Nord est jaloux de la prospérité du Sud et qu'il veut notre ruine.

ÉDOUARD BRODERICK

Laissons cela, ma sœur. Je voudrais que Regina fût bien persuadée qu'à l'origine de cette crise que nous traversons, il y a le désir des États du Sud de se gouverner comme ils l'entendent. La Constitution le leur permet. Elle a même prévu le cas d'une Sécession. Ce qui veut dire que nous avons le droit de nous séparer de l'Union si bon nous semble.

REGINA

Sans l'esclavage, il n'y aurait pas eu de crise.

MRS. STRONG

Petite obstinée, qui travaillera dans les champs de coton si tu n'y mets des noirs? Un blanc en est incapable. Sais-tu ce qui est arrivé aux Mac Clure? Ils avaient des théories semblables aux tiennes, bien qu'ils soient du Sud, eux. Ils avaient les idées nouvelles. La libération progressive ne leur paraissait pas suffisante. Alors, en 58, ils ont donné la clef des champs jusqu'aux derniers de leurs esclaves, d'un seul coup. Ils ont cru d'abord qu'ils trouveraient des blancs pour travailler dans les champs de coton. On leur a ri au nez. Ensuite ils ont cherché des noirs qu'ils se proposaient de payer, les innocents, mais les noirs libérés s'enfuient dans le Nord. Au-

jourd'hui, cette famille, qui était une des premières du Sud, est ruinée, mais ruinée à un point que tu ne saurais te figurer. Il pleut dans leur salle à manger. L'herbe envahit leur plantation.

REGINA

Ils ont libéré leurs esclaves...

MRS. STRONG

La voilà toute grisée d'idéalisme à bon marché. *(L'imitant) :* « Ils ont libéré leurs esclaves... » On voit bien que tu n'en as jamais eu. Si tu savais la tentation que cela peut être de les envoyer tous promener, les esclaves : les femmes avec leurs grossesses en série, les hommes avec leurs querelles, les négrillons sans cesse malades et sur qui je dois veiller, moi, parce que leurs mères en sont incapables... Et qui leur apprend à lire, qui leur apprend leur catéchisme? C'est moi, ma fille. Les renvoyer ! C'est trop facile. D'abord ils reviennent.

REGINA

Pas tous, d'après ce que dit mon oncle. Quelques-uns fuient vers le Nord, vers la liberté.

MRS. STRONG

La liberté ! Tu me fais rire. La liberté du Nord ! Le Nord les méprise. Ah, qu'on les prenne et qu'on les renvoie tous en Afrique d'où ils n'auraient jamais dû sortir, ou qu'on en fasse cadeau, en bloc, aux vertueux Européens qui s'apitoient sur leur sort, à Napoléon III et à Victoria. Voilà trente ans qu'on nous dit qu'ils vont se révolter et nous massacrer tous. Je les en crois incapables. Ce sont des enfants.

ÉDOUARD BRODERICK

Des enfants, oui. Des enfants perdus que la Providence nous a mis sur les bras.

MRS. STRONG

Oh, Édouard, tu m'agaces quand tu parles de la Providence. Demande aux descendants des négriers de Nantes si c'est la Providence qui a vendu aux colons du Nord les ancêtres de nos noirs. Non, mon ami, l'histoire n'est pas aussi simple. On ne peut pas rendre Dieu responsable de tout. Ce serait trop commode. D'autant plus qu'il ne dit jamais rien.

REGINA

Mon oncle, si vous le permettez, je vais me retirer.

ÉDOUARD BRODERICK

Comme tu voudras, mon enfant. *(Regina sort par la gauche. A Mrs. Strong :)* Tu as scandalisé cette petite.

MRS. STRONG

Je l'ai scandalisée, moi?

ÉDOUARD BRODERICK

Oui. Je la connais. C'est ce que tu as dit sur le silence de Dieu. Elle croit, et je crois comme elle, que Dieu parle à chacun de nous. Elle a des vues religieuses que nous devons respecter.

MRS. STRONG

Voilà qui est un peu fort. Mademoiselle ne daigne pas aller à l'église avec nous, mais elle a des vues religieuses et si on la choque, elle se « retire », comme une reine offensée. Petite chipie ! De mon temps, on l'eût fouettée, oui !

(Édouard Broderick s'éloigne vers la droite.)

IAN, *à mi-voix.*

La méthode avait du bon.

MRS. STRONG

N'est-ce pas? Je suis sûre que chez vous, en Pologne...

IAN

Oui.

MRS. STRONG

Quand j'étais jeune, il y avait toujours une baguette de bouleau dans la chambre de ma mère. Je vous assure que les domestiques obéissaient sans se faire prier. C'était le bon vieux temps.

IAN

Voyez-vous encore Mlle Regina installée à Tomotly avec ses cent esclaves et son mari abolitionniste?

MRS. STRONG

Jeune homme, vous verrez qu'elle l'épousera et qu'ils garderont leurs esclaves. Quand on a tâté de la pauvreté...

IAN

Mais si elle part?

MRS. STRONG

Elle ne partira pas quand elle aura vu le jeune Mac Clure.

IAN

Vous m'avez dit que vous croyiez aux miracles. Je suis curieux de voir celui-ci.

(Édouard Broderick revient vers le milieu de la scène.)

MRS. STRONG

Qu'est-ce que tu as donc, Édouard? Tu n'es pas malade?

ÉDOUARD BRODERICK

Mais non. Cette conversation avec Regina m'a fait de la peine, je l'avoue. Je la sentais si convaincue... Lieutenant, que pensez-vous de ces questions brûlantes qui séparent le Nord et le Sud?

IAN

Monsieur, je n'ai pas d'avis à exprimer sur une question que je connais mal.

ÉDOUARD BRODERICK

C'est vrai. Vous m'avez souvent dit cela.

MRS. STRONG

Pourtant vous en savez aussi long que nous. Vous lisez les journaux comme tout le monde. Par-dessus le marché vous êtes un militaire.

IAN

A vrai dire, la politique a moins d'attrait pour nous autres militaires que pour les civils. Nous attendons que des discours sorte la guerre, comme cela se produit d'habitude. Notre tâche est alors de battre l'ennemi.

MRS. STRONG

Je n'aime pas que vous disiez cela d'une voix si froide et si douce. On dirait que les premières batailles ont déjà eu lieu.

IAN

Si cela était, je ne serais pas ici.

MRS. STRONG

Mon Dieu, je voudrais être plus vieille de trois mois. Dans trois mois, nous saurons, et la question sera réglée d'une façon ou d'une autre, même si nous avons la guerre. Ah, voilà que moi aussi je parle de cela. Mais il n'y aura pas de guerre. *(Elle remue dans son fauteuil.)* J'ai chaud. Je sens que cette fin de journée va être difficile. Lieutenant Wicziewsky,

aidez-moi à me lever. Il n'y a pas d'air ici. Je vais attendre nos invités sur la véranda...

(Wicziewsky l'aide à se lever et elle sort par la droite.)

SCÈNE III

ÉDOUARD BRODERICK

Lieutenant, je ne vous cache pas que je suis inquiet.

IAN

Il faut garder toute sa tête dans des moments comme celui-ci.

ÉDOUARD BRODERICK

Je me demande comment vous faites pour demeurer aussi calme.

IAN

Cela fait partie de notre métier.

ÉDOUARD BRODERICK

Je sais. Sur le champ de bataille, le soldat ne doit tirer que lorsqu'il voit le blanc des yeux de l'ennemi. Mais je ne suis pas un soldat et il m'est difficile de me dominer, d'attendre. Attendre est épouvantable. *(Silence.)* Je suis heureux que vous soyez là. Oui, votre présence nous donne quelque chose à tous, malgré... dois-je le dire? *(Wicziewsky fait un geste.)* Malgré cet uniforme. Oh, comprenez-moi bien : il est tout à fait normal que vous le portiez encore. Nous ne sommes pas en guerre. Vous êtes un officier dans l'armée des États-Unis. Il suffit que demain une de nos têtes brûlées ouvre le feu pour que cet uniforme soit celui...

IAN

De l'ennemi?

ÉDOUARD BRODERICK

Excusez-moi. Ma langue est étonnée des mots qu'elle prononce. Depuis quinze jours, rien ne paraît plus vrai. Je suis sûr que vous êtes pour nous, avec nous.

IAN

En avez-vous jamais douté?

ÉDOUARD BRODERICK

Pas plus que je ne douterais de mon fils. Mais l'angoisse... Vous ne savez pas ce que c'est que l'angoisse.

IAN

Non.

ÉDOUARD BRODERICK

Il y a des moments où je ne vois plus clair. Je voudrais avoir la foi de Regina. Oui, elle a beau dire des choses qui me troublent et parfois m'indignent, je sens qu'elle a la foi. Elle croit, elle s'appuie sur quelqu'un ou quelque chose qu'on ne voit pas. Moi, il me semble que je fais semblant — un peu... Il le faut, vous comprenez. Je ne suis pas sûr. Elle est sûre. *(Silence.)* Je suis heureux que vous soyez là. Je voudrais que vous considériez cette maison absolument comme la vôtre.

(Wicziewsky s'incline. Silence assez prolongé.)

IAN

J'ai des ordres à donner à mon ordonnance. Me permettez-vous de me retirer?

ÉDOUARD BRODERICK, *tristement.*

Faites tout ce que vous voudrez. *(Ian sort.)* Pour moi, je ne puis rester dans cette pièce où j'étouffe. *(Il se dirige vers le fond.)* On finit par prendre en haine les murs qui vous voient souffrir *(Il franchit le seuil de la grande porte du fond et s'arrête entre les colonnes.)*

Mon Dieu, si tu pouvais exister pendant une minute... Comme je me tournerais vers toi !

(A ce moment, paraît à gauche Jimmy. Il se retourne vers quelqu'un qu'on ne voit pas. Édouard Broderick s'éloigne un peu entre les colonnes.)

SCÈNE IV

JIMMY

Entrez ! *(Il frappe du pied.)* Entrez, puisque je vous le dis. Veux-tu venir, toi !

(Il allonge le bras et prend par la main un négrillon qui guide un très vieux nègre aveugle et vêtu d'une redingote noire.)

LE NÉGRILLON, *il se débat un peu.*

J'ai peur. C'est défendu.

JIMMY

Ce n'est pas défendu, puisque je le permets. D'abord Uncle John a toujours le droit d'entrer ici. Papa l'a dit.

UNCLE JOHN, *au négrillon.*

Où sommes-nous, petit?

JIMMY

Au petit salon.

UNCLE JOHN

Y a-t-il du monde? S'il y a du monde, je m'en vais.

JIMMY

Il n'y a personne. Je vais aller chercher papa, Uncle John, mais vous me promettez de lui demander ce que je vous ai dit?

UNCLE JOHN

Je vous promets de lui en parler, monsieur Jimmy. *(Jimmy sort par la droite. Le vieillard et l'enfant restent debout au milieu du salon, sans bouger et la main dans la main.)* Petit, regarde bien ce salon où nous sommes, car tu ne verras peut-être qu'un salon dans toute ta vie.

LE NÉGRILLON

Qu'est-ce que c'est qu'un salon, grand-père?

UNCLE JOHN

Une pièce où les blancs se réunissent pour causer.

LE NÉGRILLON

Ils ne peuvent pas causer dehors?

UNCLE JOHN

Dehors, il fait trop chaud pour les blancs, et il y a trop de soleil, ou alors il fait trop frais, et alors ils s'abritent ici. Il faut que les blancs soient bien partout.

LE NÉGRILLON

Pourquoi?

UNCLE JOHN

Parce que c'est ainsi. Parce que le Seigneur leur a donné une peau blanche.

LE NÉGRILLON

Pourquoi ne m'a-t-il pas donné une peau blanche, à moi aussi, le Seigneur, dis grand-père?

UNCLE JOHN

Le Seigneur te donnera bien plus que cela au Paradis, mon petit agneau.

LE NÉGRILLON

La même chose qu'aux blancs?

UNCLE JOHN, *après une hésitation.*

Je pense que oui.

LE NÉGRILLON

Grand-père, est-ce que je peux allonger le doigt et toucher le fauteuil à bascule?

UNCLE JOHN

Non, tu ne dois toucher à rien du tout chez les blancs.

(Édouard Broderick entre par la droite.)

ÉDOUARD BRODERICK

Bonjour, Uncle John, J'espère que rien de grave ne vous amène.

UNCLE JOHN

Monsieur Édouard, sommes-nous seuls dans cette pièce?

ÉDOUARD BRODERICK

Oui. Il n'y a que votre petit-fils...

UNCLE JOHN, *au négrillon.*

Enfant, va m'attendre dans l'avenue et sois bien sage.

(Le négrillon sort par la gauche.)

ÉDOUARD BRODERICK

Asseyez-vous, Uncle John.

(Il le prend par la main et le mène à un canapé. Lui-même reste debout.)

UNCLE JOHN

Je crains de vous déranger, monsieur Édouard. Un dimanche après-midi... Le jour des invités...

ÉDOUARD BRODERICK

Les invités ne seront pas là avant un bon quart d'heure. Et puis, je suis sûr que vous ne seriez pas venu si vous n'aviez quelque chose de particulier à me dire.

UNCLE JOHN

Et si je n'avais rien de particulier à vous dire, monsieur Édouard?

ÉDOUARD BRODERICK

Je ne comprends pas.

UNCLE JOHN

Tout à l'heure, en entendant mes petits enfants réciter des psaumes, j'ai eu l'inspiration d'aller vers vous. Le moment n'était pas bon. Un dimanche et tous ces invités qui vont venir, mais ce n'est pas moi qui ai choisi le moment. Je ne savais pas du tout ce que j'aurais à vous dire. Pourtant j'ai obéi.

ÉDOUARD BRODERICK

Obéi?

UNCLE JOHN

Le Seigneur n'a-t-il pas dit : l'esprit souffle où il veut? Je me suis levé, j'ai mis ma redingote et je suis venu.

ÉDOUARD BRODERICK

Vous entendez quelquefois la voix du Seigneur, Uncle John?

UNCLE JOHN

Quelquefois, oui.

ÉDOUARD BRODERICK

Mais c'est peut-être votre pensée que vous prenez pour sa voix.

UNCLE JOHN

Non, sa voix n'a pas le même son. *(Édouard Broderick sourit.)* Le bruit que font les pensées dans la tête ne se confond jamais avec la voix du Seigneur, la voix du Seigneur ne se confond avec rien d'autre au monde et se reconnaît toujours. Vous souvenez-vous du prophète Élie? Élie se tint sur le mont Horeb et il s'éleva un vent terrible devant l'Éternel, et le vent brisa en pièces les rochers devant l'Éternel. Mais le Seigneur n'était pas dans le vent. Et après le vent, il y eut un tremblement de terre. Mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. Et après le tremblement de terre, un incendie. Mais le Seigneur n'était pas dans l'incendie. Et après l'incendie, une petite voix silencieuse. Alors, le prophète se couvrit le visage de son manteau.

(Silence.)

ÉDOUARD BRODERICK

Pourquoi me parlez-vous de cela, Uncle John?

UNCLE JOHN

J'ai peur pour cette maison. *(Silence.)* C'est peut-être cela que j'avais à vous dire.

ÉDOUARD BRODERICK, *il s'asseoit.*

Est-ce à cause des rumeurs de guerre que vous parlez ainsi?

UNCLE JOHN

Non.

ÉDOUARD BRODERICK

Si c'est à un soulèvement des noirs que vous pensez, je n'y crois pas du tout.

UNCLE JOHN

Quoi qu'il arrive, les noirs ne se soulèveront jamais.

ÉDOUARD BRODERICK

Est-ce la libération d'un esclave que vous voulez me demander?

UNCLE JOHN

La libération d'un esclave ne suffirait pas. Il faudrait les libérer tous.

ÉDOUARD BRODERICK

Vous en parlez à votre aise. C'est ma ruine que vous voulez.

UNCLE JOHN

Si vous me permettez de vous le dire, monsieur Édouard, je vous aimerais mieux ruiné que perdu.

ÉDOUARD BRODERICK, *il se lève.*

J'ai déjà entendu un sermon tout à l'heure, Uncle John. Cela suffit, même pour un dimanche. J'affranchis mes esclaves peu à peu.

UNCLE JOHN

Dieu va quelquefois plus vite que nous. Pardonnez-moi de vous parler ainsi. Vous avez été très bon pour moi. Vous m'avez affranchi il y a plus de vingt ans. Vous m'avez donné une petite maison et un champ au bord de la route. Nous sommes restés sur la plantation parce que nous vous aimons, et c'est parce que nous vous aimons que je me suis levé ce matin, en entendant les petits, et que je suis venu vers vous. *(D'une voix unie et sans aucune emphase.)* Mais Dieu va passer au milieu de nous, et vous savez ce que cela veut dire. Ici même, dans cette maison, Dieu passera

ÉDOUARD BRODERICK

Que dites-vous? Dieu passera...

UNCLE JOHN

Qu'y a-t-il derrière moi, monsieur Édouard?

ÉDOUARD BRODERICK

Derrière vous? Mais la grande fenêtre qui s'ouvre sur la plantation.

UNCLE JOHN

Et à droite et à gauche de moi?

ÉDOUARD BRODERICK

A votre gauche, une porte qui mène à la véranda. A votre droite, la porte par laquelle vous êtes entré.

UNCLE JOHN

C'est donc entre cette fenêtre et ces deux portes que la colère de Dieu verra son accomplissement.

ÉDOUARD BRODERICK

Pourquoi me frapperait-il, moi? Qu'ai-je fait?

UNCLE JOHN

Il ne vous frappera pas si vous n'avez rien fait. Dieu est amour, monsieur Édouard.

ÉDOUARD BRODERICK

S'il est amour, pourquoi se venge-t-il, même des méchants?

UNCLE JOHN, *doucement.*

C'est sans doute que les méchants provoquent la colère de l'amour.

ÉDOUARD BRODERICK

Mais comment?

UNCLE JOHN, *même ton.*

Par manque d'amour. Là où il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de religion. Mais on ne se moque pas de Dieu. L'Écriture le dit. Vous aurez beau chanter des cantiques et crier : *Alleluia!* Si vous n'aimez pas votre prochain comme vous-même et plus que vous-même, vous êtes perdu. *(Il se lève.)* Donnez-moi votre main, s'il vous plaît, et menez-moi vers la porte. *(Tous deux se dirigent vers la gauche.)* J'ai quelque chose à vous dire au sujet de votre jeune fils. Il voudrait sortir demain avec le lieutenant étranger.

ÉDOUARD BRODERICK

Je sais. Le lieutenant Wicziewsky. Mais ce n'est pas un étranger.

UNCLE JOHN

Il n'est pas de chez nous, monsieur Édouard.

ÉDOUARD BRODERICK

Oh, il vient d'Europe, mais il est devenu tout à fait Américain.

UNCLE JOHN, *s'arrêtant.*

Vous l'aimez beaucoup?

ÉDOUARD BRODERICK, *vivement.*

Oui. Un peu comme un fils aîné.

UNCLE JOHN

Si j'étais vous, je ne laisserais pas le petit Jimmy sortir avec le lieutenant étranger.

ÉDOUARD BRODERICK

Mais pourquoi?

UNCLE JOHN

Quand le petit Jimmy m'a parlé tout à l'heure, la pensée m'est venue qu'il ne fallait pas que le lieutenant étranger sorte avec lui.

ÉDOUARD BRODERICK

Vous a-t-on dit du mal du lieutenant Wicziewsky?

UNCLE JOHN

Jamais.

ÉDOUARD BRODERICK

Vous a-t-il jamais parlé?

UNCLE JOHN

Non, mais un jour que j'étais près du silo et qu'il donnait des ordres à un serviteur, j'ai écouté sa voix. Pour nous autres aveugles, la voix, c'est presque tout. Ce que le regard vous apprend, nous le devinons par la voix. J'ai entendu la voix du lieutenant étranger.

ÉDOUARD BRODERICK

Eh bien?

UNCLE JOHN

Je n'aime pas sa voix, monsieur Édouard.

(Silence. Regina paraît à gauche.)

ÉDOUARD BRODERICK

Tu désires quelque chose, mon enfant?

REGINA

Non, je cherchais Angelina.

ÉDOUARD BRODERICK

Si vous voulez bien, Uncle John, je vais vous reconduire.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Regina reste seule et regarde autour d'elle. Elle voit sur un meuble la badine que le lieutenant Wicziewsky a oubliée, la prend, l'examine un instant et la jette sur le tapis. Angelina entre par la gauche.

REGINA

Je te cherchais, Angelina. J'ai quelque chose à te dire.

ANGELINA

Moi aussi, mais j'ai peur que les invités n'arrivent.

REGINA

Oh, nous en avons encore pour une demi-heure à les attendre. Tiens, nous allons nous installer dans ce coin. *(Elles vont s'asseoir à gauche, le dos tourné à la porte de droite.)* Angelina, tu es ici la seule personne en qui j'aie une confiance absolue. Tout à l'heure, j'ai fait un coup de tête. Ton père m'a proposé de quitter Bonaventure pour retourner dans le Nord, et j'ai accepté.

ANGELINA

Tu as accepté ! Mais pourquoi?

REGINA

Je ne sais pas bien. J'ai dit oui. Ton père m'a engagée à réfléchir, mais ayant dit oui, j'ai trouvé difficile de revenir sur ma décision, surtout devant deux hommes.

ANGELINA

Deux hommes?

REGINA

Oui, le lieutenant Wicziewsky était là. Il est toujours là. J'ai compris, du reste, que j'avais eu raison de dire oui. Dans ma chambre, un peu auparavant, j'ai pleuré. *(Geste d'Angelina.)* Non, ne me pose pas de questions, je t'en prie.

ANGELINA

Regina, ce n'est pas possible. Tu ne vas pas partir.

REGINA

Si. Cela vaut mieux ainsi. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être pauvre parmi les riches. Ils ont beau se croire délicats, ils vous offensent du matin au soir et vous accablent du poids de leur générosité. Et puis, tu le sais, je ne suis pas du tout du Sud, ni pour le Sud. Je ne me sentirai jamais chez moi ici. Allons, pas de larmes. J'ai pensé à toi, Angelina. Nous nous reverrons.

ANGELINA

Mais s'il y a la guerre?

REGINA

Eh bien, nous nous retrouverons après la guerre.

ANGELINA

Tu me haïras.

REGINA

Es-tu folle? *(Elle lui caresse la tête.)* Tu es ma seule amie à la plantation. Pour tous les autres, je suis l'étrangère. Demain, si je restais et s'il y avait la guerre, je serais l'espionne. A part toi, personne ne m'aime ici.

ANGELINA

Tu te trompes. Mon père...

REGINA

Oh, il m'aime par devoir, par charité chrétienne, cette chose glaciale. Et puis, je peux te le dire puisque je m'en vais, il y a quelqu'un ici qui me déteste.

ANGELINA

Mais qui donc?

REGINA

Le lieutenant Wicziewsky.

ANGELINA

Quelle idée extraordinaire! Lui! Il est si doux et si poli!

REGINA

Tu ne le connais pas. Son sourire me glace. Je ne puis le voir s'incliner devant moi sans penser que dans son cœur il me méprise. Chez nous, dans le Nord les hommes sont plus abrupts ; mais on peut leur faire confiance, alors que je ne pourrais jamais faire confiance au lieutenant Wicziewsky. Il m'a toujours été impossible de comprendre l'ascendant qu'il a pris sur ton père.

ANGELINA

L'ascendant, c'est beaucoup dire.

REGINA

Enfin l'amitié que ton père a pour lui.

ANGELINA

C'est très simple. Le grand-père du lieutenant Wicziewsky avait une grosse fortune qu'il a réussi à faire venir de Pologne. En 1853 ou 4, papa a failli être ruiné par des spéculations malheureuses. Il s'est adressé au comte Wicziewsky et celui-ci qui le connaissait un peu lui a fait une avance qui nous a bel et bien sauvés. Le vieux est mort il y a cinq ans, mais son fils est ici comme chez lui.

REGINA

Cela n'explique pas qu'on se soit toqué de lui à ce point, car ton père n'est pas le seul à le trouver parfait. Tante Éveline est folle de lui.

ANGELINA

C'est vrai. Tout le monde l'adore.

REGINA

Pas moi.

ANGELINA

Qu'est-ce qu'il t'a fait?

REGINA

Jusqu'ici, rien, mais je ne puis le voir sans malaise. Réponds-moi, Angelina : tu es amoureuse du lieutenant Wicziewsky?

ANGELINA

Moi? Ah non, par exemple?

REGINA

Pourquoi as-tu dit que tout le monde l'adorait? Est-ce que tu l'adores, toi aussi?

ANGELINA

Que tu es bête ! C'est une façon de parler. Il est tellement aimable. Justement, il est trop aimable. J'aime les hommes qui sont plus... aide-moi. Qu'est-ce que je veux dire?

REGINA

T'es-tu jamais trouvée seule avec lui?

ANGELINA

Oui, une fois ou deux.

REGINA

Il t'a fait des compliments.

ANGELINA

Lui? Jamais. Il est très gentil avec moi, mais distrait, et il me parle comme à une petite fille. Tout le monde ici me parle comme à une petite fille, sauf toi.

REGINA

Pourrais-tu m'affirmer que le lieutenant Wicziewsky ne t'a jamais fait la cour?

ANGELINA

Comme tu es singulière ! Je pourrais le jurer sur la Bible !

REGINA

Inutile de jurer sur un livre qui nous interdit le serment. Il me suffit que tu me dises simplement ce qui est. *(Silence.)* Angelina, je ne te parle pas comme à une petite fille, mais comme à une femme. Je quitte Bonaventure à cause du lieutenant Wicziewsky.

ANGELINA

Comment ! Tu me donnais d'autres raisons tout à l'heure.

REGINA

La raison principale est que je ne veux plus voir cet homme.

ANGELINA

Mais il s'en va dans quelques jours.

REGINA

Il reviendra. Il me semble qu'il est toujours là.

ANGELINA

Tu le détestes à ce point?

REGINA, *après une hésitation.*

Oui. En tout cas, je déteste le mal qu'il peut faire.

ANGELINA

C'est incroyable. Le lieutenant Wicziewsky ne ferait de mal à personne.

REGINA

Tu n'en sais rien.

ANGELINA

Et toi?

REGINA

Moi, j'en suis sûre. Cet homme est un fourbe.

ANGELINA

Papa disait hier qu'il n'avait jamais vu à personne un regard aussi noble.

ANGELINA

Qu'est-ce que cela veut dire? Un menteur sait vous regarder droit dans les yeux et personne ne peut avoir l'air plus coupable qu'un innocent. Je ne crois pas au regard noble.

ANGELINA

J'ai quelquefois l'impression que tu ne crois à rien, Regina.

REGINA

J'ai peu de confiance dans les hommes. « Méfiez-vous des hommes. » Christ a dit cela. Personne n'y fait attention.

ANGELINA

Pourquoi ne vas-tu pas à l'église?

REGINA

Parce que mes croyances ne sont pas les vôtres.

ANGELINA

Je ne comprends pas. Tu es chrétienne pourtant.

REGINA

Pas tout à fait dans le sens où vous l'entendez. Je ne crois ni à la Trinité, ni à la divinité du Christ, ni au baptême...

ANGELINA

Regina ! N'avais-je pas raison de dire que tu ne crois à rien?

REGINA

Je crois simplement en Dieu, le Dieu du Christ qui est en nous tous.

ANGELINA

Si mon père t'entendait, il serait scandalisé.

REGINA

Ton père sait très bien ce que je crois. *(Silence.)* N'avais-tu pas quelque chose à me dire?

ANGELINA

Oui, mais maintenant je ne pourrai plus.

REGINA

Pourquoi?

ANGELINA

Parce que depuis un moment tout est changé. Il me semble que nous ne sommes plus les mêmes personnes.

REGINA

C'est une idée que tu te fais.

ANGELINA

Tu as l'air si malheureuse.

REGINA

Je ne suis pas du tout malheureuse, ma petite fille. Si j'ai l'air triste, c'est surtout parce que nous allons nous quitter, mais tout sera bien, tu verras. *(Elle lui prend la main.)* Angelina, je pars dans quarante-huit heures. L'occasion de te confier à moi ne se représentera plus.

ANGELINA

Tu ne te moqueras pas si je te dis mon secret?

REGINA

Quand me suis-je jamais moquée de toi?

ANGELINA, *avec effort.*

Eh bien, un peu avant Noël, alors que tu étais en Floride avec tante Lucie, M. Mac Clure et son fils sont venus voir papa au sujet de leur plantation qu'ils voulaient vendre.

REGINA

Je sais.

ANGELINA

On les a retenus à dîner et ils sont repartis assez tard, tous les deux à cheval. A un moment, je me trouvais dans un coin du salon et tout le monde parlait politique, mais je n'écoutais pas, parce que cela m'ennuie, la politique, quand j'ai vu le jeune Mac Clure quitter sa place et traverser le salon pour venir vers moi. Il était vêtu de noir. Un instant, il s'est tenu devant moi et il a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Je voyais ses lèvres remuer, mais il me semblait que j'étais devenue sourde. Cela m'a fait peur et je suis restée interdite. Il était si près de moi que sa main a touché la mienne un peu au-dessus du poignet. Peut-être attendait-il que je lui dise quelque chose, moi aussi, mais je ne pouvais pas.

REGINA

Pourquoi?

ANGELINA

Je n'en sais rien. Il est resté immobile quelques secondes, puis il a souri et il a regagné sa place.

REGINA

Sa conduite est aussi singulière que la tienne. De quoi a-t-il l'air, le jeune Mac Clure?

ANGELINA

Tu vas le voir ce soir. On le trouve très beau. *(A ce moment, le lieutenant Wicziewsky entre sans bruit par la droite, écoute un instant, puis voyant sa badine sur le tapis, il la ramasse et se tient immobile dans l'embrasure de la porte, assez loin des deux jeunes filles.)* Tout cela n'a duré qu'une minute. Je suis montée à ma chambre. Un malaise m'a pris et j'ai dû m'étendre. La lune éclairait toute la pièce. Je souffrais sans savoir pourquoi. J'aurais voulu être morte. Enfin je me suis levée et je suis descendue tout doucement pour sortir. Je voulais sortir, m'en aller. Dehors, j'ai évité la grande avenue centrale parce que je craignais d'être vue du salon. Par les grandes fenêtres, on voyait la lumière des lustres et l'on entendait le murmure des voix. Je me suis sauvée, j'ai marché devant moi, le long de la petite allée qui mène aux cases des esclaves.

REGINA

On te l'a défendu !

ANGELINA

Je ne savais pas ce que je faisais. C'était exactement comme dans un rêve, quand on marche sans remuer les pieds et qu'on

a l'impression de flotter au ras du sol. Il faisait très sombre, mais entre les branches des arbres, la lune jetait des taches d'argent sur la terre. Ensuite...

REGINA

Eh bien?

ANGELINA

Ensuite, j'ai entendu des noirs qui murmuraient quelque chose et tout à coup je les ai vus, dans une clairière. Ils étaient neuf ou dix, en rond, prosternés devant quelqu'un qu'on ne voyait pas. Leurs fronts touchaient terre et ils parlaient d'une voix très rapide.

REGINA

Que disaient-ils?

ANGELINA

Je ne sais pas. La peur m'a empêchée de venir plus près d'eux. Je me suis sauvée de là, et c'est alors que je me suis perdue.

REGINA

Tu t'es perdue?

ANGELINA

Je ne savais plus du tout où j'étais. Pendant un long moment, j'ai erré dans les bois qui entourent la maison, puis quelque chose s'est passé en moi. Je me suis prosternée, comme ces noirs. Sous ma joue, j'ai senti la terre.

REGINA

Tu as rêvé, Angelina.

ANGELINA

Non, je n'ai pas rêvé. As-tu jamais posé la joue sur la terre nue? Pas sur l'herbe, sur la terre.

REGINA

Je ne crois pas. Je ne me souviens pas.

ANGELINA

Rien n'est dur, rien n'est froid, rien n'est vrai comme la terre par une nuit de décembre. Cette surface rude et nue, tu la sens sur ta peau comme une brûlure et comme une grande caresse rugueuse. Je ne dormais pas, Regina. J'ai senti qu'entre la terre et moi il y avait un accord comme entre deux personnes qui se sont dit un secret.

REGINA

Un secret!

ANGELINA

C'est plus vrai que tu ne penses. Avec mes doigts, j'ai fait un trou dans le sol et dans cette ouverture, comme dans le creux d'une oreille, j'ai chuchoté quelque chose. J'ai approché mon visage de la terre et j'ai demandé quelque chose. Après j'ai rebouché le trou.

REGINA

Je n'aime pas ce que tu me racontes, Angelina. As-tu fait tes prières, cette nuit-là?

ANGELINA

Oh, les prières ! Tu sais comme moi qu'elles ne sont jamais exaucées. L'année dernière, pendant un mois, j'ai supplié Dieu de forcer ma tante à me donner une robe de mousseline pour mes quinze ans. Je désirais cette robe de mousseline à en mourir. Silence. Autant parler à un sourd.

REGINA

Angelina !

ANGELINA

Oh, je savais bien que tu crierais.

REGINA

A mon tour de te demander si tu es chrétienne.

ANGELINA

Tu ne comprends pas. Bien sûr que je suis chrétienne. Je lis la Bible et je vais à l'église le dimanche. Mais ce n'est pas la peine de demander à Dieu ce qu'on veut obtenir. D'abord il ne répond jamais. Et puis, j'ai eu tort de te parler, je le vois.

REGINA

Non, Angelina, non. Continue, je t'en prie ! Dis-moi comment tu es rentrée chez toi.

ANGELINA, *maussade.*

Je suis rentrée chez moi, voilà tout. J'ai retrouvé mon chemin.

REGINA

Dis-moi la vérité. Tu t'es retrouvée dans ton lit et tu t'es aperçue que tu avais rêvé tout cela.

ANGELINA

Pas du tout. Ayant regagné ma chambre, je me suis lavé les mains dans la cuvette pendant je ne sais combien de temps.

J'avais les ongles pleins de terre. Je me suis fait des gants blancs avec du savon. Tu sais?

REGINA

Je sais...

ANGELINA

Écoute. Le lendemain après-midi, alors que je me promenais aux abords de la plantation, un enfant noir a couru vers moi et m'a remis une lettre. Si je ne disais pas ces choses à quelqu'un, je ne pourrais plus vivre. Pour lire cette lettre, j'ai attendu d'être seule dans ma chambre. D'abord, mon regard sautait d'une ligne à l'autre sans que je puisse comprendre, et je me suis aperçue que je tremblais. C'était une lettre d'amour. Tu ne dis rien?

REGINA

J'attends la suite.

ANGELINA

J'ai pris cette lettre et je m'en suis frotté la gorge, les bras, tu ne peux t'imaginer avec quel plaisir.

REGINA

Pourquoi m'as-tu caché que tu étais amoureuse, Angelina?

ANGELINA

Amoureuse, moi? Amoureuse du fils Mac Clure? Mais, ma pauvre Angelina, tu n'y es pas du tout. J'avais demandé un signe, simplement. Et le signe m'a été donné. Je veux être aimée, comprends-tu? Non, ne me dis pas que Dieu m'aime, comme lorsque j'avais six ans. Cela m'agace. Je veux être aimée par des hommes.

REGINA

Tu es une mauvaise fille, Angelina.

ANGELINA

Qu'est-ce qui te fait croire que je suis une mauvaise fille? Je n'ai pas mal agi. Ce n'est pas moi qui ai demandé au jeune Mac Clure de m'écrire cette lettre. Ne prends pas cet air renfrogné. Tu es la seule personne à qui je puisse me confier, ici. Personne ne me prend au sérieux parce que j'ai l'air d'une petite fille.

REGINA

Tu pourrais te confier un peu à tante Eveline.

ANGELINA

Tu n'es pas folle? Pourquoi pas à mon père pendant que tu y es? Je mourrais de honte et eux aussi. Les personnes de leur âge ne savent plus ce que c'est que l'amour. Et puis, tante Éveline est dure comme un vieil Indien. Elle me défend de porter un chignon. Naturellement, quand je suis seule dans ma chambre, je me coiffe comme une vraie femme. Si le jeune Mac Clure me voyait dans ces moments-là...

REGINA

Qu'est-ce que tu as fait de sa lettre?

ANGELINA

Ah! *(Elle rit.)* Je l'ai mangée.

REGINA

Mangée!

ANGELINA

Qu'est-ce que cela a d'étonnant? On nous raconte que saint Jean l'Évangéliste a mangé un livre. Manger une lettre est beaucoup plus facile. Tu avales un morceau après l'autre, tranquillement. Auparavant, je m'en étais frotté le corps, de sa lettre.

REGINA

Tu m'as déjà dit cela. Je n'aime pas cette histoire, Angelina.

ANGELINA

C'est que tu as l'esprit mal fait, comme toutes les personnes de ton âge.

REGINA

Comment, une personne de mon âge! J'ai vingt-deux ans!

ANGELINA

Eh bien oui. Tu as cinq ans de plus que moi.

REGINA

Angelina, tu n'es pas sérieuse. J'ai peur que par étourderie tu ne commettes une faute, une faute qui ne te mette en danger.

ANGELINA

En danger?

REGINA

Oui. Tu es chrétienne, Angelina...

ANGELINA

Je t'en supplie, ne me dis pas de choses gênantes. Je sens que tu vas me parler de mon âme et quand on me parle de mon âme j'ai l'impression d'être toute nue.

REGINA

Il faut pourtant que quelqu'un te parle...

ANGELINA

Tu es comme Nounou. Elle me dit : « Si personne ne te parle de ton âme, tu iras en enfer, mademoiselle Angelina. *(Elle l'imite.)* Et il est très facile d'aller en enfer, mais une fois qu'on y est, on y reste. » Elle m'agace. Je lui ai dit l'autre jour : « Tu parles de l'enfer comme si tu y étais allée. » Je n'y suis pas allée, me répond-elle, mais je sais comment il est fait parce que mon pasteur me l'a dit. » « Et le diable, lui ai-je demandé, comment est-il fait? » Sais-tu ce qu'elle m'a répondu? « Je le vois tout blanc. » Ce n'est pas du tout ce qu'on nous raconte d'ordinaire!

REGINA

Angelina, cette heure est peut-être la dernière que nous passons ensemble...

(Le lieutenant Wicziewsky avance d'un pas et dit très doucement.)

IAN

Mademoiselle Regina...

(Angelina pousse un cri.)

REGINA

Qu'y a-t-il, lieutenant Wicziewsky? Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

IAN

Mrs. Strong vous prie de venir sur la véranda avec Mlle Angelina.

(Il s'incline et sort par la droite.)

ANGELINA, *la main sur la poitrine.*

Regina, il a tout entendu!

REGINA

Je ne crois pas. De toute façon, ça n'a pas beaucoup d'importance.

ANGELINA

Il va dire à papa que je suis allée du côté des noirs.

REGINA

Non, car ce serait avouer qu'il écoute aux portes. Allons viens.

(Elles vont pour sortir et croisent Jimmy et son précepteur, M. White, qui entrent par la droite.)

REGINA

Qu'y a-t-il, M. White? Vous avez l'air bouleversé.

M. WHITE

Je n'ai rien Mademoiselle. Je cherche M. Broderick.

ANGELINA

J'espère que vous n'avez pas appris de mauvaises nouvelles.

M. WHITE

Non, Mademoiselle Angelina, mais je désire parler à votre père.

ANGELINA

Je l'ai aperçu tout à l'heure dans la grande avenue avec Uncle John.

M. WHITE

Je vous remercie, Mademoiselle. Je vais aller à sa rencontre. *(Angelina et Regina sortent par la droite. A Jimmy.)* Vous resterez ici, Jimmy, jusqu'à ce que j'aie trouvé votre père, mais je vous laisserai seul avec lui. Il faut que vous lui disiez vous-même ce qui s'est passé. *(Jimmy enfonce les mains dans ses poches et regarde par la fenêtre.)* Avez-vous entendu?

JIMMY

Oui.

M. WHITE

Ne bougez pas d'ici que votre père ne revienne.

JIMMY

Et qu'est-ce que je vais faire en attendant?

M. WHITE

Vous penserez à vos péchés, mon garçon.

(Jimmy hausse les épaules. M. White sort par la droite. Jimmy se place à califourchon sur un canapé et regarde par la fenêtre. On entend au loin chanter une négresse. Au bout d'un instant, Jimmy saute à bas du canapé et va vers le fond. On le voit faire signe à quelqu'un.

Quelques secondes s'écoulent, puis le lieutenant Wiczie-wsky entre par le fond.)

IAN

Qu'est-ce que tu veux, Jimmy?

JIMMY

J'ai fait une bêtise. Tout à l'heure, j'avais dit à Sam de m'astiquer la selle de mon cheval et il m'a répondu qu'il avait autre chose à faire. Alors je l'ai giflé de toutes mes forces. Il a failli en tomber par terre.

IAN

Bien. Et puis?

JIMMY

Vous approuvez?

IAN

Je n'ai pas d'opinion à exprimer sur ce point. Pourquoi me parles-tu de ça?

JIMMY

Parce que, malheureusement, M. White a vu la scène de la fenêtre de sa chambre et il veut que j'en informe papa, que je m'accuse, si vous voulez.

IAN

Et alors?

JIMMY

Si vous lui parliez, à papa; vous pourriez tout arranger.

IAN

Je n'ai pas à me mêler de cette histoire... Écoute, Jimmy. Est-ce qu'on te parle quelquefois de moi ici?

JIMMY

De vous? Je ne sais pas. Si. Mon père vous aime beaucoup.

IAN

Bien. Et les autres?

JIMMY

Les autres?

IAN

Oui. Ta cousine Regina, par exemple.

JIMMY

Regina ne me parle jamais et je ne parle jamais à Regina.

IAN

Pourquoi?

JIMMY

Parce qu'elle est du Nord.

IAN

Il m'importe de savoir ce qu'elle pense de moi. Je veux que tu le lui demandes ce soir, mais elle ne devra pas se douter.

JIMMY

Je refuse de parler à Regina...

IAN

Dans ce cas...

(A ce moment, paraît Édouard Broderick. Il entre par la gauche, les yeux baissés, avance vers le milieu de la scène et regarde l'endroit où s'est tenu Uncle John.)

JIMMY, *au bout d'un silence.*

Qu'est-ce que tu as, papa!

ÉDOUARD BRODERICK

Rien, mon petit. Je réfléchissais. Je pensais justement à vous deux. Jimmy, tu m'as demandé la permission de sortir avec le lieutenant Wicziewsky. Lieutenant, vous me feriez plaisir en acceptant la compagnie de mon fils.

(Wicziewsky s'incline.)

JIMMY

Merci, papa.

ÉDOUARD BRODERICK

Lieutenant, je suis heureux de vous voir. J'ai quelque chose à vous dire qu'il est préférable que ma sœur n'entende pas.

JIMMY, *avec vivacité.*

Veux-tu que je m'en aille, papa?

ÉDOUARD BRODERICK

Non, non. Tu peux rester. Il est bon que tu saches. *(Au lieutenant Wicziewsky.)* Tout à l'heure, j'ai accompagné le vieil Uncle John jusqu'au silo. Il était venu me voir pour me faire part de je ne sais quelles visions, de quels pressentiments. Il y a trop de prophètes dans ce pays, parmi les noirs.

IAN

Dans des époques troublées comme la nôtre, il y a toujours des prophètes de malheur.

ÉDOUARD BRODERICK

En revenant, j'ai croisé un cavalier qui portait un pli pour vous. Je lui ai dit de me le confier. C'est ce qu'il a fait quand il a su que j'étais le maître de la plantation. Voici. *(Il tire un pli de sa poche et le tend à Wicziewsky.)* Je crains que votre permission ne soit écourtée et que cela ne signifie que de très grands événements se préparent.

IAN, *après avoir jeté un coup d'œil sur le pli.*

Ma permission est écourtée, en effet. Je dois quitter Bonaventure demain matin, mais cela n'a rien d'extraordinaire. Il faut dire qu'elle était un peu... irrégulière. Notre colonel fermait les yeux sur ce genre de chose, mais Washington a envoyé un général en tournée d'inspection, un de ces généraux qui usent leurs éperons sur le plancher des bureaux.

ÉDOUARD BRODERICK

Vous partirez?

IAN

Un ordre est un ordre pour un soldat.

ÉDOUARD BRODERICK

Ai-je besoin de vous rappeler la situation exceptionnelle dans laquelle nous nous trouvons? Nous sommes ici à trente-sept miles de Charleston. Juste en face du port de cette ville, il y a une île et un fort.

IAN

Le vieux fort Sumter. Qui le saurait mieux que moi?

ÉDOUARD BRODERICK

Le fort Sumter commande la ville de Charleston. Il est occupé pour le moment par des troupes des États-Unis que Washington a décidé de ravitailler, au lieu de les retirer comme on l'avait demandé.

IAN

On, c'est-à-dire le général Beauregard qui commande les troupes de la Caroline du Sud et dont les batteries sont pointées sur le fort Sumter.

ÉDOUARD BRODERICK

Nous sommes tous un peu parents dans le Sud, et je connais le général Beauregard. C'est une tête brûlée comme

nous en avons tant. S'il voit un défi dans le geste du Nord, il n'hésitera pas longtemps à tirer sur les troupes des États-Unis.

IAN

Et s'il ne voit pas de défi?

ÉDOUARD BRODERICK

Alors, la discussion avec le président Lincoln poursuit son cours et la paix a encore une chance.

IAN

Attendons.

ÉDOUARD BRODERICK

Lieutenant, je crains qu'il ne vous soit plus permis d'attendre. Comprenez-moi bien. Si quelque chose se passe, c'est demain, c'est cette nuit. Il se peut que dans quelques heures nous entendions le bruit du canon. À ce moment, vous serez dans un camp ou dans l'autre. *(Avec effort.)* Je vous demande de rester avec nous.

IAN

Ma décision est prise.

(Regina entre par la droite et se tient immobile. Édouard Broderick ne la voit pas, mais Wicziewsky la regarde dans les yeux.)

ÉDOUARD BRODERICK

Eh bien?

IAN

Je vous la ferai savoir en temps voulu.

ÉDOUARD BRODERICK, *apercevant Regina.*

Qu'est-ce que tu veux, Regina?

REGINA

Tante Eveline voudrait vous parler.

ÉDOUARD BRODERICK, *à Regina.*

Je viens dans un instant. *(A Wicziewsky.)* J'ai confiance. Vous êtes pour moi comme un fils, comme mon fils. Mon fils ne se tromperait pas.

(Entre par la gauche M. White qui se dirige vers Édouard Broderick.)

M. WHITE

Monsieur Broderick, votre fils vous a-t-il parlé?

ÉDOUARD BRODERICK

Mon fils? Je ne comprends pas, M. White.

M. WHITE

Je vois qu'il ne vous a rien dit.

ÉDOUARD BRODERICK

Si c'est pour vous plaindre de lui, M. White, j'aimerais mieux remettre la chose à plus tard. J'ai déjà d'assez grands soucis.

M. WHITE

Je m'excuse, Monsieur, mais il s'agit d'une faute grave et qu'il est urgent que vous connaissiez.

ÉDOUARD BRODERICK

Qu'as-tu à dire, Jimmy?

JIMMY

Je refuse de parler.

M. WHITE

Alors je parlerai, moi.

JIMMY

J'aime mieux que ce soit le lieutenant Wicziewsky à qui j'ai tout raconté.

WICZIEWSKY

Jimmy a giflé un noir désobéissant.

ÉDOUARD BRODERICK

Tu as porté la main sur un noir?

JIMMY

Oui. Je lui avais dit d'astiquer la selle de mon cheval. Il n'a pas voulu.

M. WHITE

Il a dit qu'il le ferait plus tard.

ÉDOUARD BRODERICK

Tu ne savais pas que j'avais défendu qu'on touche à un noir, qu'on ne le réprimande même pas sans ma permission. *(Rage subite.)* Nous sommes peut-être à deux doigts d'une guerre dont nos esclaves sont le prétexte et tu choisis ce moment pour en frapper un ! Si je m'écoutais, je te frapperais moi-même jusqu'à ce que le sang te coule de la face. C'est

l'orgueil, c'est l'orgueil de ta mère qui parle en toi, mais je briserai ton orgueil, je te ferai demander pardon. *(Au lieutenant.)* Lieutenant Wicziewsky, emmenez-le derrière le silo, dans la maison qui est derrière le silo, et corrigez-le comme vous l'entendrez.

IAN

N'est-ce pas plutôt à son précepteur de le corriger?

M. WHITE

Je ne veux pas. Je n'ai jamais porté la main sur cet enfant.

ÉDOUARD BRODERICK, *hors de lui.*

Personne n'a jamais porté la main sur lui. C'est ce qui lui manque. Les vieilles méthodes avaient du bon. Je vous ai entendu tout à l'heure, quand vous parliez de cela avec ma sœur, lieutenant Wicziewsky, pour la seconde fois, je vous demande de l'emmener avec vous et de le corriger de manière qu'on l'entende jusque dans les cases des noirs. Je veux qu'ils sachent...

REGINA

Mon oncle...

ÉDOUARD BRODERICK

Laisse-moi.

(Wicziewsky emmène Jimmy par la droite. M. White sort par la gauche.)

REGINA

Mon oncle, écoutez-moi.

ÉDOUARD BRODERICK, *il se jette sur le canapé.*

Je ne veux écouter personne. Je souffre. Personne ne sait à quel point je souffre.

REGINA

Je veux vous parler, mon oncle. Moi aussi, je suis malheureuse.

ÉDOUARD BRODERICK

De quel droit? Vous avez votre Dieu, votre forteresse. Mais moi, il me semble qu'aux approches de cette guerre maudite, tout se détruit dans mon âme. Tu ne peux pas comprendre, Regina, tu n'as pas vécu. J'en viens à espérer ce que je redoute que les canons de Beauregard fracassent le silence de la plantation !

REGINA, *elle crie tout à coup.*

Écoutez-moi ! Je ne veux pas que le lieutenant Wicziewsky touche à votre fils.

ÉDOUARD BRODERICK, *il se lève.*

Regina, tu ne sais ce que tu dis.

REGINA

Si vous saviez qui est cet homme, vous le chasseriez de Bonaventure.

(Édouard Broderick sort par la droite. Regina se jette à genoux devant le canapé et se cache la tête dans les avant-bras. Au bout de quelques secondes, Angelina entre par la gauche et court vers Regina.)

ANGELINA

Regina ! Qu'y a-t-il? J'ai entendu papa qui élevait la voix, et toi aussi.

REGINA, *elle se lève brusquement.*

Il y a qu'en ce moment même, le lieutenant étranger que ton père a la faiblesse d'accueillir chez lui est en train de frapper son fils comme un planteur frappe un esclave.

ANGELINA

Qu'est-ce que tu as?

REGINA

Parce que Jimmy a commis une faute, ton père en commet une autre. Il fait fouetter un enfant par cette brute que vous adorez: *(Elle la prend par le poignet.)* A genoux, Angelina ! Demande à Dieu qu'il vous épargne.

ANGELINA

Tu es folle, Regina ! Ce n'est pas la première fois qu'on corrige un garçon en Amérique. S'il fallait en demander pardon au ciel tous les jours que cela se produit, nous serions sans cesse à genoux.

REGINA

Ne plaisante pas ainsi, Angelina. Vous ne savez pas ce que vous faites, ici. Le lieutenant Wicziewsky est un monstre et vous êtes tous aveugles, aveugles.

ANGELINA

J'ai peine à croire mes oreilles. Est-ce toi qui me parlais tout à l'heure d'une façon si raisonnable et qui délires à présent? Je sais quels sont tes sentiments à l'égard du lieutenant Wicziewsky. Tu le détestes à cause de sa fourberie, me dis-tu, mais te mettre dans cet état pour quelques coups de badine administrés à un gamin désobéissant...

REGINA

Je te supplie de courir au silo et d'empêcher qu'il ne touche à ton frère.

ANGELINA

Pourquoi n'y vas-tu pas toi-même?

REGINA

Il ne m'écoutera pas. Je t'ai déjà dit qu'il me détestait. *(Frappant du pied.)* Obéis donc, fille entêtée ! Je t'ordonne d'aller là-bas.

ANGELINA

Je n'irai certainement pas. Tu es ridicule, Regina.

REGINA

Angelina, tu ne me connais pas. Personne ne me connaît. J'ai caché en moi beaucoup de choses que tu ne soupçonnes pas. *(Elle se jette sur le canapé.)* Il me semble que les coups qu'on donne à Jimmy c'est moi qui les reçois dans ma chair. La brutalité de cet homme est horrible ! *(Elle crie.)* Tu ne vois donc pas que c'est un bourreau?

(Angelina recule d'un pas.)

ANGELINA

Regina, tu me fais peur. Je vais courir au silo...

REGINA, *elle se relève et saisit Angelina par la main.*

Écoute Angelina : j'aime le lieutenant Wicziewsky à ne plus savoir que faire. C'est pour cela que je voulais fuir Bonaventure. J'aime cet homme et en même temps, quelque chose en moi le déteste, parce qu'il m'a pris la paix, la joie de vivre. Je ne le lui ai jamais dit, mais il le sait. Mes regards m'ont trahie depuis longtemps et il attend que ma bouche lui fasse l'aveu qui me transformerait en esclave, mais je ne parlerai pas, je m'enfuirai de la plantation, parce qu'il n'a pour moi que du mépris. Il ne peut tourner les yeux vers moi que je n'y voie briller une lueur de triomphe. A lui seul, il me ferait haïr tout le Sud...

ANGELINA

Mais il n'est pas du Sud.

REGINA

Il en a toute l'arrogance. J'ai essayé de lui tenir tête, je lui ai dit qu'il était de là-bas, d'Europe, mais de quoi le Sud

est-il composé sinon d'aristocrates en exil? Cet orgueil qui sera votre ruine, je le sens dans le moindre geste que fait cet homme que j'adore, parce que je suis abjecte. Tu entends ce que je dis?

ANGELINA, *elle recule devant Regina.*

Ne parle pas ainsi ! *(Un bruit de pas vers la gauche.)* On vient, sauvons-nous, Regina...

(Elles sortent par une des portes de gauche. Un instant plus tard, paraît sur le seuil, à gauche, un jeune homme vêtu de noir. Il se tient immobile. Presque au même moment, Wicziewsky entre par la droite et s'arrête net en voyant l'inconnu. Les deux hommes se regardent. Ni l'un ni l'autre ne bouge. Le jour baisse.)

RIDEAU

JULIEN GREEN.

(A suivre.)

PRÉFACE

AU « JOURNAL » DE TATIANA TOLSTOÏ

J'ai bien connu, et beaucoup aimé, Mme Soukhotine Tolstoï. Quand on se trouvait en face d'elle pour la première fois, une émotion vive et douce s'emparait de vous. Non seulement elle était la fille du grand écrivain, mais elle lui ressemblait si fort par la charpente du visage, par le courage des propos, par la prodigieuse vie de ses récits qu'on avait le sentiment d'être témoin d'une miraculeuse résurrection. Le beau journal que l'on va lire confirme de telles impressions. Seule une fille de Tolstoï pouvait aller, dès l'adolescence, droit au fond des problèmes dans la manière directe et hardie qui était celle de son père. La foi, la mort, l'amour, le devoir, tous les sujets essentiels sont traités par elle avec une bonne volonté passionnée, cependant qu'elle fait revivre, romancière sans le savoir ni le vouloir, les années de Yassnaïa Poliana, les rapports de son père et de sa mère, ceux de Tolstoï avec ses enfants et un extraordinaire épilogue à *Guerre et Paix* : Kalinine chez Natacha.

★

On se souvient de ce que fut la vie conjugale de Tolstoï. Il s'était marié par amour ; ses fiançailles avaient été celles de Levine et Kitty dans *Anna Karénine;* il n'avait pas rendu sa femme heureuse. Déterminer des responsabilités serait ici sans intérêt comme sans justice. Dans un conflit de tempéraments, nul n'a raison. Sophie (ou Sonia) Tolstoï fut une fidèle épouse ; elle inspira et copia des chefs-d'œuvre ; elle donna dix enfants à son mari ; elle administra de son mieux un grand domaine ; elle travailla durement et loyalement.

Mais elle se trouva en désaccord avec Tolstoï sur des points pour lui capitaux. Plus il avança dans la vie, plus il devint le prophète d'une religion : le tolstoïsme ; elle eût voulu qu'il demeurât un écrivain pur. Il souhaita donner ses biens aux pauvres ; elle défendit la fortune et l'avenir de ses enfants. Il s'entoura de disciples ; elle les haïssait. Plus d'une fois cette guerre domestique et l'hystérie tragique de sa malheureuse femme inspirèrent à Tolstoï un désir de fuite qui finit par le conduire à cette étrange et sublime agonie dans une petite gare provinciale.

Les trois filles de Tolstoï, Tatiana (Tania), Marie (Macha) et Alexandra (Sacha) l'ont chacune, tour à tour, secondé dans son travail. Elles se sentaient plus près de lui que de la comtesse Tolstoï. Pourtant Tania, l'auteur de ce journal, s'efforça toujours d'être équitable. Toute jeune, elle jugeait sa mère : « Je remarque tout ce qui me déplaît chez Maman et veux m'en souvenir pour éviter ses défauts quand je serai mariée... » Mais elle l'aimait aussi ; elle comprenait ce caractère malheureux et inquiet : « Il est certain que Maman ne partage pas l'idéal de Papa. Je sens qu'elle en veut toujours aux gens qui tâchent de vivre dans le bien au lieu de vivre de la manière qu'elle croit être la bonne. Mais je dis des sottises... J'ai l'air de blâmer Maman alors que je ne ressens pour elle qu'amour, tendresse et pitié... » Et plus tard : « Quelle étrange union ! Peut-on rencontrer deux êtres aussi dissemblables et aussi attachés l'un à l'autre? Dans ses meilleurs moments, quand elle veut suivre Papa, Maman m'étonne ; comme elle le comprend mal !... A mes heures de méchanceté, je me fâche contre elle, mais c'est absurde et cruel. »

Envers son père, elle n'éprouve qu'admiration et dévotion. A quinze ans, et même encore à dix-huit, elle est une jeune fille charmante et frivole, qui plaît par la fraîcheur et la sauvagerie, et qui, heureuse de plaire, pense à des rubans, à des amourettes. Cette nichée bruissante de sœurs et de cousines rappelle *Guerre et Paix*. Mais Tolstoï excelle à communiquer sa mauvaise conscience à ceux qui en sont dignes. Bientôt Tania rougit de sa frivolité ; elle a honte de se faire servir ; elle ne veut plus penser qu'à ce que Dieu attend d'elle.

Quel Dieu? Celui que décrit son père : *Le fait de vivre dans le bien, tout est là, parce que Dieu est en toi. Ton devoir consiste à servir cette partie divine de toi-même.* Elle reçoit de son père ses idées : « Je comprends et j'accepte tout ce que Papa dit. Il est, ces jours-ci, si tendre et si gentil avec nous, les filles, que je ne peux pas penser à lui sans exaltation... »

Toute cette maison, sous l'influence de Tolstoï, vit dans un état constant de fièvre intellectuelle. « Père, mère, filles, chacun tient son journal. » Tolstoï pense que c'est là une saine manière de faire chaque soir le point et de se juger. Le danger serait l'auto-pitié, la tentation de se plaindre et de se donner raison. A quoi le remède, soutient-il, est de ne pas relire son journal. Autre danger : chacun, à Yassnaïa Poliana, lit tôt ou tard les journaux des autres, de sorte que l'on y met en pratique la confession publique permanente, ce qui est très russe. Le soir, assis par terre sur le balcon, l'on philosophe, père, fille, amis et Tante Tania, qui est la Natacha de *Guerre et Paix*. Maman, elle, est presque toujours malade, irritée, injuste ; elle pleure et fait pleurer. Les livres jouent un grand rôle dans ce petit univers ; les jeunes filles s'initient à l'œuvre de leur père et s'y retrouvent, meilleures. Tania lit aussi Maupassant, des auteurs anglais et *Les Misérables*. « Comme c'est beau. Que de force dans ce livre et, chose plus importante encore, que de cœur ! »

Tolstoï, très farouche quant aux choses de la chair, bien que (ou parce que) terriblement sensuel lui-même, était hostile au mariage pour ses filles. Tania elle-même disait : « Pourquoi me marier tant que Papa est là? » A son fils Ilya, il écrivait : « Un mariage contracté dans l'espoir de mener une vie plus agréable est voué à l'échec... Si vous n'avez pas eu d'autre but dans la vie que le mariage, vous aurez un mal terrible, mariés, à trouver un nouveau but... Le monde est un lieu de services et les vraies joies n'arrivent qu'à l'homme (ou à la femme) qui comprennent leur vie comme un service... » Qu'est-ce qui vaut mieux? Aimer ou être aimé? Servir ou être servi? Tolstoï répond : « *Aimer et servir.* » Sa fille, après dissipation des brumes matinales, vit se lever le même soleil : la bonté. Jeune fille, elle avait été avide d'amoureux, de flirts, de bals et avait alors deviné la

désapprobation de son père. Assez vite, elle en était venue à sentir comme lui. Elle ne se maria qu'à trente-cinq ans, avec un vieil ami quinquagénaire : Soukhotine, veuf avec six enfants. Elle s'occupa de leur éducation et s'en fit adorer. Puis, après de nombreux accidents, elle eut elle-même une fille : Tania. Mère et fille s'aimèrent toute leur vie.

Mariée, la fille de Tolstoï garda un contact étroit avec son père. Quand celui-ci souffrait trop des crises de sa femme, ou du despotisme de son disciple-tyran Tchertkoff, Tolstoï venait chez sa fille, à deux cents kilomètres de Yassnaïa Poliana. Elle trouvait toujours une parole tendre pour la calmer. C'était le temps des grands conflits entre lui et Sophie au sujet du domaine et des droits d'auteur. Il finit par donner Yassnaïa Poliana aux siens, ce qui l'affranchissait, croyait-il, de la honte de posséder, solution un peu hypocrite qui ne pouvait satisfaire vraiment cette exigeante conscience. Quant aux droits d'auteur, il les légua au public. Dans l'extrême vieillesse, la vie à Yassnaïa Poliana lui devint tout à fait insupportable. Il décida de partir pour toujours, et d'abord d'aller voir sa sœur Marie qui était religieuse. On sait que, pendant le voyage de retour il attrapa une pneumonie et mourut, le 7 novembre 1910, dans la maisonnette du chef de gare, à Astapovo.

Mme Soukhotine et tous les enfants accoururent. La petite gare était devenue un village de wagons qu'habitaient des centaines de gens : famille, journalistes, clergé, curieux. Le Patriarche aurait voulu que Tolstoï communiât avant de mourir et pria la comtesse Tolstoï de le laisser entrer dans la chambre du malade ; elle refusa. Une des dernières phrases du moribond fut : « Voici la fin, et alors... » Il demanda un crayon, du papier, et écrivit s'une main tremblante : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Mme Soukhotine pense que l'essentiel des enseignements de son père : devoir, indifférence aux conséquences, était en cette phrase si simple. Chose étrange, pendant la nuit où son père s'était enfui, elle s'était éveillée en sursaut, croyant le voir et l'entendre. Le lendemain, elle avait demandé :

— Est-ce que le comte est réveillé?

— Quel comte?

— Mais mon père, il est arrivé cette nuit.

Tout le monde la regarda avec inquiétude et surprise. Or avant de quitter Yassnaïa Poliana, juste à l'heure où elle avait cru l'entendre, il lui avait écrit une lettre : « Mon départ va vous chagriner, surtout toi, ma bien-aimée colombe Tanitchka... »

Elle aima toujours, ensuite, à raconter cet épisode qui confirmait, lui semblait-il, les liens qui l'attachaient à son père. Elle fut très heureuse avec son mari : « Je n'avais jamais pensé que mariage pût signifier bonheur et, en me mariant, je ne comptais pas sur le bonheur. Et ma vie pourtant a pris une forme si heureuse, imméritée et inattendue. Comment ne serais-je pas optimiste, moi qui vois tant de bonté chez les gens?... » C'est que la bonté rencontre la bonté. Tania Soukhotine Tolstoï vivait dans le souvenir de son père, relisant ses livres et ses lettres, regrettant le temps où elle partageait toutes ses pensées. « Il me suffisait de lui jeter un coup d'œil que déjà il me souriait... » Si un orchestre jouait un *aria* de Bach : « Je savais », pensait-elle, « que si Papa avait été présent, j'aurais rencontré ses yeux rougis par les pleurs et nous nous serions fait un signe de la tête... »

Elle perdit son mari en 1914, pendant la guerre, d'une crise cardiaque et demeura longtemps accablée par ce nouveau malheur. Elle dut retourner vivre à Yassnaïa Poliana où elle avait fait aménager, pour elle et sa fille, « la maison des Kouzminsky. » Là elle en vint à se poser, pour son compte, les cas de conscience qui avaient été ceux de son père. La comtesse Tolstoï, sa mère, habitait la grande maison, baissait beaucoup et devenait maladivement avare. A l'entendre, elle avait été, pendant toute sa vie conjugale, une victime, mais Tante Tania rectifiait : « Moi, j'ai été témoin de leur vie ; j'ai vu l'amour et la bonté de ton père pour ta mère. »

Vint le temps des révolutions. La première, la révolution libérale qui chassa le Tzar (11 mars 1917), ne pouvait que plaire aux enfants de Tolstoï. La seconde, celle qui triompha le 7 novembre, leur inspira des sentiments mélangés. Mme Soukhotine Tolstoï n'était pas hostile au partage des terres et même elle se sentait prête à travailler de ses mains. Cela était conforme aux enseignements de Tolstoï ; mais elle ne

pouvait admettre d'un cœur léger la violence, l'injustice et des condamnations à mort que rien ne justifiait. L'une des pages les plus curieuses du journal raconte la visite à Yassnaïa Poliana, haut lieu de la pensée russe, de Michel Ivanovitch Kalinine, président du comité exécutif central de l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Très paysan russe, il était différent de ce qu'elle avait imaginé, et meilleur. Dans la vraie tradition tolstoïenne, elle entreprit de lui expliquer que la violence est inutile, et nuisible. Il se défendit, avec une certaine timidité, et les deux interlocuteurs se séparèrent cordialement.

La fille de Tolstoï, quand elle vit que le nouveau régime n'était pas fondé, comme l'eût voulu son père, sur l'amour, souhaita quitter la Russie. Sa mère était morte en 1919. En 1925, grâce à l'acteur Alexandre Moissi, elle obtint des passeports pour elle et Tania. Toutes deux vécurent d'abord à Vienne, puis vinrent à Paris. Mme Soukhotine Tolstoï fit quelques conférences sur son père ; la jeune fille travailla dans un atelier de fleurs artificielles, apprit la sténo-dactylographie et fut secrétaire d'une banque, puis entra dans la troupe des Pitoëff. Les deux femmes devaient vivre de ce que gagnait Tania, et de la vente de quelques châles ou écharpes tricotés par Mme Souhkotine. Elles ne touchaient pas de droits d'auteur sur les livres de Tolstoï puisque celui-ci avait légué son œuvre au public. Un jour, comme on jouait sur les boulevards un film tiré d'*Anna Karénine*, elles souhaitèrent entrer, mais les places étaient trop chères pour elles et elles durent y renoncer.

De cette pauvreté, écrit sa fille Tania, « Maman ne s'est jamais plainte ; elle n'a jamais regretté les conséquences des principes élevés de son père, ni la fortune qu'elle aurait pu avoir. Elle partageait les idées de Tolstoï et, même si elle ne les avait pas partagées, le désir de son père eût été sacré pour elle. Seulement, parfois, avec un sourire un peu ironique et triste, elle disait : « Je me demande ce qu'aurait dit Papa s'il m'avait vue balayer mon plancher et ne pas savoir si j'aurai assez d'argent pour acheter notre dîner, et tout ça quand des éditeurs et producteurs s'enrichissent par ses œuvres. « Mais il n'y eut jamais en elle une ombre d'amertume. »

La vieillesse de Mme Soukhotine Tolstoï fut belle et sereine. Sa fille avait épousé un libéral italien, Albertini, et avait installé sa mère à Rome. Celle-ci vécut dans cette ville aimable autant qu'admirable, entourée de nombreux amis russes, italiens et français. Elle devait correspondre avec le monde entier, mais tout travail manuel lui était bon pour fuir l'obligation d'écrire une lettre. Elle se plaisait à faire des poupées en étoffe, vêtues du costume national russe, à mettre et remettre des cordes à ses espadrilles, ou à cuire des confitures. Elle gardait une étonnante jeunesse d'âme. Tout l'intéressait : amourettes, toilettes, recettes. La dernière fois que j'allai la voir à Rome, en juin 1949, elle m'interrogea longuement sur ses amis français, qu'elle aimait beaucoup, et sur tous les détails de leur vie. « Je suis une jeune fille déguisée en vieille femme, » disait-elle.

Elle ne craignait pas la mort mais avait fait promettre aux siens de la laisser mourir en pleine conscience, sans l'endormir par des stupéfiants, même si elle souffrait beaucoup. Heureusement ce douloureux problème ne fut jamais posé, car elle s'éteignit, douce et lucide, et s'évanouit plutôt qu'elle ne mourut. Quelques semaines avant sa fin, elle avait dit à sa fille, presque en souriant : « C'est ennuyeux, tu sais, je m'étais si bien préparée à la mort, et voilà que la mort n'est pas venue. Et je suis obligée de me repréparer. » Bien que ses idées religieuses fussent celles de son père, elle s'était liée avec l'Archimandrite orthodoxe de Rome, homme d'idées larges et de bonté infinie. « Père Siméon, » lui disait-elle, « c'est vous qui allez m'enterrer. » Il en fut ainsi et elle repose dans le beau cimetière des étrangers de Rome, où sont aussi Keats et Shelley, près de la pyramide de Cestius.

Elle avait passé ses vingt années romaines entourées des souvenirs de son père. Sa « chambre tolstoïenne » était un petit musée. Là étaient les livres de Tolstoï, dans toutes les langues, des albums pleins d'articles sur lui, des centaines de photographies, des disques enregistrés par lui. Elle m'en fit entendre un, en anglais, et me montra la petite boîte où elle gardait quelques reliques sauvées : le coupe-papier de Tolstoï et la bague ornée d'un rubis qu'il avait donnée à sa femme après qu'elle eût, de sa main, copié *Anna Karénine*.

Longtemps elle hésita sur ce qu'elle ferait, après sa mort, de son petit musée. Ayant vécu à Paris de 1925 à 1930 et pris la nationalité française, elle gardait une grande reconnaissance à notre pays pour son accueil. Elle dit donc à sa fille qu'elle souhaitait laisser ses archives tolstoïennes à la France. Mme Albertini Tolstoï décida de les confier à l'*Institut des Études slaves* dont le directeur, André Mazon, était un très cher ami de la famille. C'est là que l'on peut aujourd'hui les voir, et il faut souhaiter que tous ceux qui possèdent, ou trouveraient des souvenirs de Tolstoï, les donnent à ce centre tolstoïen de Paris.

Mme Soukhotine Tolstoï, très modeste, n'avait jamais pensé à publier le journal commencé par elle à quatorze ans. Ce fut un ami, écrivain et philosophe, qui, l'ayant lu par hasard, insista pour qu'elle le donnât au public. Elle consentit, parce que tout l'objet de sa vie était de répandre et maintenir les idées de son père. Le journal pouvait y contribuer, mais elle était intimidée et émue à l'idée de livrer à tous ce qui évait été écrit pour elle seule. Rien n'a été changé, dans la version française, au style simple et spontané de l'original. Le lecteur y retrouvera, frappante et toujours reconnaissable, la griffe tolstoïenne. La fille a hérité du père le goût de la vérité nue dans l'exposé des faits, le bon sens direct qui va droit à l'essentiel, le sens impérieux d'un devoir qui, pour tous deux, se résume en un mot : amour. Le livre est tonique, vigoureux ; il nous contraint à des retours sur nous-mêmes, nous invite à un examen de conscience. C'est ce qu'eût voulu son auteur. Pour moi, j'ai eu plaisir à lire et à présenter un texte qui est comme l'épilogue du livre que j'aime plus que tous les autres : *Guerre et Paix.*

ANDRÉ MAUROIS.

JOURNAL

1886

5 octobre.

Je suis descendue pour fuir la musique de Serge. Il joue du Beethoven. Moi, je lisais un fragment de *la Guerre et la paix,* et je me sentais terriblement nerveuse. Du reste j'ai souvent la sensation, ces temps-ci, d'avoir les nerfs à vif, affreusement vulnérables. Mon cœur tout à coup tressaille sans raison et quelque chose vient m'attendrir si fort que l'envie de pleurer me saisit.

Papa a mangé au dîner dans la même assiette que Micha. Après le repas, André et Micha — tout seuls — l'ont mené au salon. Il dort toujours mal ; dans la nuit maman lui réchauffe la soupe pour qu'il en mange. Elle est de bonne humeur, comme toujours quand elle a des soucis. Papa dit très justement que quand tous les enfants seront devenus grands, il faudra lui commander une poupée en caoutchouc qui aurait une diarrhée chronique.

Papa vient de nous envoyer à l'instant les petits pour que nous lui disions nos trois premiers désirs. J'ai répondu aussitôt : Savoir bien peindre, avoir une grande chambre et un bon mari. Macha n'a rien voulu répondre. Mais j'ai oublié que mon troisième souhait rend irréalisables les deux premiers : un bon mari m'empêchera de bien peindre et occupera ma grande chambre. Papa a dit qu'il n'avait que deux souhaits : aimer tout le monde et être aimé de tous. A quoi Micha a répondu que tout le monde l'aimait déjà ; mais il l'a dit avec tant de sentiment et de gentillesse qu'il nous a tous attendris, papa compris. Le bon Micha ! Lui et Sacha me sont très chers et me consolent souvent, bien que parfois aussi ils m'encombrent. Sacha est restée aujourd'hui très longtemps dans ma chambre, et je ne l'ai pas renvoyée parce que j'ai pensé que son chagrin aurait plus d'importance qu'une ou deux heures de mon travail. Comme le dit grand-père Gay : « L'homme est

ce qu'il y a de plus important au monde. » Sacha est donc plus importante que mes études de la perspective.

13 octobre.

Voici la lettre que papa a écrite aujourd'hui à Ilya :

« Nous avons reçu la lettre que tu as envoyée à Tania, Ilya, mon cher ami, et je vois que tu avances vers le but que tu t'es proposé, et le désir me vient de vous écrire, à elle et à toi (parce que tu dois tout lui dire), ce que j'en pense. J'y songe beaucoup, avec, à la fois, crainte et joie. Voici donc ma pensée : un mariage contracté dans l'espoir de mener une vie plus agréable est voué à l'échec. Se proposer pour but principal, remplaçant tous les autres, l'union avec l'être aimé, c'est commettre une grosse erreur, évidente si l'on y réfléchit. Supposons que le mariage soit un but. Eh bien ! on se marie — et ensuite? Si vous n'avez pas eu d'autre but dans la vie que le mariage, une fois marié vous aurez un mal terrible, tous deux, de vous trouver un nouveau but. Il est même certain que faute d'un but commun avant le mariage, ce n'est pas ensuite qu'on trouvera une raison pour s'unir, mais on en trouvera certainement pour se séparer. Le mariage ne donne le bonheur qu'à condition de poursuivre un but commun. L'homme et la femme se rencontrent sur la route et se disent « Marchons ensemble », et ils se tendent la main. Mais si, attirés l'un vers l'autre, ils quittent ensemble cette route, le bonheur les fuira.

« Tout le mal vient de deux notions également fausses ; l'une, professée par nombre de gens, selon laquelle la vie est une vallée de larmes ; l'autre, professée par l'immense majorité des hommes et à quoi vous inclinent la richesse, la jeunesse et la bonne santé, selon laquelle le monde est un lieu de plaisir. Le monde est un lieu de *service* où l'on doit parfois subir beaucoup de peines, mais où plus souvent encore on connaît beaucoup de joies. Et les vraies joies ne sont accordées qu'à l'homme qui comprend sa vie comme un service et qui poursuit un but défini, dépassant son bonheur individuel.

« Les gens sur le point de se marier l'oublient d'habitude totalement : tant d'événements heureux les attendent (le mariage, la naissance des enfants) que ces événements paraissent à eux seuls former le sens de la vie, mais c'est un leurre dangereux. Si les parents engendrent des enfants sans avoir de but dans la vie, ils ne feront que remettre à plus tard la punition subie par ceux qui vivent sans raison d'être ; ils la retarderont, mais ils ne sauront lui échapper, puisqu'il leur faudra un jour diriger leurs enfants et qu'il leur manquera

les moyens de le faire. Alors ils perdront leurs qualités humaines et le bonheur qui en découle, pour n'être plus que des bêtes reproductrices.

« Et c'est pourquoi je dis à ceux qui se marient : parce que votre vie vous *paraît* pleine, vous devez plus que jamais essayer de comprendre au nom de quoi vous vivez. Pour y parvenir, réfléchissez aux conditions de votre vie, à votre passé, aux valeurs que vous jugez importantes, à la vérité une et première qui doit vous servir de guide Et il ne suffit pas de comprendre : il faut également appliquer cette vérité dans la vie, car tant qu'on n'agit pas selon ses croyances, on ignore soi-même si l'on croit vraiment.

« Je connais ta croyance. Aujourd'hui, plus que jamais, tu dois la préciser à tes propres yeux en agissant d'après elle. Et cette croyance se résume ainsi : le bonheur consiste à aimer les hommes et à en être aimé. Je connais trois moyens pour l'atteindre et je m'y exerce constamment, car on ne s'exerce jamais assez. Ils te seront particulièrement utiles aujourd'hui. Premièrement : pour être en état d'aimer les hommes et pour se faire aimer d'eux, il faut s'accoutumer à en exiger le moins possible : car si l'on exige beaucoup, nombreux seront les échecs et au lieu d'aimer, on aura tendance à faire des reproches. C'est un gros travail.

« Deuxièmement : pour aimer les hommes non pas en paroles, mais en fait, il faut s'appliquer à leur être utile. C'est un travail plus grand encore, surtout pour toi qui es à l'âge où il est naturel d'apprendre.

« Troisièmement : pour aimer les hommes et pour en être aimé, il faut apprendre la douceur, l'humilité, l'art de supporter les ennuis et les gens désagréables, l'art de les traiter sans les blesser et, s'il est impossible de l'éviter, de les heurter le moins possible. Et ce sera le travail le plus dur ; il devra être incessant et se poursuivre du réveil jusqu'à la nuit. Il sera le plus joyeux aussi, puisque jour après jour on pourra se réjouir de ses progrès et qu'on recevra en outre la récompense, imperceptible d'abord, mais merveilleuse, de l'amour d'autrui.

« Je vous conseille donc à tous deux de penser et de vivre le plus sérieusement possible, seul moyen de savoir si vous avancez sur la même route et s'il est bon pour vous de vous donner la main. Seul moyen aussi de préparer votre avenir, si vous êtes sincères. Le but de votre vie ne doit pas être la joie du mariage, mais le désir d'apporter davantage d'amour et de vérité dans le monde. Le mariage doit servir à vous entraider dans cette tâche. « *Les extrêmes se touchent* » (1).

(1) **En français dans le texte.**

La vie la plus égoïste et la plus répugnante est celle de deux êtres qui s'unissent pour jouir de l'existence. La vocation la plus haute est celle de l'homme qui a mis sa vie au service de Dieu en accomplissant le bien, et qui s'unit à une femme pour mieux y réussir. Pourquoi l'homme ne choisirait-il pas la voie la plus haute? Mais en la choisissant, il doit y appliquer toute son âme : on n'obtiendra rien en n'en faisant qu'un peu.

« Eh bien ! voilà ; je suis fatigué d'écrire et j'aimerais pourtant en dire davantage. Je t'embrasse. »

Il me semble que cette lettre pourrait s'appliquer non seulement au mariage, mais à la vie tout entière. A mon avis pourtant elle laisse peu de place aux joies du mariage, à l'amour de l'homme pour la femme, au bonheur de procréer. Car qu'y a-t-il de plus important, de plus joyeux que de mettre un enfant au monde, de l'engendrer non seulement dans sa chair, mais aussi de le pétrir ensuite moralement et de le sentir tout entier votre œuvre?

J'ai sommeil, je m'arrête pour aujourd'hui.

14 octobre.

Birioukoff écrit à papa que deux hussards de Pétersbourg, le prince Khilkoff et un autre dont le nom m'échappe, ont tant aimé sa doctrine après lecture de *Ma religion* (1), qu'ils ont donné leur démission, ont distribué toutes leurs terres aux paysans avec l'intention de vivre désormais en cultivant eux-mêmes les trois arpents de terre qu'ils ont gardés.

26 octobre, dimanche.

J'ai dit à papa avoir imaginé une comédie que je n'écrirai probablement jamais, à quoi il m'a répondu qu'il a imaginé un drame qu'il a écrit tous ces jours-ci et dont il a terminé aujourd'hui le premier acte. Il a été inspiré par Stakhovitch père, qui nous a très bien lu de l'Ostrovsky. Papa en a été ému, si attendri, que l'idée lui est venue d'écrire ce drame, d'autant plus qu'il le portait depuis longtemps déjà dans sa tête et que cette histoire lui semblait exiger une forme dramatique.

Je suis gaie et j'ai passé presque toute la journée dehors. Ce bon froid ! Les gens du village sont si gentils — et puis je n'ai pas à m'en faire... Adieu, j'ai sommeil. Mais non, je veux noter encore ceci : maman et Boutourline ont parlé aujourd'hui de la critique qu'on adresse à papa : lui

(1) En français dans le texte.

qui nie la propriété vit dans le luxe. Il reçoit un nombre incalculable de lettres où les gens l'insultent et exigent de lui en même temps de l'argent. Papa a calculé qu'on lui demande en moyenne 1 500 roubles par jour. Je souffre beaucoup pour lui, d'autant plus que je vois clairement ce qui le guide dans la vie.

31 octobre, vendredi.

La dernière fois, je voulais encore dire beaucoup de choses sur le fait que la vie de papa m'apparaît clairement comme très logique et ne contredisant en rien ni ses paroles ni ses convictions ; mais j'avais tellement sommeil que je n'ai pas pu continuer à écrire. Aujourd'hui par contre je me sens si stupide que je ne suis pas capable de penser. J'ai la migraine et Mme Seuron prétend que « *c'est une maladie de vieille fille* (1) ». Hier je me suis couchée tard. Je suis restée dans la chambre des domestiques à regarder le tailleur Michaïlo et son élève Serge me coudre un boléro sans manches. A les voir peiner, Serge surtout, qui cousait, tout ensommeillé, de ses petites mains d'enfant, j'ai eu terriblement honte à l'idée que ces deux êtres veilleraient tard dans la nuit pour me fabriquer somme toute, quelque chose de complètement superflu. L'argent que je leur donnerai ne peut pas racheter le fait que deux créatures humaines auront ployé le dos et travaillé pour moi toute la journée, alors que je n'ai rien fait pour eux. Je suis me souvenue des paroles de papa : « L'argent c'est la violence. » J'aurais préféré qu'ils eussent travaillé pour moi de leur propre gré, sans rémunération, et non pas en se sentant obligés de le faire pour gagner leur vie. Michaïlo m'a demandé 30 kopecks pour un boléro plissé, doublé, tout garni de galon. C'est étonnamment bon marché. Je lui en ai donné 50 et 10 à Serge, en secret. Je me plains souvent de manquer d'argent et j'aimerais en gagner un peu, mais je ne sais comment. Peut-être chercherai-je, à Moscou, à donner des leçons de peinture, mais pas seulement pour de l'argent. C'est une excellente manière d'apprendre et de se corriger.

Hier dans la lingerie, conversation économico-politique sur le thème suivant : pourquoi y a-t-il tant d'hommes en haillons, alors que le pays regorge de coton et de toutes sortes de marchandises? Pourquoi le blé pourrit-il dans les greniers des propriétaires des domaines, alors qu'on voit tant d'affamés? Nous n'arrivions pas à le comprendre avec nos

(1) En français dans le texte.

nos faibles intelligences et au dîner, nous en avons parlé à papa. Il dit que le mal provient d'un manque d'amour entre hommes. Cette explication m'a paru tout d'abord un peu simple, pas assez scientifique pour ainsi dire, mais ensuite j'ai vu que c'était la vérité pure. Comme argument, papa a évoqué les « stundistes (1) » qui vivent en communautés, en s'entr'aidant, et qui ne manquent jamais de rien. Un autre petit exemple : le paysan Ignace, de notre village, vient d'ériger un enclos autour de son potager, qui touche à trois autres potagers. Papa dit que si les paysans s'étaient mis d'accord pour bâtir un seul enclos autour de leurs terres, ils auraient eu bien moins de peine que d'en bâtir un autour de chacun des potagers. Un autre exemple encore : les familles unies sont prospères, ne manquent ni de vêtements ni de nourriture ; aussitôt qu'elles se morcellent, leurs membres s'appauvrissent.

24 novembre, vendredi.

Suis seule dans ma chambre au rez-de-chaussée ; un vent terrible hurle et frappe les vitres, mais je n'ai nullement peur. Dans la maison il n'y a plus que papa et Macha en haut ; Tatiana et Niania en bas. Maman et les petits sont partis ce matin. Nous sommes restés deux jours de plus pour épargner à papa l'agitation du déménagement. Maman a fait un voyage à Yalta pour dire adieu à grand-mère qu'elle a trouvée encore en vie et qui est morte en sa présence. Nous avons été tous fort occupés ces temps derniers, et c'est pourquoi l'automne que nous avons passé ici, nous laisse de très bons souvenirs. Papa a écrit un drame, que Macha et moi avons fini de recopier aujourd'hui pour la quatrième fois. Papa a aussi imaginé de publier un calendrier avec des proverbes. Il en a vu un anglais dans la chambre de Macha, qui donne un nouveau proverbe tous les jours. C'est ainsi que l'idée lui est venue de placer pareillement ceux qu'il a notés et réunis parce qu'ils les aimait beaucoup. Pendant des journées entières, papa, Macha et moi, nous avons assorti deux par deux, des proverbes qui s'épaulent ; nous avons cherché des textes évangéliques pour les dimanches ; et inscrit les noms des saints. En quatre jours nous avons tout terminé, puis expédié à Sitine pour l'impression. En plus de ces occupations, j'avais les miennes, artistiques. J'ai peint ces temps-ci six études de nos paysannes d'ici, assez réussies. Mon Dieu, que je redoute la vie de Moscou ! Encore qu'il me soit bien plus indifférent qu'autrefois, de savoir où je vis. Je pense que les garçon sont

(1) Secte religieuse.

besoin de contact avec papa et je n'ai pourtant pas la moindre envie d'aller à Moscou où je crains de retomber dans l'ornière habituelle : lever à midi, emplettes au pont Kousnetzi, le soir jeux, cartes ou vains bavardages avec des gens vains.

Aujourd'hui je suis allée me promener seule et je n'ai pas cessé de me demander comment il fallait vivre. J'ai compris que regarder la vie en face n'est pas du tout aussi effrayant que je le croyais autrefois. Je pensais jadis que, parvenu à certaines convictions, on devait entreprendre des actions extraordinaires : tout donner, aller sans faute vivre dans une isba, ne plus jamais toucher à l'argent... Je vois à présent que ce n'est nullement nécessaire ; qu'il suffit de savoir distinguer le bien du mal, et de vivre là où le destin vous a placé en faisant le plus de bien possible. Je me suis demandé quelque part dans ce journal s'il fallait ou non travailler la terre. Mais la nature du travail n'a pas d'importance, dès l'instant qu'il est utile aux autres ou, du moins, qu'il ne gêne personne, comme la peinture ou la musique par exemple. J'en viens aussi à penser qu'il n'existe pas *un* système de vie, mais qu'on doit vivre toujours dans le bien et donner aux autres ce qu'ils exigent de vous. Je vois avec joie que mon éducation commence à se faire et que mon existence devient toujours plus facile et plus heureuse. Papa m'a guérie également de ma peur de la mort en me disant que la mort, en réalité, n'existait pas. « Si tu regrettes ton corps, me dit-il, pense que sa moindre parcelle servira sûrement à quelque chose, que rien n'en sera perdu. Ton esprit ne mourra pas non plus. »

Chacune de mes paroles laissera une trace dans l'âme des vivants. Mes traits personnels même ne disparaîtront pas et vivront sinon dans mes enfants, du moins dans mes neveux, frères, sœurs. Seule peut-être s'effacera ma conscience personnelle, ma conscience en tant que Tatiana Tolstoï. Papa nous a dit tout cela un soir quand à l'occasion de la maladie et de la mort de grand-mère, l'angoisse et la frayeur nous sont venues à la pensée de toutes les morts futures. Il nous consolait encore en nous disant qu'aucune mort ne peut nous ôter la chose la plus précieuse du monde : nos contacts spirituels avec les hommes et notre amour pour eux. Et non pas l'amour pour certains élus, mais pour tous les hommes sans exception. De cela aussi je me rapproche mais, mon Dieu, que je suis loin encore de l'amour universel.

Ce vent effrayant me fait un peu peur et je vais me mettre au lit. Pas de gel encore ni de neige. La tempête, et 3 au-dessus de zéro.

22 novembre, samedi. Minuit.

C'est notre dernier jour à Yassnaïa. Je me suis levée tard. Tanka est venue ; elle a pris une leçon avec Macha. Moi, pendant ce temps, je faisais ma malle. Puis nous sommes allés au village dire adieu à tout le monde. Marthe K... a même pleuré en nous embrassant. Tanka est revenue et a dîné avec nous. Pour ne pas obliger Tatiana, la femme de chambre, à servir Tanka, nous avons fait le service nous-mêmes, puis lavé la vaisselle. C'était simple et très gai. Dommage que tous les membres de notre famille ne voient pas que si nous vivions toujours ainsi, tout irait en s'améliorant et que nous serions débarrassées de toutes ces entraves seigneuriales qui pèsent sur notre vie. Je n'ai pas cessé de penser à maman aujourd'hui, et je la plains beaucoup. Elle est écartelée : elle travaille pour trouver de l'argent que nous, c'est-à-dire Ilya, Macha et moi nous trouvons superflu, mais que nous exigeons quand même sous forme de vêtements et de toutes sortes d'objets — et cette contradiction ne cesse de l'irriter. Je souffre tant de la voir s'opposer au bien, c'est-à-dire à ce que papa juge être le bien, et qui l'est en effet ; de la voir s'emporter contre tous ceux qui s'efforcent de changer leur vie en mieux.

Non, j'ai peut-être exagéré les choses, mais il est certain que maman n'aime pas les idées de papa. Je sens qu'elle en veut toujours aux gens qui tâchent de vivre dans le bien au lieu de vivre de la manière qu'elle croit être la bonne. Mais je dis des sottises ; je succombe de sommeil. J'ai l'air de blâmer maman, alors que je ne ressens pour elle qu'amour, tendresse et pitié. Je vais dormir. Tania s'est déjà déshabillée et couchée. Je lui ai demandé de dormir avec moi parce que je voyais qu'elle le souhaitait mais aussi parce que, de frayeur, j'ai mal dormi la nuit dernière.

Demain matin nous partons pour Moscou.

2 décembre.

Aujourd'hui, grand événement. Hier soir, alors que je dormais déjà, maman et Ilya se sont disputés. Ilya a piqué une terrible colère et s'est enfui de la maison. Ce matin, ignorant encore tout, je suis allée avec Macha et Véra chez le dentiste qui ne nous a lâchées qu'à 3 heures. J'ai appris cette dispute en rentrant. Après dîner, Serge et Lev sont allés à la recherche d'Ilya. Serge a trouvé ses traces au restaurant *Moldavie* où il était passé vers 5 heures du matin. Les tziganes se sont montrées envers lui pleines de sollicitude ; elles l'engagèrent

à rentrer chez lui et lui offrirent de l'argent (il n'avait pas un kopeck.) Elles n'ont pas pu en dire davantage. Lev est rentré sur ces entrefaites et il a raconté qu'on l'a vu chez Tresskine, à l'hôtel. Orloff que Lev a ramené avec lui, revenait de cet hôtel. Après une courte délibération, j'ai pris la décision de m'y rendre avec lui et Véra pour essayer de ramener Ilya à de meilleurs sentiments. Nuit noire et hideusement pluvieuse. Barbottage jusqu'à l'hôtel. J'ai envoyé Orloff chercher Ilya. Nous étions dans l'entrée. Ilya est venu, confus, mais encore irrité. Je lui ai dit que je venais pas pour l'obliger à rentrer, mais simplement pour le voir ; que j'avais pensé à son cas et lui conseillais d'avouer ses torts. Que si nous n'avions rien à combattre, le mérite serait maigre de ne pas se fâcher, et qu'il devait oublier le passé et se montrer bon envers tout le monde. Pendant que je lui parlais si longuement, je pensais que moi-même je ne suivais pas le quart de ces conseils. Quand j'ai voulu partir, il m'a retenue, encore et encore, puis il a fini par mettre son pardessus en déclarant qu'il m'accompagnerait jusque chez Véra ; il m'accompagna ensuite jusqu'au boulevard Smolensky et, de fil en aiguille, il arriva à la maison.

J'étais heureuse et fière de l'avoir calmé et ramené, mais on ne m'a pas beaucoup louée ce qui m'a d'abord chagrinée, puis m'a réjouie : il faut s'accoutumer à faire son devoir sans espoir de récompense. Ilya ne voulait pas quitter sa chambre ; puis il a prié maman d'aller le voir. Elle y a consenti et ils se sont réconciliés.

1887

3 mai, dimanche.

Oui, « nous y sommes », comme nous disons. Il faut aller sans faute à Yassnaïa. Papa vient de m'écrire qu'il est cafardeux, indolent et faible physiquement.

Un tel repentir m'est venu à l'idée que nous le délaissons ! J'ai ressenti une terrible envie de le rejoindre, mais je redoute en même temps de devoir partir. L... dit que je suis en forme et c'est vrai que jamais, en tout cas depuis fort longtemps je ne me suis sentie aussi gaie, bien portante et si *up to much* que ces temps derniers. Mais je connais par instants le remords de manquer à mes devoirs, dont le premier serait de rejoindre papa dès que possible.

J'ai dit à maman que j'irais à Yassnaïa aussitôt qu'on m'y enverrait et je le ferai sans recourir au prétexte d'une robe inachevée ou autre.

4 septembre, Yassnaïa Poliana.

Voici la lettre que papa a écrite à une jeune fille qui lui demandait comment elle devait vivre :

« J'ai tant de mal à répondre à des lettres comme la vôtre que je renonce à le faire dans la majorité des cas, mais celle-ci est si sincère, si sérieuse, vous posez si bien les questions, vous êtes vous-même si près de leur solution, que je tâcherai de vous répondre.

« Par « des lettres comme la vôtre », j'entends les lettres de ceux qui ne connaissent que les fragments de mes écrits, reproduits dans les articles des critiques théologico-conservateurs ou révolutionnaires-libéraux. Voici bien dix ans que je ne fais que répondre aux autres et à moi-même, à des questions comme celles que vous me posez et je ne réponds *pas du tout* qu'il faut bien se porter et travailler à la terre. Les réponses à ces questions se trouvent dans *Quelle est ma religion?* dans *Que devons-nous faire?* et dans ce que j'écris et fais imprimer à l'heure actuelle. Je tâche de répondre conformément au tour d'esprit erroné, aujourd'hui prédominant, ce même tour d'esprit qui vous a conduite dans une impasse dont vous cherchez à sortir. Mais les réponses à ces questions existent depuis longtemps déjà et l'humanité les connaît depuis longtemps aussi. Permettez-moi de vous gronder ou plutôt de rire un peu à vos dépens. Vous avez découvert que la vie égoïste n'est pas la vie et qu'il doit en exister une autre, la vraie. Très bien ; mais ce qui ne l'est pas, c'est de croire que vous avez personnellement découvert cette chose extraordinaire, et en vous-même seulement. C'est comme si un homme, voyant dans la glace sa luette, décidait qu'il vient de faire une grande découverte et ne se rapportant qu'à lui. Tous les hommes ont une luette parce que tous sont bâtis sur le même modèle, et les observateurs le savent depuis toujours. Il en va de même pour les questions morales. Cette contradiction que vous remarquez, est une contradiction inhérente à toute vie de toute créature raisonnable, et non seulement elle est connue depuis des milliers d'années, mais les grands maîtres de l'humanité lui ont même trouvé une solution voici des milliers d'années, en montrant en quoi consiste la vraie vie.

« Je sais qu'on peut trouver des circonstances atténuantes à votre erreur, notamment ; que toutes ces solutions sont d'une part obscurcies, cachées, par des additions et des interprétations erronées postérieures, et que d'autre part elles sont tout simplement niées par l'opinion soi-disant scienti-

fique (mais en fait totalement ignorante) prépondérante dans notre société. Mais elles existent et vous les trouverez dans la doctrine des Brahmanes, de Bouddha, de Confucius et de Mencius ; dans celle de Lao-Tzé, d'Épictète, de Platon dans les Évangiles et chez les penseurs libres ; chez Spinoza et chez l'Américain Parker ; chez les Anglais Robertson et Matthew Arnold, et chez d'autres et d'autres encore. Je sais que ce n'est pas votre faute si vous n'apercevez pas la lumière de l'impasse où vous ont conduite les hommes. La lumière existe, mais vous n'êtes pas fautive de ne pas la voir. Vous dites que votre vie individuelle, sans autre fin que le plaisir, n'est pas la vie ; qu'il doit en exister une autre, la vraie, où l'on ne s'ennuyerait jamais et dont on finit toujours par atteindre le but qu'on ne perd jamais de vue. C'est là la seule vie qui soit. Celle où manque la conscience de l'absurdité de toute vie individuelle n'est pas une vie, mais une existence animale. Votre vie actuelle, où vous apparaît la discordance et la négation de toute vie égoïste, est le début de la vraie vie, sa naissance ; celle où toute l'énergie de jadis, toutes les passions de l'existence, sont transférées de son propre moi au service de l'unité, de l'harmonie, de l'intelligence toujours croissante dans les rapports entre hommes, de quoi est faite en vérité la vie de ce monde. La vie vraie est celle de l'intelligence et de l'amour. Et il suffit à l'homme de la voir ainsi, de naître à elle, pour que s'abolisse l'obstacle principal à sa réalisation : la peur de la mort.

« La vraie vie ignore la mort. Et il suffit de naître à elle pour que disparaissent aussitôt ces questions : comment, où vivre et que faire? La vie vraie s'accommode de toute condition car toujours et partout sont possibles l'amour raisonnable et le service de Dieu, c'est-à-dire de la loi universelle. Mais vous ne l'avez pas compris. Et il doit en être ainsi. Il vous faut seulement vous dire que vous n'avez pas *encore* compris, mais tant que vous n'aurez pas perçu la vérité ne criez pas à l'erreur. Avancez sans hâte, mais sans repos, sur votre route actuelle, et vous arriverez ».

Léon Tolstoï. »

22 octobre, jeudi. Yassnaïa Poliana.

Temps merveilleux. La journée est grise, mais si tiède que Macha K… et moi, nous sortons sans manteau. Nous ne sommes plus ici que trois : nous deux et papa. Nous dormons dans la pièce à l'icone. C'est là aussi que nous prenons le thé, dînons et passons nos journées. Nous dormons sur le divan et sur des chaises. Mama est partie avec les autres lundis ; nous,

nous partirons ce samedi. Papa passe avec nous tout son temps ; il fabrique des chaussures pour Macha qui lui seront trop petites, puisqu'elles le sont pour moi. Il écrit, et hier il m'a donné à copier un récit qui débute par une conversation dans un wagon ; j'ignore quelle en sera la suite. Il s'occupe du poêle et nous parle beaucoup, à Macha surtout qui est en train de lire *Ma religion.* Elle se passionne pour ce livre et s'est mise à douter de bien de choses auxquelles elle croyait autrefois. Papa vient de fendre du bois et s'en est allé à son travail. Quant à moi, je vais copier ses écrits ; Macha, après avoir lavé les tasses, s'est remise à lire *Ma religion.*

1888

17 février, mercredi.

Je suis ulcérée de penser que toutes sortes de gens profitent de la présence de papa alors que moi, à qui il est nécessaire plus qu'à quiconque, je n'ose aller le trouver. Nous avons de drôles de rapports ; souvent il se sent seul — je le sais — et se réjouirait de ma tendresse, mais une fausse honte stupide me retient d'aller vers lui. Aujourd'hui par exemple, j'ai un grand désir de le de voir, mais je sais que s'il venait me retrouver à présent, je lui raconterais ce que j'ai fait, où j'ai été, et je me garderais bien de lui ouvrir un coin de mon âme. Ma retenue vient également de ma jalousie envers Macha. Je me fâche souvent contre elle en m'assurant qu'elle lui « lèche les bottes », et je n'en contredis papa que davantage pour montrer que je me garde de faire chorus pour rechercher sa bienveillance.

Tous ces jours-ci, je me fatigue comme une bête de somme, toujours pour les autres, et n'en tire même pas la moindre satisfaction. En me couchant je me suis plainte parce que personne, hormis les étrangers, n'a remarqué ma fatigue, et que personne ne m'a remerciée. De toutes mes activités, seules m'enchantent mes promenades quotidiennes avec les enfants Obolensky, de quoi je serai privée d'ailleurs dès demain. Avant-hier nous avons traversé la Moscova pour aller au jardin Nesskoutchny et cela nous a tellement plu que nous avons recommencé aujourd'hui, en emmenant avec nous les trois enfants Nagornoff, du pain noir et des craquelins. J'ai eu tout d'abord peur de me trouver seule avec sept enfants ; je craignais qu'ils ne m'obéissent pas, mais j'ai très vite compris qu'en mêlant la bienveillance et la fermeté, je pouvais les mener au bout du monde, sans ennuis. Nous

sommes allés jusqu'au Nesskoutchny, y sommes entrés et avons admiré en chœur la beauté du ciel, de la neige, des arbres, le son de nos propres voix, et nous nous sommes admirés les uns les autres.

Le seul sentier nettoyé était celui que les babas prennent pour charrier leur linge. Nous l'avons pris et nous nous sommes faufilés à travers la neige, en y enfonçant jusqu'aux genoux, pour atteindre le kiosque où nous avons mangé notre pain et les craquelins. Puis nous avons loué le traîneau d'une lavandière pour quinze kopecks, et les petits s'amusèrent à se laisser glisser du haut de la colline jusqu'à la Moscova. J'ai eu du mal ensuite à les persuader qu'il était temps de rentrer. Nous n'avions pas encore quitté le jardin qu'ils aperçurent sur la Moscova un gros traîneau de charge vide, se dirigeant vers la ville. Ils ont couru vers lui, ont demandé au cocher de nous transporter pour trente kopecks jusqu'au pont de Crimée; nous nous y sommes casés, moi comprise bien entendu, et nous voilà partis en poussant des cris et en riant à chaque ornière.

Quels beaux jours tout ce temps-ci ! Et quelles nuits ! J'en profite et j'en jouis et je ne pense pas avoir à dire plus tard que je n'ai pas su les apprécier.

Qu'ai-je à pleurer? C'est bête et honteux. Lev est venu chez moi tout à l'heure et, parce qu'il prolongeait trop sa visite, une telle fureur m'a saisie que j'ai failli lui lancer l'encrier à la tête, et j'ai éclaté en sanglots. Quelle bonne épouse je ferais ! Papa dit que celui qui aime pour de bon, ne se marie que quand il est sûr de rendre heureuse la personne aimée. Il me faut donc attendre longtemps encore avant de me marier. Je me suis laissée aller ces derniers temps, et c'est pourquoi je me fâche plus souvent. Il fut un temps où je sentais que rien ni personne ne pourrait me courroucer. Aujourd'hui c'est le contraire. Je n'ai personne près de moi qui m'aime ou qui soit tendre avec moi. Le seul homme vienveillant, c'est T., mais je n'ose lui parler.

1890

13 octobre.

Papa m'a dicté ce matin un article ayant trait à une brochure américaine où il dit que cette attirance qui existe entre l'homme et la femme ne doit pas du tout se satisfaire dans le mariage, mais doit par contre pleinement se satisfaire dans les relations spirituelles entre eux. Pendant que j'écrivais, j'appliquais toutes ces considérations à mon cas et je compris

alors pourquoi j'ai ressenti si peu de peine et tant de joie (les deux sentiments étaient présents, mais le deuxième tellement plus fort que le premier qu'il l'avait complètement étouffé) quand Gay a raconté à maman que M... ne voulait pas se marier. Qu'il n'y ait entre nous que des relations spirituelles — c'est tout ce que je demande. Mais ce serait dur de les perdre ! Qu'il ne veuille pas se marier me réjouit : la vie lui sera plus facile peut-être et il deviendra meilleur. On ne se sent si à l'aise avec lui que parce qu'il est un homme si bon ; et non seulement on ne ferait rien de mal en sa présence, mais on n'a même pas une mauvaise pensée. Le seul ennui : il passe pour mon fiancé, et pas seulement aux yeux des gens qui me destinent Stakhovitch, Abamelek ou n'importe quel pitre pourvu d'argent, mais de tante Lisa même, venue en visite chez tante Tania, et qui a rapporté des potins assez vraisemblables. Il va de soi que j'ai nié avec indignation, mais c'est quand même terriblement désagréable et j'ai honte devant lui.

18 octobre.

Je suis si peinée et si triste que je ne peux retenir les larmes. C'est indigne et stupide, mais je me sens perdue, malheureuse et solitaire. Je ne sais ce qui adviendra de moi et ne sais que désirer. Je sais seulement que depuis qu'a été conçue *La Sonate à Kreutzer*, j'ai pris la décision ferme de ne jamais me marier. Cela me paraissait facile et souhaitable, mais maintenant tout est brouillé, ma décision est ébranlée, c'est-à-dire que je ne peux pas rêver au célibat, mais je ne dois pas non plus penser à son contraire. Le proverbe que je me répète depuis ce matin : « Fais ce que tu dois, advienne que pourra », ne m'aide pas, et j'ai beaucoup de mal à aimer tout le monde.

J'ai traversé aujourd'hui une crise de rage comme je n'en ai pas eue depuis longtemps, et ce soir je me sens toute brisée, comme après un grand malheur. Je me suis fâchée pour une vétille, parce que Macha avait mis mes galoches et que, pour cette raison je n'ai pas pu sortir à cause. Vera K..., est une si bonne, si gentille fille ; elle a fait tout ce qu'elle a pu pour que je ne gronde pas trop Macha. C'est une enfant aimable et fraîche, ici surtout où rien ne la gâte. Je n'ai rien dit à Macha de trop violent, mais j'ai été très maligne, et ma rage vient seulement de passer.

Vera K..., est venue à l'instant. Voyant que je pleurais, elle a pris un air égaré puis, revenue à elle, m'a consolée en m'assurant que tout le monde m'aimait : elle, papa, et Vera T..., etc. Sa beauté, sa gaieté, m'ont consolée. Nous pensons nous

rendre demain à Pirogovo mais j'ai tant à faire que ce sera difficile. Bien que je transcrive depuis ce matin, je n'ai pas eu le temps de finir l'article de papa sur la non-résistance au mal ; il y a toutes ses lettres à classer, les petites filles à occuper, les plantes à mettre en terre — le temps s'y prête justement — et grand-père Gay a fini le buste et va peut-être reprendre mon portrait. Mais j'ai un grand désir de voir Vera T...

25 octobre.

Comme il fait bon vivre ! Ce matin, à peine levée, j'ai parcouru le jardin, puis j'ai donné une leçon à Sacha et à Motia, et comme je ne me suis pas fâchée une seule fois, ils ont très bien appris leur leçon. Sacha est très douée à mon avis. Pendant qu'ils faisaient leur devoir, j'ai fini de copier l'exposé que papa a fait de la nouvelle de Maupassant, l'histoire du criminel monégasque. Après déjeuner, Macha, Vera et moi, sommes allées prendre l'air, puis au village, pour dire à nos élèves que les leçons seraient suspendues jusqu'à lundi, à cause de notre départ pour Pirogovo (que la pluie et l'arrivée de Lev ont empêché). Dans le village, nous avons rencontré maman rentrant de sa visite chez Serge et Ilya. Revenues à la maison, nous avons pris le thé avec elle. Elle nous a raconté que Serge est de très bonne humeur, qu'il vit dans l'ordre et dans la chasteté. Serge lui a dit à ce propos que presque tous ses camarades, notamment Vsevolojsky, les deux Olssoufieff, Tatarinoff, Lvov, Orloff et d'autres encore, vivent de même purement et chastement. J'en suis très surprise et si réjouie que j'y ai pensé toute la journée. Leur chasteté devrait être aussi naturelle que celle des jeunes filles, mais nous y sommes si peu habitués qu'elle nous comble de joie, comme le ferait une exception heureuse.

Ce sujet nous préoccupe beaucoup ces derniers temps parce que, depuis la publication de *La Sonate à Kreutzer*, papa reçoit des chargements de livres qui en traitent. La poste nous a apporté aujourd'hui une masse de brochures que j'ai parcourues et qui m'ont paru très judicieuses ; de même m'a plu le journal *The Alpha*. Le tout vient de Washington.

Aujourd'hui est arrivé le mouleur pour couler le buste en plâtre de papa, grand-père Gay en est tout bouleversé et court à chaque instant vérifier comment cela se passe. Pendant que papa lui parlait ce matin, il lui scrutait la figure sans l'écouter, puis il s'est écrié soudain : « Le pli, le pli ! » et s'est précipité pour voir si ce pli était bien reproduit sur le moulage.

Ce matin j'ai beaucoup pensé à Micha O... ; je ne dois pas désirer notre mariage. Ma vie tout d'abord ne serait probablement pas meilleure qu'à présent ; mais, surtout, il ne serait sans doute, pas meilleur avec moi et il ne doit nullement avoir besoin de moi. C'est déjà une grande consolation de le savoir sur cette terre, de le connaître et de sentir sa gentillesse envers moi. Ces jours-ci Lvov m'a fait son éloge, j'ai ouvert grand les oreilles et lui en ai su infiniment gré.

27 octobre.

En passant devant la chambre de Macha j'ai entendu parler papa et grand-père Gay, et j'y suis entrée. Mais ils en avaient fini avec le sujet et en ont entamé un autre. Papa disait qu'il a eu une véritable révélation le jour où il a compris que tout plaisir laisse un arrière-goût ; que tout devoir est difficile et dur à accomplir ; et que plus vite il sera récompensé, moins ce sera bon. Papa dit encore qu'il ne faudrait pas attendre les résultats de ses efforts, et que plus tard on les obtiendrait, mieux cela vaudrait. Le mieux serait même que les choses qu'on accomplit le soient pour Dieu seul et qu'on n'en voie jamais les résultats.

Il dit que, dans sa jeunesse, il lui avait semblé parfois que la vie ne lui était donnée que pour le plaisir et pour la joie ; il éprouvait même un sentiment de frustation quand survenait un ennemi. L'idée d'être sur terre pour « faire la volonté de celui qui l'y a envoyé » ne lui venait pas.

De là nous sommes passés à « celui qui l'a envoyé »... et papa a donné une très bonne définition de Dieu ; celle de Matthew Arnold d'abord : « Dieu est infini, éternel, existant hors de nous et nous guidant, et qui exige notre perfection. » Mais elle ne me contentait pas et j'ai dit que me laissait perplexe la pensée que ce Dieu qu'on s'efforce de servir n'est pas suffisamment tangible et que tout se ramène à la vie égoïste : car vivre pour les autres, accomplir tous les durs devoirs auxquels son se sent astreint, revient à vivre pour soi-même, pour son propre profit, puisqu'on sait qu'il vaut mieux vivre de la sorte que pour les délices de sa chair. Papa me demande alors : « Pourquoi te faut-il à tout prix un Dieu avec une barbe? La définition d'Arnold ne te suffit-elle donc pas? Vivre dans le bien pour ton propre profit, tout est là précisément parce que Dieu est en toi et ton devoir consiste à servir cette partie divine de toi-même. »

Cette définition, que j'ai très mal exprimée, m'est devenue extraordinairement claire : Dieu est en moi... Et je sens si

bien ce qui est Lui et ce qui ne l'est pas. Grand-père Gay a dit alors une très belle chose : qu'il sentait que Dieu vivait par lui, c'est-à-dire par chaque homme et qu'en conséquence cet outil, l'homme, doit se garder aussi pur et parfait que possible. Nous commettons une grande erreur en disant que nous nous ne lésons personne en nous faisant du mal à nous-mêmes : réceptacles de Dieu, nous n'avons pas le droit de nous corrompre.

Je viens de lire différentes définitions de Dieu par des « sombres (1) » et il m'est venu à l'esprit la définition suivante : Dieu est cette partie de nous-mêmes qui ne dépend pas de la chair ; il est ce qui demeure quand elle disparaît. Et pour vérifier ce qui en nous appartient à Dieu, il suffit de nous représenter nous-mêmes à la veille de la mort ; nous verrons alors clairement ce qui est de lui et ce qui est de l'homme ou de la bête. La marque la plus certaine de Dieu, c'est l'amour, et il me semble qu'aucune de ces définitions ne vaut celle-ci : Dieu est amour.

Je vais essayer à nouveau de devenir végétarienne. J'ai commencé voici trois jours, mais en essayant de le cacher à maman qui se fâcherait, et une fois de plus peut-être je ne le supporterais pas, que je tomberais malade et recommencerais à manger de la viande.

4 novembre, dimanche.

Je viens de lire le post-scriptum de la lettre de papa à Macha K... Il écrit, à propos de la mort du frère d'Erdeli, que la mort ne doit pas faire partie du plan de notre vie et ne doit pas la perturber. Je ne comprends pas du tout les vues de papa sur la mort, non pas je pense qu'elles sont incompréhensibles, mais parce que je n'ai pas encore atteint le niveau nécessaire à leur compréhension. Il dit qu'on peut et qu'on doit ne pas craindre la mort, la sienne et celle des autres parce qu'elle n'existe pas. Je me souviens que quand il s'est mis à écrire *De la vie*, cela s'appelait au début *De la vie et de la mort;* mais au fur et à mesure qu'il avançait, la mort s'éloignait et il finit par s'apercevoir qu'elle n'existait pas. Il écrit à présent sur la non-résistance au mal et cet article devient long. La non-résistance au mal me restait elle aussi, incompréhensible au début ; mais cette idée s'est développée en moi et maintenant je conçois, je comprends et

(1) Sobriquet que la famille Tolstoï donnait à ceux de ses amis qui n'étaient pas des gens du monde : « monde » en russe signifie également « lumière », d'où « sombres » pour ceux qui ne font pas partie du monde.

j'accepte tout ce que papa en dit. Il m'arrive souvent d'avoir lu ou entendu des paroles de papa sans tout d'abord les comprendre ; plus tard seulement, devenue intellectuellement plus mûre, je les retrouve dans mon esprit, mais cette fois-ci digérées, utiles et claires.

Papa est, ces jours-ci, si gentil et si tendre avec nous, les filles, que je ne peux pas parler de lui, ou penser à lui, sans exaltation. Je songe souvent à sa mort et me demande ce qu'il adviendra de nous ou de lui, et ce que nous ferons pour moins sentir le désespoir et la morne désolation quand cela arrivera. A moins de se marier et de l'oublier un peu? Mais pourquoi se marier tant qu'il est là? Et puis, si je me mariais, j'aurais une peur terrible de perdre contact avec lui, je m'efforcerais davantage qu'en vivant avec lui, de garder ce fil qui nous rend sensible l'un à l'autre.

En écrivant ceci il me revient à l'esprit qu'il m'arrive souvent, des semaines durant, de perdre tout contact avec lui et de perdre jusqu'au besoin de ce contact. Cela arrive surtout quand je vis consciemment et même intentionnellement à l'encontre de ses goûts, et que j'affiche mes révoltes avec une particulière audace. Cela se produit d'ordinaire quand l'un de ses disciples s'avère indigne et ne fait que trahir sa doctrine. J'éprouve alors beaucoup d'amertume à voir papa le défendre, et je veux montrer que je ne suis pas du nombre de ces « sombres ». D'autres fois quelque chose m'entraîne dans cette existence vide et alors, par une sorte de bonne foi je l'exhibe exagérément et j'ai l'air de m'en vanter.

Petia nous a raconté aujourd'hui une affreuse histoire de trois engagés volontaires qu'on a fusillés par erreur près de Varsovie. L'un d'eux est le fils du marchand Perloff. On les soupçonnait d'avoir tué leur maréchal de logis. Il est arrivé que le jour du meurtre, ils avaient fait la noce et avaient battu le sergent de police dont le sang souilla leur uniforme. Ils le soudoyèrent pour l'empêcher de dire qu'ils lui avaient donné des coups, et ce fut leur perte. Le sergent de police déclara au tribunal qu'ils ne l'avaient pas battu ; on les accusa du meurtre du maréchal de logis et la cour martiale les condamna à être fusillés. Perloff télégraphia à son père, qui offrit 400 000 roubles pour retarder l'exécution, mais en vain. On les exécuta et le vrai meurtrier est allé le lendemain confesser son crime.

(A suivre.)

TATIANA TOLSTOÏ.

(Traduit par Banine.)

FRUITIER POUR ISABELLE

Les fruits disent la mer
la mort et l'aventure.

Ils ont froid dans l'été
quand les dents se rejoignent.

Ils ont chaud dans l'hiver,
passants des compotiers.

On y entend parfois
le bruit fou de la vie,
la glissade et le cri,
un hiver aux abois.

Les fruits disent l'amour
la mère et la blessure,

la pulpe des saisons
qu'on n'a jamais connu,
tous ses grains survivants
comme Lazare nu
dans la frêle peau du temps.

Le fruit ressuscité,
le fruit jamais cité.

Le fruit de pénitence
et le fruit du remords
dont la chair nous annonce
qu'on mûrit sur la mort.

Le fruit qui ne sait pas
quand sa vie se retire,
le fruit cueilli pour rire,
nomade du repas.

Les fruits disent la faim
la soif et le murmure.

Un fromage m'a dit :
je fus aimé des poires.
La course à la fourchette
commence avec la vie.

Ça finit bien un repas,
ça finit bien un passé
une poire avec son jus,
une poire, qui l'eût cru?

Elle eut les traits d'un roi
et l'éclat de la perle
mais préfère les merles
et le vernis du froid.

On l'appelle bon-chrétien
à cause de son fondant ;
on retrouve ses pépins
sous les dents de la nation.

Attention à la poire
quand la guêpe s'y cache !
C'est un fruit qui se fâche
en entrant dans l'Histoire.

La pêche est sur toutes les lèvres
pas besoin de la nommer.
C'est le fruit qui donne fièvre,
fruit galant ;
les don Juans y trouvent leur duvet
et le frisson du lièvre
quand le chasseur est annoncé.

Pêche jamais rebelle, nectar et pelote
pour les mains que nous sommes ;
parfois un peu falote
d'avoir patienté pour un homme.

Avez-vous vu dormir les pêches
dans la calme respiration du matin?
Le verger luit sous ses mèches
et c'est l'hallali du satin.

Sur les branches, les oreilles
les cerises vont deux par deux,
comme les amants, les grands bœufs
mais leur étable est vermeille.

Faites bien gaffe aux noyaux.
Au fond de la terre,
au creux des prières
tout n'est pas joyau.

L'espérance même en l'air
ça fait cerise sur la peau.

Cerise enjouée, échelle à surprise
c'est toi qui fais le mollet beau,
la mine trop grise
entre deux barreaux.

Laisse-nous vivre
car vivre est te blesser.
Préfère le givre
aux mains qui t'ont glacé.

Les cerises mortes
les connaissez-vous,
les cerises fortes
qu'aucun bec ne troue?

La guerre est aux portes;
les cueillerez-vous,
les baies de l'aorte?

Le fraisier se multiplie par marcottes
dit le jardinier.
La fraise, l'hiver, ça fait bien cocotte
dit l'amant ruiné.

Fraise et prisonnier
rougissent sur la paille,
la pluie et la muraille
en sont toutes changées.

Décente fraise des bois
qui sent
les doigts d'enfant
l'émoi;
on te trouve sans scrupule,
tu n'es pas plus ridicule
que celui qui vit sans lois.

Es-tu tombée d'un oiseau
petite gorge rouge?
Es-tu venue du muguet
avec tes pattes qui bougent?

Moi je t'ai connu
fraise déportée
près d'un camp fourbu.

Oh, dans ce trou
au milieu de ta chair
le cœur t'a-t-il abandonné
fraise-sur-Terre?

Pomme, je vous hais.
Qu'avez-vous fait des familles?
Pomme, vous avez trop roulé
et l'Éden s'éparpille.

Qui ferma les grilles
quand le désir fut chassé?

Pomme, sans fin je te mords,
guêpes, mes péchés.
Je suis toujours dehors
à voir passer, mais j'ai tort,
le garde éméché.

Un jour je reviendrai
quand les pommes auront des dents,
un jour je vous dirai :
pardon.

Reine-claude et mirabelle
couvée dorée de l'été.
Et la prune de Monsieur
pour la lèvre de Madame,
et la précoce de Tours...
Pour des prunes, pour des prunes
c'est toujours le même amour.

Et la noire prune d'Agen
qui se fait remède
pour celui qui geint,
qu'on farcit comme poulette
rose brique et violette,
eau-de-vie de la vallée
tout le long, le long du canal
vers les villes trop salées ;
prune ballonnée comme un vieux cheval.

Au loin les Pyrénées
mûrissent
sous le vent brûlé
comme les pruniers
couleur de Matisse.

Prune savoureuse
dans les yeux des filles
brûlantes bastilles ;
le soleil t'habille
et l'amour te creuse.

Mais quand tu deviens pruneau
c'est le tombeau qu'il te faut.

Y a les fruits couverts
semence en maison,
l'amande posée sur une pelisse.

Toute graine n'est pas Ulysse
et sèche au fond
loin des équipées solitaires.

Le vieil amandier s'étend
et fleurit sur l'Évangile.

Le noisetier c'est si bon
autour des grandes villes.

Le noyer a froid dans les saisons
avant d'être un lit de style.

Graines douces, graines amères
qu'il faut écraser O Mendiants !
Aliments discrets de plein air,
fruits de la rue,
dessert décent.

Mort, tes coques sont plus dures
quand, d'aventure,
tu broies notre journée,
casse-créature,
et prends le frais
dans les débris de notre armure.

JEAN CAYROL.

MON ROYAUME

Je commençai ma vie par le bonheur.

Mes parents m'aimèrent dès que je fus entre eux, sans réserve ni partialité. La tendresse expansive, passionnée de ma mère resta toujours lucide ; la surveillance de mon père fut chaleureuse et confiante. Je ne connus, enfant, que le dévouement et la noblesse du cœur.

Je vécus dans la liberté et dans l'abandon, merveilleusement abrité contre tous les spectacles où la sensibilité, tandis qu'elle naît à peine, apprend à faire ses premières, ses plus inéludables grimaces. On m'aidait à venir au monde sans inquiétudes inutiles, sans soupçons. Je me prenais très tôt à aimer la vie et ses petits paysages, dans leur cadre d'ignorances et de rêves, dont la nostalgie nous suit parfois si longtemps, et ses clairières de gentillesse que nous voudrions traverser toujours.

Je me jetais goulûment vers les choses. J'aimais crier, courir, me précipiter vers tout ce que je n'avais pas encore vu : j'aimais voir. Les fleurs et les limaces des sentiers me fascinaient. Je donnais à chaque chemin le nom d'une plante, d'une bête, d'un objet. J'eus ainsi mon « chemin des coccinelles », mon « chemin du mélèze », mon « chemin du gros escargot ». J'avais le goût aussi des féeries numériques de la civilisation : à quatre ans je savais par cœur toutes les lignes d'autobus de Paris, leurs lettres et leurs chiffres.

Rien pourtant ne me donnait plus de joie et de ces émerveillements qui savent durer des heures entières que les couleurs du monde. La peau brillante des gazons du Champ de Mars, celle, plus chaude et sombre, du piano du salon m'arrêtait longtemps. Je les revois encore. Tombé dans mes mains un matin de Noël, un beau jouet me vint que je n'oublierai jamais : c'était un de ces jeux de patience et de construction où de petits cubes de bois bariolés et vernis viennent composer des châteaux magiques, des toits sans lucarne au gré d'un damier de carton. J'ai retrouvé ce jeu dans ma mémoire,

dès le sortir de l'enfance, fidèlement, chaque fois que je tombai malade. Les couleurs et leur topographie mystérieuse furent mon premier enchantement. J'eusse voulu être explorateur ou peintre : tels furent mes premiers projets.

Ainsi, il est encore en ce siècle des enfances heureuses. Il faut le dire et faire s'enfuir parfois tous les hiboux de la littérature, qui voudraient faire passer la naissance à notre monde pour un atroce enjeu de détresse et de honte.

Puis on m'apprit un jour que je ne verrai plus le soleil; on me dit que j'étais devenu aveugle. Et je n'y crus pas vraiment. Voici les faits :

C'était en 1932, à la fin des vacances scolaires de Pâques; j'avais sept ans et demi. Mes parents, selon leur habitude, m'avaient emmené dans la famille de ma mère, en Anjou, dans un petit village situé à 25 kilomètres au nord d'Angers et dont le nom aux douces fanfares lumineuses me ravissait déjà : Juvardeil. La carriole qui devait nous remporter vers la gare piaffait déjà. J'étais dans le jardin. Ma mère m'appelait. Je ne venais pas. Ma mère insistait. Je pleurais : le jardin était là, devant moi, tandis qu'adossé au mur de la grange, je regardais ses petits arbres verts, ses allées terreuses, ses deux grands buis taillés et solennels. Je pleurais : « Maman ! Je ne verrai plus le jardin ! » Ce n'est pas ici pressentiment retrouvé sur commande, mais un souvenir perçant en moi comme une épingle dans ma chair.

Quelques jours plus tard, le 3 mai, je partis pour l'école communale que je fréquentais depuis plusieurs mois, rue Cler, entre les Invalides et le Champ de Mars. Je portais des lunettes à cause d'une myopie qui me rendait difficile la lecture à distance du tableau noir, des lunettes à verres incassables. A 10 heures, on sonna pour la récréation. Je me dirigeai vers la porte avec la sagesse respectueuse d'un petit garçon bon élève, mais poursuivi déjà (j'avais ma chaise au premier rang de la classe) par l'un des plus turbulents de mes camarades. Il se jeta en avant pour me dépasser, me heurta avec force. Je tentai de me retenir pendant un éclair, je jouai la toupie et, trébuchant, vins me fracasser la tête contre l'angle aigu du bureau du maître. Le verre de droite fut enfoncé ; incassable, il ne cassa pas ; les lunettes glissèrent et l'une des branches se ficha dans l'œil, fit levier, l'arracha. Je m'évanouis quelques secondes, puis revins à moi tandis qu'on baignait mes yeux pleins de sang et me les bandait. L'œil arraché restait bouffi dans son orbite. On ne crut pas à un malheur extrême : une femme me reconduisit à pied chez mes parents, rue Dupont-des-Loges. Dans la nuit, déli-

rant, je vis des cordes tendues, et tirées à se rompre qui m'enchaînaient à des murs spongieux; j'entendis des voix qui parlaient de moi en pleurant. Le lendemain matin, à 8 heures, deux chirurgiens pratiquaient sur moi, au domicile même de mes parents, l'énucléation de l'œil droit. L'œil gauche dont la rétine, « par sympathie » à la suite du choc, s'était décollée, déchiquetée, dit-on même, l'œil gauche ne voyait déjà plus.

J'étais atteint de cécité totale. J'avais été à deux pouces de la mort par méningite. J'étais aveugle : on me le dit aussitôt. Je fus à peine déçu. Je ne le crus pas vraiment.

Je ne le crois pas encore. On me dit que j'étais aveugle : je n'en fis pas l'expérience. J'étais aveugle pour les autres. Moi je l'ignorais, et je l'ai toujours ignoré, sinon par concession envers eux.

Je me mis à heurter souvent les pierres et les portes. Je ne me plaignais pas. Il faut bien que la distraction soit punie, et ne pas prévoir les portes, c'est être distrait. Je me trouvais souvent désormais devant une course impossible, un espace interdit. Je m'obstinais parfois, goûtant le prix d'une aventure; mais d'ordinaire je prenais cet espace dans mes mains, je le logeais en moi-même, je le dessinais avec soin et je me mettais à courir au travers. Je rencontrais surtout des visages aimés soudain défendus. Mais je compris presque aussitôt que s'ils m'étaient ainsi défendus, ce n'était pas leur faute mais la mienne, qu'il suffisait pour que j'eusse de nouveau permission de les voir, que mon amour pour eux se fît plus fort. Le monde ne m'avait pas fui tout d'un coup. Je le tenais au contraire plus serré contre moi que jamais je n'avais su le faire. Mes yeux ne s'étaient pas fermés, ils s'étaient renversés. J'observais désormais le monde du dedans, plus amical et plus stable, sans ombre ni nuit, tout imbibé de lumière.

Quelques jours après mon accident, un matin de soleil, je fis ma première promenade. Mon père m'accompagna à travers le Champ de Mars. Je voulus encore regarder au dehors, voir alentour : je ne vis plus rien. Je crus un instant le monde perdu. Je jetai mes yeux en avant comme des mains, dans le vide. Rien ne s'approchait plus, rien ne s'éloignait plus de moi. Les distances, exténuées, se chevauchaient; elles ne jalonnaient plus l'espace de leurs petits rayons clignotants. Tout semblait épuisé, éteint, et je fus pris de peur. Mais, presque aussitôt, je fis une autre découverte. Cessant de mendier aux passants le soleil, je me retournai d'un coup et je le vis de nouveau : il éclatait là dans ma tête, dans ma poitrine, paisible, fidèle. Il avait gardé intacte sa flamme joyeuse; montant de moi, sa chaleur venait battre contre

mon front. Je le reconnus, soudain amusé : je le cherchais au dehors quand il m'attendait chez moi.

Il était là. Mais il n'était pas seul. Les maisons et leurs petits personnages l'avaient suivi. Je vis aussi la Tour Eiffel et ses pattes tendues du haut du ciel, l'eau de la Seine et ses traînées d'ombres brillantes, les petits ânes que j'aimais sous leurs housses, mes jouets, les boucles des filles, les chemins de mes souvenirs... Tout était là, venu je ne savais d'où. On ne m'avait rien dit de ce rendez-vous de l'univers chez moi : je tombai, ravi, au milieu d'une conversation surprenante. Je vis la bonté de Dieu et que jamais rien, sur son ordre, ne nous quitte.

Rien n'avait disparu : je fus émerveillé. Tout était devenu seulement plus vague autour de moi, plus mobile, plus vaste. Les maisons, les autos, les pelouses ne montaient plus la garde avec leur décevante fixité et leur entêtement de mort. Les rues couraient, petites rivières clapotantes de bruits croisés, vers des plages de soleil ouvertes comme des lacs mouvants. Une voiture sifflait contre moi, insecte noir armé de sa cuirasse, puis scintillait dans l'ombre d'un écho fuyant, allait se fondre dans une tache de silence. L'ombre des sons bâtissait pour moi des cubes de feuillage, des flaques de terre blanche, jetait des bras aux angles des rues. Des figures jamais vues, aux formes bizarres, se postaient partout à l'improviste, me coupaient le chemin, m'accompagnaient un moment, se cachaient derrière de nouvelles venues, se distribuaient selon les lois d'une perspective issue du mariage des sons, des odeurs, des mouvements, des vibrations de la lumière. Les objets n'étaient plus pour moi immobiles, terminés. Ils n'en finissaient plus d'exister, de paraître et de disparaître, de se battre ou de se mêler, de s'échanger et de se plaire. Les objets n'en finissaient plus d'être vivants. Nul fouillis pourtant, nulle confusion et nulle tristesse ; mais une agilité, soudain, une liberté et comme une enfance des choses. Ainsi s'annonçait mon nouvel univers, étrangement parent de l'univers des poètes, comme une danse aux gestes pleins de sens, aux figures improvisées sans fin et pourtant nécessaires.

Danse rythmée par mon sang et mes rêves, danse vivante ordonnée selon mes désirs... Je marchais désormais transportant en tous lieux ma maison tournante. Sans doute, parfois, des déceptions me venaient : si je tendais le bras, c'était l'air seulement que je touchais ou le mur voisin. Avec mes mains je ne prenais plus que des formes vaines. Tout alors se fermait, se contractait. Le monde, blotti dans mes gestes trop courts, pauvre et chagrin, me menaçait. J'appris à trembler devant les obstacles, à trembler de peur et de prudence.

Un étroit anneau de heurts légers et de bruits tournait, vibrait sans cesse autour de moi. Mais je reconnus bientôt son mécanisme : quand, craintif, frémissant, je m'étais cru un instant prisonnier, son cercle se serrait, se nouait sur moi, me faisait mal ; quand au contraire, abandonné, confiant, je le fixais avec attention, il se détendait soudain, déroulait sa lente spirale, creusait une conque sonore et chaude. Immobile en son centre, surpris, je retrouvais le bonheur. L'horizon — celui que dessine les yeux — m'avait fui : je ne le cherchai plus. J'en retrouvai un autre, sans caprices celui-là. J'étais maître de mon horizon. Je le traçais moi-même et le déplaçais. Tout ce qu'il contenait était à moi. Il n'existait plus de lointains. Un petit lot du monde m'était échu : je le gouvernais. Les images de mes promenades et de mes songes n'étaient plus aussi impatientes, aussi indociles que jadis : elles m'obéissaient. Quelque chose dans le monde m'obéissait.

Telles furent, dès lors mêlées, dès lors inégales, mes premières craintes et mes premières trouvailles. Elles devaient, pendant des années, grandir ensemble jusqu'au jour de mon adolescence où les promesses murmurées dans le Champ de Mars, en ce matin de Mai, purent enfin l'emporter clairement. Les yeux fermés, je n'avais pas découvert la nuit, mais que la nuit, quoiqu'en disent les sots, est un spectacle des yeux ouverts. Les yeux fermés, j'avais redécouvert la lumière, et que la lumière est d'abord un spectacle de l'âme. Longtemps sans doute je fus condamné à osciller entre la peur et l'enchantement ; ainsi du moins n'ai-je jamais appris l'indifférence.

Cependant il fallait prendre des mesures immédiates. Ma mère s'y consacra avec un acharnement et une intelligence sans défaut. Or le problème posé n'était pas simple. Il existait à Paris un « Institut national des jeunes aveugles ». Ma place était là, selon toute apparence, parmi mes camarades atteints de cécité. Ma mère s'informa, fut prise de peur : je devrais vivre pendant toute mon enfance dans des conditions exceptionnelles, anormales, sans contact régulier avec des voyants. Je m'habituerai certes à ma condition, m'en consolerai vite ; je serai peut-être même mieux qu'ailleurs protégé contre elle. Ma mère jugea ces facilités trompeuses, redoutables. Elle résolut de me garder auprès d'elle et de m'apprendre à vivre et à travailler comme si rien ne s'était passé. Elle comprit, par une intuition dont je lui sais une reconnaissance qu'il m'est impossible d'exprimer tout entière, que ma nouvelle condition n'était pas d'être aveugle, mais d'être aveugle parmi ceux qui voient. Elle refusa pour moi toute séparation. Consciente enfin que ce projet, pour réussir,

exigeait qu'elle se sacrifiât, elle se sacrifia sans un mot et, pendant toute mon enfance, partagea mes travaux, mes peines et mes succès.

Elle apprit aussitôt le braille et me le fit apprendre. Six semaines après mon accident, dès la fin de juin, je savais le déchiffrer. Je fis alors mes premiers essais de lecture dans le *Livre de la Jungle :* Mowgli reçut ma première visite. En octobre, grâce à l'affection généreuse du directeur de l'école primaire où s'était produit mon accident, le premier en date de mes bienfaiteurs, je fus autorisé à suivre la classe de troisième sur un pied d'égalité complet avec mes camarades.

Juste à droite de la chaire du maître et au même niveau qu'elle, on avait placé pour moi une table de bois blanc supportant un casier pour retenir mes livres nombreux et encombrants. J'utilisais, pour écrire, en général une machine suisse qui, au moyen de six touches actionnant six poinçons, produisait en relief les soixante-trois signes de cette écriture — la plus simple sans doute qui soit au monde — qu'un Français de génie, Louis Braille, inventa au milieu du XIXᵉ siècle à l'usage des aveugles. Il s'agissait tout simplement de deux colonnes de trois points chacune, parallèles et verticales, dont les diverses combinaisons répondaient conventionnellement à tous les signes de l'alphabet, du calcul et de la ponctuation. Plus rarement j'avais recours à un système primitif : une tablette d'acier munie de rainures parallèles sur laquelle venait s'appliquer une règle également métallique percée de petites fenêtres rectangulaires. A l'aide d'un poinçon à main je perforais le papier retenu par la règle. Mais je détestai très vite ce procédé lent, inutilement pénible et où l'obligation d'écrire de droite à gauche et en inversant la disposition des points dans chaque signe compliquait encore la tâche. J'écrivais donc sans effort, plus rapidement bientôt que mes camarades. Je disposais des mêmes livres qu'eux : tous furent, au cours de mes études entières, intégralement transcrits à mon intention par la « Bibliothèque braille de Paris » et surtout par une association privée *le Livre de l'Aveugle.* Je faisais les dictées ; je copiais mes devoirs. En moins d'un an, toute difficulté, sinon toute fatigue, s'envola. Restait encore le calcul : je disposais d'un petit appareil appelé « cubarite ». Il était constitué d'une plaque d'ébonite creusée d'alvéoles où venaient s'encastrer des petits cubes d'acier sur les faces desquels des chiffres brailles avaient été dessinés. Ces cubes mobiles me permettaient toutes les opérations, des plus simples aux plus complexes, selon la même disposition spaciale que celle observée par les voyants.

Je revois encore ma table de bois blanc, comme spongieuse au toucher, et ces galeries et ces taupinières qu'à coups de poinçon je tailladais dans sa surface. J'étais assis un peu en avant du premier rang de la classe, position qui me donna très tôt un délicieux sentiment d'indépendance. Je suivais toutes les leçons sans peine, avec une liberté d'esprit que mes camarades semblaient ne pas même partager toujours. J'étais heureux au milieu de mes instruments qui fonctionnaient si miraculeusement bien. Je faisais comme les autres, mieux souvent que les autres. Il ne m'en vint nul orgueil, mais une consolation que j'éprouve encore.

Ma mémoire loin d'être surmenée, chantait dans ma tête la sempiternelle chanson de la mémoire scolaire, faite de miettes de poésie, des règles de l'orthographe, des dates de l'histoire de France, avec une aisance enivrante. Je passai ainsi deux années sans vraie souffrance : j'avais oublié que je ne voyais pas.

Et dès ce moment, en vérité, je vivais deux vies, mettant tous mes soins à les préserver l'une de l'autre : ma vie de petit garçon attentif et parfois inquiet que je ne fuyais certes pas, mais que je ne me souciais pas de nommer ; ma vie secrète d'autre part, volontairement secrète, défendue sans cesse et que j'appelai bientôt mon « mystère ». Mon « mystère » des premiers jours, ce furent tout simplement les dernières images évoquées, interdites désormais à mes yeux : un chétif trésor de mémoire. Puis, très vite, mon « mystère » se fit plus vrai que la vie, plus précieux qu'elle : mon « mystère » devint un royaume.

Non pas un royaume de rêve : je n'ai jamais su rêver, si ce n'est, par brefs éclairs, lorsque plus tard j'aimai ; non pas un monde irréel distinct du monde visible : à huit ans je commençais déjà d'avoir peu de goût pour l'hallucination ; non pas même un de ces romans vraisemblables, double discret, double consolant d'une existence difficile, en butte à des maladresses, à des empêchements subits : je n'ai jamais eu, je crois, le talent de rien inventer... telles ne furent pas les origines de mon royaume. Ni fuite, ni rêve : l'impossible ne fut pas ma chimère, il ne fut pas ma tentation.

Mon royaume se fonda sur ma vie. Il se nourrit d'elle. J'y retrouvai tous les objets de chacun de mes jours : les meubles de l'appartement dans leur ordonnance réelle, le jardin de Juvardeil avec ces mêmes allées droites. Rien n'avait changé de forme. J'y reconnus aussi les personnages de ma vie : ils s'étaient mis seulement à parler parfois avec plus de lenteur, en jouant leurs mots comme on jouerait une musique, sans brusquerie, sans nécessité. Mon royaume ne prenait l'éclat

ni d'un artifice ni d'une transfiguration ; il n'avait rien d'imaginaire. Mon royaume était naturel. Il était la figure intérieure de ma vie, non pas un autre monde mais une autre manière, ma nouvelle manière de voir le monde, ma nouvelle vue. Elle n'était pas consolante : elle était vraie. Elle n'était pas un jeu, mais une leçon des choses. Mon expérience n'était plus celle des autres.

Mon premier spectacle fut le déferlement des couleurs. Mais avant de dire cette merveille, voici que je rencontre un souvenir qui m'a longtemps obsédé, un souvenir peut-être annonciateur. C'était quelques jours avant mon accident, rue Dupont-des-Loges. Du balcon du cinquième étage, je regardais voitures et gens monter et descendre la rue. Faire le guet ainsi me donnait des plaisirs que je n'épuisais pas. Soudain mes yeux glissèrent vers le haut : le soleil couchant commençait d'habiller les maisons voisines d'une inégale, d'une tremblante pellicule d'or. Au pied des maisons une ombre claire dessinait les trottoirs et les portes : je les voyais comme à travers une eau transparente. Au niveau des étages supérieurs et des toits, tout nageait dans un feu rose. Je vis d'abord ces éclairages différents ; je les fixai l'un et l'autre alternativement, de plus en plus vite. Puis, soudain, je fus étourdi de lumière et n'aperçus dès lors qu'un foyer d'étincelles colorées. Ce foyer couvrait les maisons, aveuglait même ces petits yeux plus pâles que forment de loin, au front des façades, les fenêtres tendues de rideaux. Ma vue tout entière était incendiée. Un peu sur ma gauche seulement une porte s'entrouvrait : la rue Dupont-des-Loges, la rue Edmond Valentin et la rue Sédillot se croisaient là. Leurs trois veines d'ombre convergentes se pressaient vers leur estuaire commun : l'avenue Rapp. Mes yeux se reposaient sur les gris bleus et blancs de leurs chaussées. Je regardais avec une telle attention cette fête de lumière qu'elle m'envahit enfin. Toutes les couleurs se mirent à bouger comme le plumage d'un grand oiseau. Elles commencèrent de respirer. Des mouvements les agitèrent : des balancements, des culbutes. Quelques-unes parfois restaient comme suspendues par bandes dans l'air entre deux maisons. D'autres faisaient d'un balcon à un toit des allées et venues qu'on eût dites rythmées, concertées. Les couleurs s'envolaient, planaient : j'avais la sensation qu'elles ne faisaient plus corps avec les objets, qu'elles s'étaient détachées d'eux. « Elles sont libres, me disais-je. Elles peuvent fondre d'un instant à l'autre sur cette grille là-bas obscure encore ; elles peuvent se poser où elles veulent. Mais alors, pourquoi resteraient-elles dehors? Rien ne les empêche de venir en moi, à l'intérieur de mes yeux, dans ma

tête... » Je rêvai longuement, vaguement et, peu à peu, ma petite féerie caressante s'effaça. Or, quelques semaines plus tard, je vis de nouveau, stupéfait, s'allumer le même incendie.

Mais, cette fois, tout se passait en moi. L'espace peu à peu s'était vidé de son contenu : les flots de couleurs qu'il transporte, chassés du dehors, refluaient, venaient lentement se briser en moi. Là, tout d'abord, ils ne rencontraient rien sur quoi se fixer : ils s'étalaient en nappes paresseuses, parcouraient d'une extrémité à l'autre, capricieusement, le champ entier de ma conscience. Des taches troubles naissaient çà et là, et des cercles, et des figures sans visage, et des ébauches de formes imprévues. Puis de courtes scènes prenaient vie : des rampes de petits feux clairs, des gouttes de soleil couraient en lignes transversales. Il pleuvait partout de la clarté : plus un reste de nuit. Tout était d'or et d'argent comme si, des couleurs, je n'avais su d'abord accueillir que les plus aiguës, les plus précipitées... Au dehors, c'était désormais le vide ; au dedans, toute une forêt de lumière.

Je dus regarder longtemps avant de m'accoutumer à cette lumière sans ombre. Puis l'habitude me vint et, avec elle, des rencontres déconcertantes. Je ne savais pas encore (et ce fut une lente découverte jamais achevée) que notre vie intérieure est une « vie », notre monde intérieur un « monde » en effet. Je commençais une expérience que seuls peut-être les sages font — les sages et les poètes. Mais à moi, elle était imposée ; je m'y voyais jeté d'un seul coup, à huit ans, ébloui. Une chance m'était donnée que je n'ai plus cessé de bénir et, en même temps, une responsabilité, un devoir que mon existence entière ne suffira sans doute pas à remplir. Le monde extérieur existe ; le monde intérieur existe. Quels sont ceux qui savent concilier ces deux faits? Les philosophes ici se battent et prennent le nom de celui des deux mondes qu'ils reconnaissent seul. Idéalistes, réalistes... Ne se trompent-ils pas tous quelque peu, puisque les deux mondes existent? Et cela n'est pas assez encore : ne sont-ils pas tous dans l'erreur absolue, puisque les deux mondes sont également réels, également sensibles, puisqu'ils sont faits des mêmes éléments, puisque, tout soleil éteint, la lumière du soleil continue de briller, puisque, tout objet chassé des yeux, les couleurs du monde vivent encore, puisque enfin les deux mondes sont également habités? Car je découvrais peu à peu les habitants du monde intérieur.

De tous, les premiers furent les moins prévisibles : ce furent les lettres, les lettres de notre alphabet. Elles firent promptement leur apparition. Mais elles n'étaient plus des signes, des objets morts mis à la place d'objets vivants cachés der-

rière eux ; elles n'étaient pas davantage ces dessins figés qu'on trace sur le papier pour s'accorder avec les usages, avec les ordres de la société. Elles avaient toutes un corps, un visage : les traits de l'une ne ressemblaient désormais aux traits d'aucune autre. Au bout de quelques mois, elles s'étaient même si bien formées, elles avaient acquis tant d'assurance que leurs figures se fixèrent à jamais. Je les connais telles aujourd'hui qu'elles m'apparaissaient lorsque j'avais dix ans. Elles commencèrent très tôt de défiler avec leurs intentions particulières et leurs avertissements, portant chacune son enseigne de couleur :

A rouge aux bras ouverts,
B bleu du ciel toit qui domine et rassure
E crème couleur muette et l'attente des sons
F orangé
G rose des briques
H tout dignité bleu-noir vêtement solennel
I vert-clair triomphant flèche dressée défi de l'espoir
J bleu tendre rêverie des souvenirs
L verte et douce tige montée de la vie et des mains qui [prennent
M et N noirs jumeaux noués et sûrs
O pâleur cernée de bleu paix sans fin des lieux fermés
T défense rose et rouge double lame
U jaune paille appel et fuite

elles jouaient chacune un personnage, un personnage et non pas un symbole. Elles avaient l'entêtement ; les exigences de personnes vivantes qui ne sauraient être que ce qu'elles sont. La couleur de chacune n'était pas un vêtement qu'elle pût à loisir échanger, laisser pour compte. Sa couleur était sa nature, son identité. Je fis pourtant d'aventure quelque essai et, lisant un jour Rimbaud et ses *Voyelles*, je voulus que A m'apparût noir, I rouge, U vert, O bleu : je ne le pus pas. A restait A, rouge, debout, les bras ouverts et désignant l'infini ; U fuyait toujours dans une lente perte de lumière.

Ainsi, toute page écrite se fit tableau, paysage. Les livres devinrent de grandes boîtes de couleurs. J'avais dit adieu aux lettres mortes, aux lettres que seuls un effort de l'esprit, un sens pourraient faire se lever. Je découvrais les lettres en pleine complicité : elles échangeaient entre elles des signaux à distance ; elles montraient leurs désirs, disaient leurs répulsions. Elles étaient douées de volontés particulières. J'en connus qui s'assemblaient pour préparer des mots violents, hurleurs : d'autres qui, à l'unisson, gémissaient ou dansaient. Des mots me plurent parfois avant même de rien signifier :

un accord de teintes mieux soutenu, une disposition de gestes plus gracieuse suffisait. Je rencontrai des mots qui savaient sourire. La lecture devint un voyage ; je ne cessai plus de regarder partout. C'en était fini pour moi de lire les yeux fermés.

Puis vinrent les chiffres : ils galopaient, petits cavaliers solitaires ou ralliés en troupes mobiles, droits et serrés dans leurs manteaux de couleurs. Ils avançaient sans un geste, prêts au service. Le 1 royal, blanc, en avant de tous ; le 7 drapé de vert sombre ; le 8 enveloppé de sa tunique rouge cerise ; le 9 juché sur un pavois d'or ; les cohortes des 5 000 précédées de leur chef noir et les armées des grands nombres, multicolores. Toute addition se fit rivière de couleurs. J'assistai aux opérations des chiffres comme on voit jouer les phosphores au fond d'un kaléidoscope. Je connus des nombres batailleurs, aux lances dressées : 557, 733 ; des nombres austères, compassés, d'autres enfin satisfaits et joyeux : 680, 926. Je les aimai aussitôt moins que les lettres : mieux rangés, ils étaient plus indifférents ; souvent immobiles, attendant l'ordre d'agir, ils semblaient prêts sans cesse à renoncer à leurs droits. Leur servilité me les rendait peu aimables. Du moins n'étaient-ils pas, eux non plus, des objets morts égarés dans quelque nuit abstraite. Ils m'apprenaient, ces factionnaires fidèles du monde intérieur, que rien n'existe en nous qui porte un nom seulement, que toute idée est à son poste, tient son rang, regarde et brille.

Les notes enfin franchirent la porte avec leurs sept chansons de lumière. Chansons-prodiges, puisque, faites de sons, elles savaient se montrer à mes yeux. Leur sept voix m'étaient déjà familières ; mais j'ignorais qu'elles eussent dans le monde une place marquée, une résidence. Je ne savais pas qu'elles étaient sept étoiles. Étoiles cadencées, lumières de la gamme : Je fis ce rêve et je le garde dans mes yeux :

DO blanche entrée des sons départs possibles et confident joyeux
RE feu turbulent jaune d'or bondissement de toute naissance
MI insolent et câlin petite lampe verte et jaune
FA robe rouge et sa gravité qui console
SOL bleu sombre mouillé d'argent qui tremble piété de la paix
LA rouge vif baiser de confiance
SI sur un pied penchant bleu trop clair du ciel qui fuit

dièzes et bémols qui sont affaire d'éclairage, faisant parfois plus douce la lumière, parfois l'aiguisant jusqu'au cri...

Tous ces spectacles m'apparurent très vite : je ne les avais pas inventés. On n'invente pas le monde intérieur. Il existe pour nous ou il n'existe pas. Je crois peu à l' « alchimie du verbe », à la transmutation des idées. Seuls, nous ne créons rien : nous composons tout au plus. Ils me paraissent bien fous ceux-là qui, de nos jours, prétendent recommencer le monde. Qu'ils aillent d'abord le visiter tout entier. Christophe Colomb n'a pas fait l'Amérique, il l'a rencontrée. Je n'ai pas l'audace de m'attribuer la paternité de mes merveilles. Et si je ne sais pas clairement qui les a faites, je vois moins encore de raisons pour avouer que ce serait moi. J'entendis plus tard les psychologues parler de « synesthésies ». Je les vis, indifférent, se battre autour du mot, car les synesthésies laissaient non résolu mon secret. Mon univers de couleurs n'avait d'existence que pour moi : Les autres ne pouvaient le voir. Je n'acceptai pas qu'ils s'en fissent les juges. Car que savent-ils aujourd'hui du monde intérieur? Rien sans doute. Qu'en savais-je moi-même? Ceci toutefois : qu'il existe aussi sûrement que l'autre, qu'il contient d'égales richesses, qu'il obéit à des lois différentes mais aussi rigoureuses, que l'activité de nos sens ne le crée pas, que ses frontières n'ont jamais encore été tracées. Je savais que l'homme existait au-dedans de lui-même et que rien ne serait dit de lui aussi longtemps qu'on le regarderait seulement du dehors.

Telles furent — lettres, chiffres et notes, couleurs des sons, formes des signes — les sentinelles de mon royaume. Elles furent bientôt, toutes, mes amies. Mais elles formaient seulement une avant-garde. Derrière elles, je devinais des terres immenses, un pays encore inconnu qui devait se bâtir ; j'apercevais peu à peu des routes traçant au loin comme les mots d'une large écriture idéale, des maisons, des palais habités, tout un peuple dense, préparé pour des tâches prochaines. Je devinais ; je ne voyais pas encore. Je dus patienter longtemps. J'attendis, déjà reconnaissant, aux portes de mon « mystère ».

Déjà reconnaissant, car une permission m'avait été donnée : je remontais le cours de la fatalité ; ma cécité n'était plus nécessaire. Elle n'était plus déjà qu'un accident particulier de ma vie. De ma liberté je me formai une opinion précoce et rassurante. Je crus en elle ; et ce fut le premier enseignement que je tins du malheur. A quelques jours d'intervalle pourtant je fus frappé d'un triple choc : je jouais avec un pistolet « euréka », une flèchette ricochant vint se planter dans mon œil gauche. Je déménageais les fauteuils de ma chambre : la chaussure d'un camarade qui, perdant l'équilibre, venait de glisser, fracassa mon œil gauche. J'apprenais le maniement

d'une machine à écrire portative, quand, penché de trop près sur elle, je reçus, à toute volée, une touche dans l'œil gauche. J'entendis, anxieux, ces trois sommations. Que me voulait-on? Je ne comprenais pas cet acharnement. Tout se passait comme si le destin, mal assuré d'avoir fait son œuvre, voulût la confirmer, la parfaire. Trois fois il répétait sa leçon. Mais bientôt je crus la comprendre et, loin d'être pris de peur, je renonçai, découvrant la paix, à l'espérance de voir.

Fatalité... volonté de Dieu... je ne savais pas nommer ces choses. Mais je savais que les objets font des signes, que les événements crient : je n'éprouvais pas de colère. Tout enfant encore, je comprenais que notre liberté n'est pas dans le refus de ce qui nous frappe. Être libre, je le voyais, c'était, acceptant les faits, de renverser l'ordre de leurs conséquences. On niait les yeux de mon corps. D'autres yeux s'ouvraient, s'ouvriraient en moi : je le savais, je le voulais. Jamais un doute ne me vint sur l'équité de Dieu.

J'étais entré dans la cité heureuse, dans le monde intérieur. Mais, autour de moi, pesait l'espace. Je dus m'habituer à le tenir dans mes mains, à le diriger. Je dus apprendre la prudence, la peur, l'immobilité parfois : ce fut un long apprentissage. L'espace me tendait ses pièges. Il me faut bien d'abord parler de déboires.

Ceux qui voient marchent à travers l'espace : ils le possèdent. Moi, je le transportais en marchant : j'étais son prisonnier. Le monde visible restait collé à mes mains. Il était fait désormais de l'air et des objets que je pouvais toucher. Au-delà tombait le vide, un vide lourd : non pas souple et creux comme le sommeil, mais barré en tous sens par des choses dures, des angles coupants, des pointes qui s'enfoncent, hérissé de personnes distraites, de meubles et de pierres sottement immobiles. Le vide gesticulait, le vide se raidissait. Il ne m'adressait plus que des menaces.

Les lointains prirent un goût d'entreprise folle. Tout s'organisa pour moi selon deux dimensions nouvelles : d'une part ce que je touchais — les mains que je serrais, les routes où je marchais —, d'autre part ce que je n'atteignais pas — l'agitation confuse autour de moi, les chemins qui tournent, bifurquent, s'en vont. Le monde se partageait en deux comme une pomme : il y avait ma part et la part des autres. Je découvris la convoitise. Voir m'était interdit : je fus saisi d'une fureur de prendre.

Car je n'acceptais pas de renoncer : la contemplation tranquille n'était pas mon affaire. Me replier sur moi, attendre me jetait dans les larmes. J'aimais rêver, mais rêver avec

des paroles, avec des gestes, rêver en courant, en sautant, rassembler d'autres êtres autour de mes rêves. Je voulais jouer ma vie, non pas la regarder venir : je voulais prendre.

Mais ici un obstacle nouveau : je ne pouvais pas prendre seul. La solitude fermait toutes les portes sur le dehors. Il me fallait compter avec la gentillesse, avec le dévouement des autres. Je souffris parfois beaucoup. Car le dévouement seul, la pitié attentive me semblaient absurdes, m'irritaient. Marchant auprès d'une personne charitable, l'envie me prenait de fuir, de battre. Je détestais toute sollicitude volontaire. Je n'acceptais des autres que l'amitié ou l'amour. Aussi ne me restait-il qu'à mériter, qu'à provoquer ce choix. Pour être heureux, il me fallait plaire, plaire et convaincre. Ainsi l'art de persuader fut aussitôt pour moi une obligation ; il devint plus tard une étude. Il est peut-être demeuré mon premier souci.

Les enfants les plus sots et les plus égoïstes s'éloignèrent aussitôt de moi, ne soupçonnant pas que je pusse être pour eux un compagnon plein de surprises. Leur sottise fut ma chance la plus certaine : la fréquentation des médiocres m'était évitée. Je devais vivre pendant plus de dix ans au milieu d'une société précieuse, très rare assurément, au milieu d'êtres intelligents ou généreux. A quoi bon chercher ailleurs l'origine de ma confiance dans les hommes? Je vécus donc parmi les meilleurs et mon enfance, malgré ses fatigues, malgré ses tristesses, partit dans un éclat de rire, un jeu sans fin, un rêve partagé.

En août 1932, mes parents m'emmenèrent à Pornichet, près de La Baule. La plage libre et chaude fut le théâtre de mes premières expériences sociales, théâtre idéal, car rien ne me limitait. Je devins, en quelques jours, seigneur d'un petit monde de sable et d'eau, de toboggans et de piquets de tentes, seigneur d'un joyeux tourbillon de trente enfants. Rien ne m'arrêtait ; rien ne m'effrayait. Devant moi, la mer dressait son parapet de musique. Elle parlait sans cesse, elle parlait partout ; elle me dirigeait de loin. Derrière moi, un brouillard de voix, de trompes d'autos, de crissements sur le sable formait un mur, me protégeait. Circonscrite par deux musiques, ma scène était large et claire. Je pouvais jouer sans retenue.

Parfois une tente plantait là, sur ma route, son filet de cordes et de toile. J'y tombais d'abord. Mais bientôt j'appris à voir les tentes. Elles ne s'annonçaient plus à moi par leurs couleurs, mais par de très sensibles modifications de l'espace. Auprès d'elles, l'air s'épaississait, les gestes se faisaient plus lents ; contre elles les voix étaient absorbées, collées brusque-

ment au sol : j'entendais les tentes boire doucement les bruits. Je les sentais vivre là comme des oiseaux posés, ventre contre sable, avec leurs intermittentes secousses d'ailes. Je sus enfin les contourner, prévoir leur pente. Je ne les craignais plus. J'observai encore qu'elles étaient plus grandes que les yeux ne les voient, que les mains ne les touchent : leurs formes n'étaient pas terminées, géométriques. On ne pouvait les mesurer. Elles s'étendaient au-delà de leur apparence physique ; elles grandissaient autour d'elles-mêmes. Je les palpais déjà dans leur ombre ; je les rencontrais voltigeant dans l'air, dissoutes dans de brefs échos friables. Les tentes recommencèrent pour moi le dessin des choses : les objets ne ressemblaient pas à leur image dans nos yeux. Ils n'étaient pas arrêtés, lourds. Les objets n'étaient pas des squelettes : seuls nos yeux les avaient pétrifiés. Le gros ballon, là-bas, rouge et jaune, échoué sur le sable, il existait ailleurs aussi : il flottait sur les rayons du soleil juste au-dessus de son image à terre, il dansait lentement autour de lui-même, il craquait contre mes oreilles. Tout était grand, léger. J'apprenais ce secret enchanteur : il suffisait d'ouvrir les mains, le front, les joues, de s'abandonner au monde, pour que le monde, changeant de voix et de visage, fît défiler, dans son soleil, ses tentes de toile qui me disaient leur nom, ses arbres des routes qui m'appelaient.

J'interprétai les gifles du vent, les petites levées chaudes du sable que je chassais en marchant, les coquillages, les algues sèches. Tout décrivait pour moi la plage. Toute ombre était chassée d'elle : je la voyais entière, brune et blanche, ouverte comme un rêve, ouverte comme un jeu. Ce fut ma première amitié avec un paysage, une amitié bavarde, franche. Ainsi je pouvais me promener comme les autres d'un lieu à un autre lieu, visiter des villes nouvelles, suivre de belles routes et partout, comme les autres, voir, aimer le changement, voyager : je pouvais vivre. Dès le soir de mon arrivée à Pornichet, j'avais été sur la plage déserte. J'avais entendu la conversation de la digue, de la mer et du sable. J'avais été rassuré : je n'avais pas là d'ennemis. Il ne me restait plus qu'à quitter ma solitude.

Comme cela fut simple, je ne sais plus même le dire. Je ne connus pas une attente, pas un chagrin véritable. Mes parents habitaient une pension de famille où logeait une nuée d'enfants. Je fis la connaissance de tous. Partager leurs jeux pouvait sembler bien téméraire : j'essayai aussitôt. Je ne pouvais pas courir seul, sinon sur de courts trajets déjà explorés : un des enfants me prenait par la main ou par l'épaule et, tous deux, nous nous envolions. Je suivais leurs

mouvements, je devinais leurs départs, je les appelais par leur nom dès qu'ils étaient auprès de moi. Je leur montrais sans cesse que j'étais là confiant, sûr d'eux. Je ne leur donnais pas une raison de me plaindre. Ils se firent mes gardiens, mes complices. J'entrai dans tous leurs jeux. Je fis la queue autour du toboggan. En quelques minutes sa petite échelle, sa pente à double bosse n'eurent plus de secret pour moi. J'appris à me suspendre aux anneaux, au trapèze, à grimper à la corde. Nulle difficulté : je tenais un support, je connaissais les distances. J'étais aussi rassuré que si j'étais resté assis sur une chaise. Je tenais mon rôle sans une faute. Seule l'eau me faisait peur : je ne l'aimais pas. Je ne pus me résoudre à nager : cet échec me fit du mal. Je ne puis encore l'expliquer. L'élément liquide m'inspire toujours une défiance, une hargne injuste, mais vivace.

Cependant, aux courses, au jeu de cache-cache, aux poursuites, aux agrès, je préférais souvent un autre plaisir. J'allais me retirer dans une tente. D'autres enfants m'y rejoignaient, les plus doux en général, les plus graves. Nous convoquions une petite assemblée de dix ou douze élus. Nous baptisions la tente grotte, château, capitale. Une cérémonie commençait : assis juste au centre, égrenant du sable entre mes doigts, je me mettais à parler. Je racontais une histoire. Cette histoire, je la retrouvais dans mes souvenirs parmi celles que mes parents me lisaient ou, plus souvent, je l'inventais tout entière. Quelque personnage fabuleux partait en exploration à travers un continent inconnu. Il rencontrait des géants généreux et des plantes vivantes. J'entrais alors comme en extase, car, pour quelques instants, je croyais à mes aventures, je les vivais. Tous écoutaient, puis soudain l'un d'eux entrait dans mon rêve, me donnait la réplique : Nicole était la princesse, Jean le dompteur de lianes : on redemandait des histoires. J'acquis une renommée. Le bruit se répandait : « Venez ! il sait des histoires. » Quand, plus tard, entrant au lycée, j'appris que le premier des poètes de la Grèce avait été un aveugle, j'éprouvai un joie reconnaissante. Moi, j'avais été le conteur de la plage.

En manière d'échanges, les garçons improvisés guides, conducteurs de chars, chauffeurs d'autobus, partaient avec moi. Nous faisions, sur le sable, quelques tours de piste. Ils se disputaient parfois : « C'est pas juste ! T'as eu tout l'temps la voiture ! Car j'étais devenu la voiture... Ce mode de course m'enchantait. Les filles, elles, m'apportaient des bonbons ou bien, m'attirant dans un coin me payaient d'une confidence, d'un baiser quelquefois, d'une câlinerie plus sensuelle. Elles me retenaient, disaient que je pouvais seul les com-

prendre, se faisaient préférer. Elles m'expliquaient leurs rêves, leurs inventions gentilles ou cruelles, leurs chagrins, car je ne pouvais voir leur visage : elles avaient l'illusion de l'impunité. Mais je déjouais souvent leurs ruses ; je n'entrais pas dans leurs calculs. Je n'aimais pas les méchantes, les sottes. Bientôt elles me détestèrent et leur voix se pinça. Quelques-unes au contraire me plurent ; elles étaient rieuses et réfléchies. Elles m'avaient choisi, non pas pour avoir soupçonné ma peine, mais pour avoir deviné ma joie. Elles étaient parfois un peu fières et refusaient de jouer avec certains. Je leur disais les trésors que je commençais de découvrir, je leur ouvrais mon mystère. Elles étaient heureuses parce que j'étais heureux et, pendant de longs moments, le jeu des autres grondait, très loin autour de nous. Je connus ainsi mon premier amour.

Celle-là s'appelait Nicole. Sa voix me rappelait les oiseaux. Elle m'écoutait longtemps. Souvent elle me grondait, car elle trouvait que j'inventais trop : « Raconte-moi aussi des histoires tristes. » De muettes bouderies s'ensuivaient où elle me disait seulement : « Je ne sais pas pourquoi je reste avec toi. » Même ainsi elle me plaisait : je la trouvais gentille et chaque matin, au réveil, mes yeux avaient ses cheveux dans leurs mains. Un jour son frère, plus âgé qu'elle, eut une peur affreuse : au milieu de la nuit, tandis qu'il dormait dans sa chambre, une chauve-souris, entrée par la fenêtre, était venue s'agripper dans ses cheveux. Ses membranes flasques et sèches battaient rageusement. Elle ne pouvait plus se déprendre. On dut l'arracher à coups de ciseaux. Nicole me raconta l'affaire. Je fus épouvanté. Au lieu de songer au frère au lieu de le plaindre, c'est pour Nicole que j'eus peur. Je vis longtemps la chauve-souris s'approcher, la pincer, l'emporter même. Je me découvris un devoir de protection envers elle. Il me semblait que lui tenir la main c'était déjà la défendre. Il me semblait que je l'aimais pour la sauver. J'eus plus tard de pareilles croyances et je n'ai jamais pensé qu'elles fussent trompeuses. Beaucoup voient là un alibi que se crée le désir. Se demandent-ils avec assez de soin en quoi la pureté consiste? N'est-elle pas de s'oublier ou, puisque s'oublier n'est pas tout à fait possible, de penser aussi à l'autre, d'avoir peur pour lui, de le protéger?

Nous jouions à des jeux interdits. Nous creusions un trou dans le sable et nous nous asseyions au fond l'un contre l'autre. Là, à l'abri du remblai, nous nous donnions sur le visage de petites caresses tremblantes. Quelquefois elle partait en courant, comme prise de peur ou de rancune, puis revenait, quelques instants plus tard et feignait d'ignorer

ma présence. J'étais malheureux ; mais je pensais très vite qu'elle reviendrait s'asseoir, comme tout à l'heure, contre moi. D'autres fois, plus hardi, je touchais ses épaules et son dos. Elle ne disait mot. Elle était toujours plus timide que les autres ou plus audacieuse. Avec elle j'étais toujours surpris et j'aimais mes surprises. Un jour enfin, elle fit un geste étrange et qui me bouleversa. Elle devait quitter la plage : je ne la reverrais que le soir à l'heure du dîner. Sa mère l'avait appelée pour changer de vêtements dans une cabine proche. Dès qu'elle sortit, elle courut vers moi, s'assit et, prenant ma main, la mit juste au-dessus de son genou, sous sa robe : « Ça, c'est pour toi. » Puis elle s'échappa. Je ne compris pas, mais je m'inquiétai. Il y avait là un problème qui travaillait mon esprit.

Telles furent mes amours de huit ans. Elles font dans ma mémoire une tache rouge. J'avais aimé Nicole, si bien aimé que sa présence m'habita des mois entiers. Je faisais, l'ayant perdue, de continuels efforts pour la voir apparaître en moi, pour la toucher dans mes rêves. Sa figure ne cessait de me fuir, je ne retrouvais plus ses mains, ses pieds, son front. Mais il restait d'elle une forme claire et grave, une clarté pleine de confiance. Or cette clarté était rouge, non pas d'un rouge vif, méchant, hostile ; mais d'un rouge discret, visible de moi seul. Nicole fut la première petite fille rouge de ma vie. D'autres vinrent qui toutes lui ressemblèrent.

Je ramenai à Paris tous mes rêves. Ils peuplaient si bien mes journées que ma vie, pendant deux années, ne fut qu'une longue aventure. Mais cette aventure n'était pas douloureuse. Je n'éprouvais aucune nostalgie. Je ne cherchais pas à me défendre contre les événements, à m'isoler d'eux. La réalité quotidienne, le travail de la classe ne m'étaient pas odieux. L'imagination ne me servait pas de refuge : elle naissait plutôt, sans que j'y prisse garde, des incidents de ma journée ; elle les éclairait, les composait. Elle faisait d'eux une seconde réalité, non moins vivante pour moi et particulière que l'autre, une réalité, un monde où — fait étonnant — mes chagrins, mes efforts avaient aussi leur place. Chacun de mes jeux, chacun de mes devoirs était ainsi doublé, accompagné. Chacun d'eux portait en moi, plus large et plus pressante que lui, son ombre, et cette ombre ne pâlissait pas, elle n'était pas une image appauvrie mais plus serrée et plus grave des choses, emportée dans un crescendo de lumière. Je ne cessais d'étendre mon royaume.

Ma seule peine était de ne pouvoir y conduire les autres. Je voyais bien que mes rêves les laissaient incrédules. Je me mis à craindre qu'ils me crussent menteur et cette idée d'un

mensonge possible, d'une apparence de mensonge ne me laissa plus de repos. Ma vérité n'était peut-être pas très raisonnable, puisqu'elle n'était pas, puisqu'elle n'était plus celle des autres, mais elle était vérité pour moi. Je dus faire lentement de vrais efforts pour reconnaître la vérité des autres, pour la distinguer de la mienne. Ces efforts me désolèrent, brisèrent beaucoup de mes joies jusqu'au jour où, vers ma treizième année, je découvris qu'il existait un mensonge reconnu, garanti par la société, un mensonge véridique, plus véridique que ce qu'il nie et que cette grande permission, c'était à l'art qu'on l'avait accordée : j'écrivis alors des poèmes et j'épuisai le chagrin de mes rêves.

Cependant, j'apprenais, sans passion, l'orthographe et le calcul. La morale me laissait indifférent. Les leçons de choses me captivaient. L'histoire fut une trouvaille. Car un nouveau paysage m'apparut. Il dessinait une immense spirale, la procession courbe des siècles. Sa route, venue de l'extrême droite de ma pensée, montait obliquement, par de fortes pentes, vers le centre gauche, de l'Inde à l'Égypte, de l'Égypte à Jérusalem, de Jérusalem à la Grèce, de la Grèce à Rome. Puis, au-delà du carrefour de Bethléem, terme occidental de sa course, elle commençait de suivre un plateau moins abrupt, s'élevant cette fois de la gauche vers la droite, plus lentement, jusqu'en cette année 1933, sommet provisoire du temps. Ma spirale se compliqua peu à peu. Elle est aujourd'hui majestueuse, jalonnée de zones d'ombre où se cachent les siècles mal connus, de régions éclatantes d'où se ruent, en foules compactes, de grandes assemblées de dates et de héros. Quand, un jour, je trouvai dans Platon la tradition de l'Atlantide et, chez quelques occultistes, celle de la Lémurie, le S lumineux des siècles s'acheva par une courbe descendante qui, de la droite vers la gauche, prenant sa source dans l'Inde, lui servit de fondement... Ainsi dessinée, pourvue, d'un visage et d'un mouvement, l'histoire devint une perpétuelle promenade à travers des pays connus. Je n'eus plus de mérite à l'apprendre, car, loin de parcourir désormais des terres abstraites, je marchais en pleine nature.

Pour cette promenade je rencontrai un guide fantasque mais accompli : ma grand-tante. Elle était la sœur de ma grand-mère maternelle ; elle avait alors soixante-douze ans. C'était une femme étrange. Sa tête et son cœur étaient un champ de bataille. Deux forces se faisaient face, toujours armées, jamais victorieuses : la jalousie, la générosité. Ma grand-tante était passionnée, méchante avec enthousiasme, impérieuse ; elle était désintéressée ; elle avait le goût du sacrifice. Née à Juvardeil, elle était entrée à dix-neuf ans

dans l'enseignement public : c'était en 1880. Institutrice laïque — quoiqu'elle crût sincèrement et se rendît à la messe — elle vécut vingt années de persécutions. Nommée dans le Choletais, petite province du Maine-et-Loire restée fidèle avec fanatisme aux siècles de la toute-puissance catholique, « pays chouan » comme l'on dit, elle fut cent fois menacée, chassée de sa classe, saluée à coups de pierres. Elle tint bon, tantôt donnant ses leçons devant une unique élève, tantôt emplissant son école. Elle fut de cette race des instituteurs militants, si nombreux sous la IIIe République, et que la mauvaise mémoire des Français a trop vite oubliés. Restée célibataire, elle éleva presque entièrement ma mère. Puis elle prit sa retraite au bout de quarante-deux ans d'enseignement. Alors, son courage se fit impatience, sa passion de commander tyrannie parfois féroce. Je fus la seule grâce de sa vieillesse. Elle abdiqua devant moi ses colères. Je connus son seul dévouement. Je n'eus pas à souffrir par elle. Je lui dois des légions d'heures heureuses. Or l'histoire était sa passion et, comme elle ne faisait rien à demi, elle l'avait apprise avec un soin, une curiosité exemplaires. Elle me lisait des livres et surtout elle les commentait. Nous commencions un chapitre : « La paix de Presbourg allait être signée... » « Ah ! ce jour-là, Napoléon était à Schœnbrunn. Toute la nuit il avait... » Et ce n'était déjà plus le livre, c'était ma grand-tante qui parlait, évoquant ses souvenirs — ses souvenirs qu'on eût dits personnels — : elle avait vécu tout cela. Elle avait conduit des batailles, retracé des plans de palais. Elle savait les petits mobiles des grandes actions, les généalogies, les mots célèbres. L'histoire pour elle était son histoire : elle n'eut de cesse qu'elle ne devînt la mienne. J'étais le dernier, le plus attentif de ses élèves. Sans doute lui dois-je ce goût que j'ai du passé des peuples et de leurs habitudes.

J'ordonnai donc des entrevues de légende. Napoléon, au soir de la Moskowa, invoquait le capitaine Nemo. Celui-ci accourait, son sous-marin aux trousses et, commandant les machines, embarquait l'armée impériale. C'était « la Moskowa mystérieuse ». La grande retraite plongeait jusqu'en France battant l'eau de fleuves souterrains. Michel Strogoff et sa troïka butait tout à coup contre les chevaux sans selle des Huns. Strogoff et Attila étaient confrontés et, par un haut fait d'éloquence et d'adresse, Strogoff refoulait les Huns, sauvait la Russie. Je donnais une suite à tous mes romans, jugeant leurs histoires trop brèves, décevantes. Le dernier chapitre me semblait toujours le premier, le premier du livre que j'eusse voulu lire. Aussi détestais-je les récits qui font une fin, qu'elle fût consolante ou sinistre. Je triais les personnages,

laissant bon nombre d'entre eux hors de l'enceinte de mon royaume, n'introduisant que des élus : héros protecteurs, princesses douloureuses. Ceux-ci bientôt confondaient leurs vertus, de leurs mille aventures ne faisaient plus qu'un long récit, récit qui enfin n'appartenait plus à eux, mais à moi. Je jouais mes livres. Un jour d'été, à Juvardeil, je dénichais dans la cour de récréation de l'école communale, une resserre en forme de grenier qui, par une cloison abattue, ouvrait sur l'air libre. On y accédait grâce à un simple escabeau. Je me postai là des heures entières et, la tête chargée de projets, les bras pleins d'intentions menaçantes ou pacifiques, je partais en guerre, j'interrogeais des assemblées, je présidais des conférences de fantômes. Je m'essayais aux grands sentiments, à l'héroïsme, à la clémence. Les actions des hommes me passionnaient. Seule la ruse méchante m'accablait : le cheval de Troie me parut un scandale. Je dus attendre longtemps avant de pouvoir me réconcilier avec les Grecs. J'apprenais ainsi, en rêvant, le goût de la justice et celui du courage, la passion d'agir. J'écartais toutes les peurs. Je vivais dans l'impatience de vivre.

JACQUES LUSSEYRAN.

JOURNAL LITTÉRAIRE
1926

(*Fragments*)

Mercredi 19 mai. — Je trouve ce matin, en arrivant au Mercure, une lettre de Robert Aron, le secrétaire de Gaston Gallimard, me demandant à me voir pour mes volumes de *Chroniques dramatiques*. Je ne me souviens pas, sur le moment, de ce qu'il m'a dit hier, dans notre entretien, qu'il venait justement de m'écrire pour me demander un rendez-vous au même sujet, et que sa lettre, se croisant avec ma visite, ne compterait plus. Je me figure aussitôt qu'il est survenu des changements dans ce que nous avons entendu hier et qu'on va déjà me chercher je ne sais quelles chicanes. je suis toujours tellement dans cette idée que tant que les choses ne sont pas *faites*, elles peuvent rater ! Je vais aussitôt rue de Grenelle pour voir ce qu'il y a. Aron absent, Je lui fais dire que je reviendrai tantôt à 4 heures. Après déjeuner je trouve au Mercure un pneumatique de lui m'avisant qu'il sera absent toute l'après-midi et me priant de lui fixer un autre rendez-vous *pour ce que je veux lui dire*. Ces mots auraient pu m'éclairer, je n'y fais pas attention. A 4 heures, je retourne à la N. R. F. pour lui déposer un mot l'avisant que je viendrai demain à 4 heures. Je fais en même temps sur les placards de mon premier volume une correction que j'ai retrouvée hier au soir dans mes papiers. J'entends dire par la dactylographe que Gallimard va arriver. Je me dis : « Autant voir avec lui ce qu'il y a » et je m'assieds pour l'attendre.

Je suis assis là, dans ce petit bureau, quand j'entends qu'on entre. Quelqu'un ouvre la porte du petit bureau. C'est Valéry. Je détourne aussitôt la tête pour éviter que nous nous voyions l'un et l'autre et je ne bouge pas de ma chaise. Il demande après Aron. On lui dit qu'il est absent. Il va pour se retirer. Il entre de nouveau et demande après Gallimard. On lui dit qu'il n'est pas encore arrivé. Il va de nouveau pour se retirer et se ravise aussitôt. Il m'a sans doute reconnu. Il entre tout à fait et vient se planter devant moi : « Mais c'est Léautaud... Comment allez-vous?... Il y a une éternité !... » Et alors toute une conversation très amicale, comme si nous nous étions vus la veille. Moi-même nullement gêné. Il n'a pas changé de manières. Toujours les mêmes façons, les mêmes jeux de physionomie en parlant. Il rit, plaisante, se moque, comme autrefois. Le même langage aussi : c'est un con ! — merde, alors ! Toujours la même façon de parler, avec les lèvres un peu serrées. J'ai cependant remarqué, un moment après, quand il parlait avec Gallimard d'un volume qu'il a en préparation, qu'il n'avait pas absolument ce même ton camarade, mais un ton un peu sérieux, précis, presque le ton d'un homme qui ordonne, qui ne laisse rien faire qui ne lui ait été soumis et qu'il n'ait approuvé. Il m'a demandé : « Vous faites quelque chose dans la maison?... » Je l'ai mis au courant de la publication en volumes de mes *Chroniques dramatiques*, attendues par Gallimard depuis quatre ans, que je me suis enfin décidé à les donner, que le premier volume est en train et que je voulais justement voir Gallimard pour quelques petits points de mon traité. J'ai vu paraître le Valéry tel qu'on le peint comme il est aujourd'hui. C'est vraiment un cours qu'il m'a fait sur la façon qu'un auteur doit s'y prendre aujourd'hui. « Vous avez sans doute un traité avec échelle de droits, etc,. etc. Il ne faut pas procéder ainsi. Faites comme je fais, mon cher. Peu d'exemplaires, mille par exemple, sur papier de luxe, et très chers. Vous gagnerez beaucoup plus. » Je lui ai répondu, comme je le pense, que, lui, c'est une autre affaire, et que de simples chroniques de théâtre ne se prêtent guère à ce genre d'édition. Il m'a dit tout de suite : « Mais si ! Vous vous trompez. Avec votre nom ! Vous feriez une excellente opération. Croyez-moi.

C'est ce que vous devriez faire. C'est ce que je fais. C'est tout à fait démodé, l'ancienne façon de faire. Vous comprenez bien que, moi, mon public, c'est... (il faisait avec l'extrémité de deux doigts le signe d'une pincée : imperceptible, très peu de chose) — seulement, des gens riches. Je procède en conséquence. Je n'ai pas de moyens, mon cher! Et trois enfants! Il faut que je me débrouille. J'ai vite vu que les éditeurs prennent tout. Nous autres, nous n'avons presque rien. Puisque l'époque est à cela! Il faut en profiter. Une feuille de papier de luxe, quelque chose dessus, peu d'exemplaires, et vendre le plus cher possible. Vous devriez faire ce que je vous dis. Vous verriez, vous gagneriez beaucoup plus. » En un mot, presque un homme d'affaires, à l'entendre, qui connaît et qui discute ses intérêts de prix, en quoi il a bien raison. Je lui ai dit quelques mots des petits volumes de luxe que j'ai eus et du peu que j'en ai tiré comme auteur, auprès du gain des éditeurs. Justement, m'a-t-il dit. Tous ces gens là vivent de nous. Il ne faut pas se laisser faire. Il faut faire le plus possible soi-même, comme je fais, leur laisser le moins possible. » Je ne m'étonne plus de ce que m'a dit Mme de Harting : « Quand il vient il ne parle que de ses droits d'auteur. » Je finirai même par croire que ce qu'on dit est vrai : qu'il fait commerce lui-même de ses écrits avec les amateurs qui s'adressent directement à lui. Je ne sais plus qui m'a même dit dernièrement qu'il fait des manuscrits de la même chose, avec des ratures différentes, pour les vendre lui-même.

Avec cette rencontre, dont je suis enchanté, me voilà flambé pour la vente de mes volumes de Valéry et encore plus pour la vente de la collection de lettres que j'ai de lui. Cela devient bien délicat, et encore plus après ce qu'il m'a dit sur ce sujet. Il m'a parlé de tout le commerce plus ou moins avoué qui se fait sur son nom, trouvant là une raison pour qu'il cherche à en tirer lui-même le plus grand profit possible. « Le moindre papier de moi, il y a des gens qui vendent cela, d'autres qui achètent, sans que j'en aie rien. Toutes mes lettres à Louÿs, par exemple. On a passé cela dans la vente. On imprime des choses hors commerce. Hors commerce? Vous comprenez bien?... C'est une façon. Cela se vend,

et parce que « hors-commerce » je n'en ai rien et n'y peux rien. Je vois cela à chaque instant. L'autre jour, j'entre chez Champion. On me montre des lettres de moi que j'ai écrites à ... vous le connaissez, mais je ne vous dirai pas son nom, à l'époque de mon mariage, sur ma situation, des choses intimes... Il les avait vendues à Champion. J'avais envie de lui écrire : « Mon cher ami, on vous a certainement volé mes lettres pour les vendre, on vous les a volées, n'est-ce pas?... » Et puis je me suis dit : « A quoi bon? » Il me répondra : « Mon cher ami, que voulez-vous? à l'époque à laquelle nous vivons... » Pour me montrer combien je pourrais gagner de l'argent, il m'a aussi parlé du *Petit Ami*, que je devrais le faire reparaître, que je ferais là une excellente affaire, que j'ai tort de ne pas profiter des circonstances, etc., etc. Toute sa conversation a été là-dessus : gagner de l'argent. Il ne pense qu'à cela, à l'entendre. Il n'a pas eu un mot sur la littérature pour elle-même.

A ce moment, Gallimard s'est montré et après quelques mots avec Valéry, comme j'étais le premier arrivé m'a invité à le suivre dans son bureau. J'ai voulu céder mon tour à Valéry, il n'a pas voulu, disant qu'il n'avait rien à dire de plus à Gallimard. Je l'ai quitté étant convenu que nous nous retrouverions après mon entretien avec Gallimard, pour partir ensemble. Quand j'ai eu fini, il avait une lettre à écrire dans un autre bureau. Nous nous sommes dit au revoir, lui me disant qu'il viendra me voir au Mercure.

Il nous a raconté à Gallimard et à moi ce mot amusant de la princesse de Polignac, devant laquelle on parlait d'une autre dame et disant : « Elle est très gentille. Est-ce vrai? On dit qu'elle est un peu pédéraste. »

Je suis tout occupé ce soir de ma rencontre avec Valéry. Pourtant, s'il ne m'avait pas parlé, je l'aurais certainement laissé partir sans lui dire un mot. Nous nous sommes rencontrés, je crois bien, la dernière fois, à l'époque que j'allais commencer la critique dramatique à la *Nouvelle Revue française*, un jour, à midi, au coin du carrefour de l'Odéon et du boulevard Saint-Germain, quand il m'a dit, à cette nouvelle de ma collaboration à la *N. R. F.* de me faire payer, et de faire attention, qu'on n'était pas large dans la maison. Il

doit y avoir de cela quatre ou cinq ans. En fait, nous avons cessé de nous voir depuis 1906 ou 1907. Ce serait joliment curieux que nous reprenions maintenant nos relations. Il est tout de même heureux pour moi que je me sois fait une petite réputation littéraire, que je ne sois pas resté en plan. Valéry ne m'éblouit pas avec l'Académie et son espèce de célébrité, qui passera. Je n'aurais pas beaucoup aimé me retrouver devant lui, tel qu'il est devenu, — devenu rien du tout. Je n'aime pas beaucoup la situation des gens qui n'ont rien fait et qui continuent à garder des allures littéraires. Mieux vaut se cacher. On ne sait jamais ce que pense l'autre. Valéry n'a rien montré avec moi de l'homme *arrivé* et je me suis montré, de mon côté, avec lui, comme si je l'avais vu la veille et sans avoir jamais cessé de le voir.

. . . .

Mardi 4 juin. —

. . . .

Quand je suis passé chez Champion, hier, pour avoir des nouvelles de ma reproduction de manuscrit, qui traîne tant, Cueille m'a dit qu'il est encore à Berck-Plage. Je dis tantôt à Mme Lamotte, (son mari travaille chez Champion), que Champion doit être malade, pour faire ainsi des séjours à Berk-Plage. Elle m'a répondu que Cueille s'est trompé. Champion n'est pas à Berk-Plage. Il est au Touquet, (en Normandie, paraît-il), dans une très belle propriété qu'il a là. Son mari le sait puisqu'il correspond tous les jours avec lui. Elle m'a dit aussi que Champion se fait construire une très belle propriété ailleurs, elle n'a pas su me dire où exactement. Il paraît certain, de plus, que Champion a bien vendu son fonds aux époux de Harting. Mme de Harting agit absolument en maîtresse. Champion aurait été atteint à un moment gravement d'anémie cérébrale, obligé de s'éloigner des affaires. D'où la vente. Ajouter que très riche comme il l'est, ayant épousé une femme fort riche également. Très noceur. Plusieurs maîtresses. Sa femme le surveillant de près, ne le lâchant pas, lui téléphonant à chaque instant dans la journée, quand il est à sa boutique, sans doute pour se rendre compte s'il est bien là. Mme Lamotte m'a raconté que dernièrement, sa

femme l'appelant ainsi au téléphone, Champion a dit à son mari impatienté : « Lamotte, vous ne pouvez pas répondre pour moi... Elle m'emmerde ! »

Marguiller m'a apporté un feuilleton de Souday, dans *le Temps*, il y a quelques jours. A la fin, quatre ou cinq lignes aimables pour moi, à propos de mon petit volume *Chroniques*, de la Cité des livres.

Vallette me disait ce matin que Valéry, il l'a su par Régnier, est fort embêté avec son discours de réception à l'Académie, obligé de parler de France et qu'il ne sait comment s'y prendre. Il ajoutait que Hanotaux, qui doit répondre à Valéry, doit être encore bien plus embêté, pour parler de lui. Le fait est que, Valéry, célébrer France, pour lequel il montrait autrefois, avec raison, tant de mépris littéraire, — et Hanotaux, parler de Valéry, auquel il ne doit rien comprendre, ce dont il est fort excusable ; les voilà bien logés tous les deux (1).

Je disais à Vallette qu'un discours sur France n'est pas très difficile à faire. On peut mettre par exemple sur le compte de son scepticisme toute sa manière d'écrire : « M. Anatole France ne croyait si bien à rien qu'il ne croyait même pas à la littérature et qu'il trouvait qu'il était bien suffisant d'écrire en prenant à droite et à gauche, chez les uns et chez les autres, la matière, le style et jusqu'aux phrases de ses livres. » On ferait un morceau délicieux en le prenant sur ce ton.

Pauvre France. Il n'en restera pas grand-chose et rarement un écrivain aura été mis à sa vraie place sitôt après sa mort. Ce qui prouve bien que les jolies phrases, le savoir, l'érudition et le goût, même parfait, ne comptent pas beaucoup.

Dans ma conversation avec Télin ce soir, j'ai été amené à lui dire ce que je gagne au Mercure : 600 francs — et les questions de Vallette, quand j'arrive cinq minutes en retard, le matin, sur mon heure habituelle, et mes quinze jours de vacances, que je suis obligé de prendre en deux fois, tout

(1) Valéry ne pardonnait pas à Anatole France, si loin que ce fut, de s'être opposé, (avec Coppée, je crois), à l'admission de Mallarmé dans *l'Anthologie des Poètes parnassiens* publiée par la Librairie Lemerre. Lui succédant à l'Académie, pas une seule fois, dans son Discours de Réception, il ne prononça son nom.

cela après dix-huit ans d'emploi. Il n'en revenait pas. Lui, Télin, prend un homme pour lui faire ses fiches de libraire. Il lui donne 1 200 francs par mois, et il n'est qu'un petit libraire.

Lundi 7 juin. — Ce matin, visite de Télin. Encore rien de fait pour mon affaire des Valéry. L'amateur a demandé à réfléchir jusqu'à vendredi. Accordé naturellement. Télin lui a dit que s'il n'achète pas, tout rentrera chez moi. Je ne vendrai pas dans d'autres conditions, je veux dire pour que ces papiers passent de libraire en libraire, pour arriver à l'Hôtel des ventes.

Télin me raconte mille choses sur toute cette spéculation qui se fait sur les écrits de toute sorte de Valéry. L'autre jour, il avait prononcé, chez lui, le nom de Fontainas. C'est bien Fontainas qui est l'homme dont m'a parlé Valéry avec écœurement, qui a vendu les lettres que Valéry lui avait écrites à l'occasion de son mariage. Fontainas les a vendues, par l'intermédiaire d'un nommé Gonon, au libraire Lang pour la somme de 10 000 francs. Télin me disait que lorsque Valéry a appris cela, il en a été malade.

Télin m'a aussi parlé de Canqueteau, qui fait ce commerce sur une grande échelle, ce que je sais depuis longtemps. Il est même venu un jour faire ses offres à Vallette. Un vrai commerce, en ce sens qu'il achète pour revendre. Télin m'a raconté qu'il a acheté un jour à Henry Girard, l'ami de Huysmans, qui s'était établi libraire rue Saint-Sulpice, quarante-cinq lettres de Huysmans pour 500 francs. Il les a revendues ensuite au libraire Lang pour 20 000 francs. Il a daigné ensuite venir donner encore 500 francs à Henry Girard. Girard en racontant cela à Télin, lui disait de Canqueteau : « C'est tout de même un bon type, rien ne l'y obligeait. » Télin avait bien ri de la naïveté de Girard, en lui disant : « Voyons ! vous n'en avez pas moins été refait. »

Télin peint Canqueteau comme un forban, sans délicatesse, sans aucun souci des graves ennuis qu'il peut avoir aux gens qui lui vendent, en trafiquant ensuite des choses qu'ils lui ont vendues.

Télin me disait que les choses de Valéry se vendent d'au-

tant les prix qu'on sait que le libraire Romuald Dawis, et un autre dont je n'ai pas retenu le nom, pour profiter de l'aubaine, ont lancé sur cette piste des princesses tchécoslovaques, en leur faisant mousser Valéry d'une façon inimaginable.

J'ai parlé à Télin des négociations de Royère, travaillant pour le libraire Blaizot, auprès de Vallette, pour acheter les manuscrits du Mercure. Télin est aussitôt monté voir Dumur pour lui parler de cela, comme s'il l'avait appris au dehors et lui dire que, lui, ayant sous la main les amateurs mêmes, pourrait donner un meilleur prix, en se contentant de prendre pour lui une commission de 10 pour 100. Vallette pas rentré de sa campagne, Dumur lui a dit de revenir demain matin.

Mardi 8 juin. — Ce matin, visite de Télin. Je suis si bas dans mon argent, à moins de toucher à ma réserve, que je lui ai vendu hier quelques volumes un peu rares, pour 550 francs. Il me les apportait ce matin.

Il m'a fait lire dans *l'Avenir* d'aujourd'hui une sorte d'interview de Valéry sur le trafic qui se fait de ses manuscrits et de ses lettres. L'indignation de Valéry, exprimée là, après celle qu'il m'a montrée dans notre rencontre à la *N. R. F.* paraît sincère. Télin me disait que la mise sur le marché de tant, et tant et tant de lettres de Valéry va finir par gâter l'affaire et faire baisser les prix et que les libraires eux-mêmes seront les premiers attrapés. Il est d'avis que les propos sévères de Valéry vont peut-être attirer des répliques un peu aigre douces. Télin dit : « C'est entendu. Toutes ces lettres de Valéry que des gens vendent, dont ils font commerce, cela n'est pas très joli. Valéry est-il bien fondé à faire autant la petite bouche? Qui a commencé, dans un certain sens, sinon lui? » Télin me raconte qu'un jour le libraire Lang alla voir Valéry pour lui dire qu'il avait un amateur qui voudrait avoir le manuscrit d'*Eupalinos*, qu'il donnerait un bon prix, 4 ou 5 000 francs. Or, il n'y avait pas de manuscrit d'*Eupalinos*. Le manuscrit qui avait servi à l'impression avait été fait à la machine, avec les papiers de Valéry, détruits ensuite par lui. Valéry explique cela à Lang, et aussitôt lui ajouta : « Je pourrais vous en faire un si vous voulez. Vous

dites : 5 000 francs? » La chose fut entendue. Valéry fit un manuscrit d'*Eupalinos* et il le donna à Lang pour 5 000 francs. Ce manuscrit se trouva ensuite passer en vente. Valéry s'en étonna auprès de Lang, et lui marquant son mécontentement, à quoi Lang lui répondit, vrai ou faux, qu'il n'y était pour rien et qu'il ne pouvait pas empêcher un amateur de vendre sa collection.

Valéry a fait de même, dans un autre genre, pour *la Jeune Parque*. Il reçut plusieurs demandes pour le manuscrit de ce recueil. Il en fit lui-même plusieurs, avec des variantes et des corrections différentes pour chacun. Télin me disait : « Je ne songe pas à lui reprocher de chercher à gagner de l'argent avec ses ouvrages. Il lui faut bien vivre. Tout de même, il est un peu mal venu à reprocher aux autres de faire commerce avec ses papiers, bien que des lettres soient des choses un peu différentes.

Télin disait aussi : « Il paraît qu'il dit maintenant pis que pendre des libraires. Tous des coquins. A quoi doit-il sa réputation? Elle a commencé dans l'arrière boutique de Mlle Monnier, quand elle organisait des séances dans lesquelles on lisait de ses vers. Le lecteur était même Gide. Tout est parti de là ! » C'est vrai. C'est là qu'a commencé la réputation de Valéry. C'est sur une de ces séances que Daniel Halévy a écrit dans la *Revue Universelle* le premier article sur Valéry poète à la mode. Valéry doit tout à une libraire.

Télin est ensuite monté pour voir Vallette. Justement Royère était en conversation avec lui. Télin est resté dans le bureau de Bernard sans se faire voir, bien qu'il nous assurât que Royère ne le connaît pas. Quand Royère a été pour sortir, on l'a envoyé, et Dumur lui-même, se coller le nez sur les casiers au fond du bureau, pour que Royère ne le voit pas. Il est allé ensuite avec Dumur parler à Vallette des meilleures offres qu'il peut lui faire pour lui acheter ses manuscrits d'auteurs. Le pauvre Royère ne se doute pas du bon tour qu'on lui ménage.

. . . .

Dimanche 13 juin. — Je descends du train ce matin à Fontenay, à 11 heures moins le quart. Sur le quai de la gare,

les pompiers en grande tenue, la fanfare du pays et un groupe d'individus avec des airs de cérémonie. La Fête des Rosati, sans doute. Au nombre de ces individus, ce cul d'Henri Malo, avec son sourire de mannequin de magasin de nouveautés. Aussitôt le train entré en gare, probablement pour accueillir de nouveaux invités, la fanfare s'est mise à jouer *la Marseillaise*. Tout le monde découvert. J'ai gardé mon chapeau sur la tête, le dos tourné à toute cette musique.

Mardi 14 juin. — Aujourd'hui visite de Valéry. La *Nouvelle Revue française* l'a mis au courant de notre demande d'autorisation, à Van Bever et à moi, de poèmes de lui dans l'édition en trois volumes des *Poètes d'aujourd'hui*. Il venait me voir à ce sujet. Il m'a montré la lettre que Gallimard lui a écrite en disant qu'il pense qu'on peut demander 30 francs de droits de reproduction par poème. J'ai dit à Valéry que j'ai pourtant eu la promesse de *la Nouvelle Revue française* de me donner les autorisations gratuitement. J'ai ajouté qu'il y a peut-être quelque chose de spécial pour lui? Il m'a répondu qu'il y a une entente entre lui et la maison pour ne rien laisser reproduire de lui sans payer. (Toujours l'homme d'affaires qu'il est devenu.) Il s'est empressé de me dire très aimablement que la question ne se pose pas pour moi, ce dont je l'ai remercié. Il s'est enquis de ce que nous faisons pour lui dans la nouvelle édition. Je lui ai dit : « Vous comprenez, nous mettons de nouveaux poèmes. Vous êtes resté avec la place que vous aviez quand nous avons fait l'ouvrage. Ce n'est plus du tout la même chose aujourd'hui. » Je n'ai pu le renseigner sur les poèmes choisis, ne m'étant pas occupé de cela. Il m'a dit que dans tel poème il veut ajouter des strophes. Je lui ai dit qu'il fera tout ce qu'il voudra et qu'il peut même établir son choix lui-même, sans rien déranger, puisque la composition n'en est pas encore là. A son tour de me remercier.

Ensuite grande conversation. Il m'a dit qu'il est débordé de travail. Je lui ai dit que nous savons cela, et qu'il avait un devoir pas drôle à faire. Il a compris tout de suite qu'il s'agit de son discours de réception sur France. Il m'a répondu : « Oui, cela, mais pas cela seulement. Je ne m'en suis pas encore

occupé. J'ai le temps. Ce n'est pas cela seulement. Les lettres, mon cher. Vous n'avez pas idée de la quantité de gens qui m'écrivent. C'est fou. Et les volumes, et les manuscrits. » Je lui dis : « Il y a certaines choses qui ont décidément un envers pas drôle ». Il en a convenu en riant. Je lui ai raconté que Duhamel est logé à la même enseigne, dans un autre genre, en lui disant que, pour ma part, je n'aurais jamais le courage de répondre à tout cela. On doit finir par ne plus avoir un moment à soi. Il m'a dit : « C'est ce que j'ai fini par faire. » Les premiers temps, je répondais. Maintenant, zut. Ils sont trop. J'y ai renoncé. Si vous voyiez, chez moi, les livres (il faisait le geste de piles) ici piles, piles là, piles partout. Il s'est mis à me dire que si l'Académie lui a valu tout cet encombrement de lettres et de volumes, elle lui a aussi procuré bien des satisfactions, de faire bien des découvertes sur beaucoup de gens. Des gens qui avaient plus ou moins écrit contre lui, et qui, du jour au lendemain, ont changé de ton. « Tenez, Béraud, par exemple. Il avait plutôt été désagréable pour moi dans je ne sais quels articles... Il m'a envoyé son dernier livre avec une dédicace !... » Valéry faisait en me disant cela la figure malicieuse et moqueuse que je lui connais bien et qu'il a tout à fait gardée. Je lui ai dit que pour Béraud cela ne m'étonne pas et que je l'ai toujours considéré comme un faux sauvage, fort adroit, et fort calculateur.

Il m'a parlé de l'Académie. Comme je lui demandais s'il n'y a pas un délai limité pour fournir son discours de réception, il m'a dit que non, pas précisément. « Tenez, Porto, par exemple, (Porto-Riche) pas moyen de l'avoir. Je crois bien qu'il ne l'a encore pas commencé. Régnier ne peut rien savoir. (Sans doute parce que ce doit être Régnier qui doit le recevoir et qu'il a besoin de connaître son discours pour faire sa réponse.) En attendant, je touche... » Je lui dis : « Oh ! ce ne doit pas être grand-chose. — Eh ! mon cher. Quatre-vingt trois francs 08. — Par mois? » Il me répond : « Par mois. Ce n'est pas à dédaigner. On vous donne cela dans de petits rouleaux fort bien faits... » Vraiment, peut-il apprécier à ce point quatre-vingt trois francs? Décidément, c'est vrai, l'argent a l'air d'être devenu beaucoup pour lui.

Il m'a parlé aussi de ce que pourrait être l'Académie, une sorte de club littéraire, où on pourrait se réunir pour causer, ce qu'elle n'est pas, n'ayant même pas un local à elle, rien qu'une salle de séance qui sert à toutes les Académies — qu'il s'y trouve tout de même des gens assez agréables, avec lesquels il peut être intéressant de parler. Je lui ai dit : « Oui, il y en a si bien d'autres dont la carrière littéraire est si méprisable... — A qui le dites-vous, mon cher. » Et aussitôt : « Eh ! bien, vous le croirez, j'ai pourtant trouvé quelques bonshommes épatants, vraiment. Tenez, Brieux. Je ne le connaissais pas. Je ne l'avais jamais vu. Il habite quelque part, là-haut, cité Frochot, rue Frochot, je ne sais plus au juste, dans le haut de la rue des Martyrs. Un jour, je passais par là. Je me dis : « Il faudrait tout de même que je fasse une visite à Brieux. » J'arrive à sa villa. Je sonne. On me fait entrer dans une antichambre. J'entends une voix, la sienne, dans une pièce voisine, avec une autre voix, celle d'une femme, quelque chose comme une conversation sur le théâtre. Une comédienne, sans doute. Puis tout à coup, la porte s'ouvre, et un homme à l'aspect très bien, ma foi, tout rasé, une couronne de cheveux blancs, vient à moi, et avant que j'aie ouvert la bouche : « M. Valéry, je vous salue très respectueusement. Je ne com- « prends pas toujours ce que vous écrivez, mais j'ai pour « vous la plus grande estime. Vous avez ma voix, je vous le « dis dès aujourd'hui. » Épatant, n'est-ce pas? Je ne savais où me mettre, ni que dire. J'étais vraiment touché. J'en aurais presque pleuré. Le maréchal Foch aussi... Vous comprenez bien, mon cher, moi, j'ai fait mes visites... C'est plus simple qu'on ne croit. On ne leur raconte pas qu'on a lu tous leurs ouvrages, » etc. etc.

Il m'a aussi parlé des travaux de toutes sortes qu'il a : une Préface à un Catalogue des œuvres de Berthe Morizot, une sorte d'introduction à une sorte d'ouvrage sur Paris, affaire dans laquelle est Carco. « Vous n'en êtes pas? m'a-t-il demandé. C'est drôle ! » et encore deux ou trois choses dont j'oublie le détail. « Vous voyez si je m'amuse. Moi qui ai horreur d'écrire. Vous me connaissez. Prendre des notes sur des sujets, oui. Mais écrire? C'est parce que tout cela m'est commandé... Comme je le regardais, il me dit : « Tout ce que

je fais est sur commande... » Puis revenant à son horreur d'écrire, il me dit : « Heureusement, il y a la machine. » Je lui dis : « Comment, vous écrivez à la machine? » Il me répond : « Oui », en se renversant, dans la pose d'un homme qui pianote. Il me dit : « Je fais cela aussi pour l'estomac. Cela me fatigue l'estomac de me tenir penché... Tandis que comme cela... » (en reprenant la même pose.)

Il m'a reparlé du trafic qui se fait des lettres qu'il a écrites à tel ou tel, notamment des lettres qu'il a écrites à Pierre Louys. « Cette vache de femme Louÿs qui a vendu tout cela. Mes lettres à moi, encore, étaient toutes sur des sujets littéraires, mais il y en a d'autres... » Je lui dis : « Oui, je sais (en pensant aux lettres de Gide) — Elle n'est pas la seule, du reste. Je découvre à chaque instant une nouvelle histoire. Je ne sais si je vous l'ai dit, mon cher. On m'a proposé à moi-même, un jour, des lettres de moi, en me disant : « c'est tant. » J'en arrive à me demander : « Pourvu que je n'aie pas écrit de choses... J'ai tant écrit de lettres... Vous en avez de moi, comme j'en ai de vous... »

Je lui ai dit alors, en détournant la tête, sans le vouloir, du côté de la fenêtre de mon bureau et de côté opposé à lui, comme si j'étais ainsi mieux au temps lointain que je rappelais : « Je peux bien vous le dire, depuis si longtemps que nous ne nous voyions plus, et parce que je sais bien que vous ne pouvez pas voir là la moindre flagornerie de ma part, je lis avec grand plaisir les notes que vous publiez dans des revues, le *Cahier B*, par exemple, dans *la Nouvelle Revue française*. J'ai retrouvé là tout à fait le Valéry d'autrefois... Il y a de très belles choses... » (Je ne lui ai pas parlé de ses vers. Il a dû comprendre pourquoi.)

Il m'a dit que je dis juste, que toutes ces notes sont tirées des Cahiers qu'il tenait déjà à cette époque et qu'il n'a cessé de tenir depuis, chaque matin notant ses réflexions, ses aperçus, des idées se rapportant à tel ou tel sujet. Il en fait copier à la machine. « Cela coûte très cher. J'ai une femme qui vient faire cela. Des amis m'ont permis de pouvoir faire faire ce travail. (Le groupe des admirateurs à mille francs chacun par année, certainement.) Il m'a expliqué que beaucoup de ces notes ont été prises par lui en vue d'ouvrages

à écrire et qu'il se mettra peut-être à écrire un jour.

Nous avons parlé ensuite de la situation financière. Il m'a raconté ceci, qu'il tient, m'a-t-il dit, d'un très haut personnage. Ce très haut personnage disait récemment au président du Comité des experts formé par le gouvernement pour examiner les mesures à prendre : « A quand la catastrophe. Dans un an? dans dix-huit mois? » Le président en question lui a répondu : « Pour la fin de l'année. » Valéry m'a montré à ce sujet qu'il a bien gardé, comme je le notais l'autre jour, ce langage un peu vif que je lui ai connu autrefois, en me disant qu'il a trouvé un mot pour peindre cette bouffonnerie qu'est le Comité des experts. « Je les appelle les cons du Trésor. »

Il m'a dit : « Je ne vous ai pas envoyé mon dernier livre, que j'ai publié au Divan : *Rhumbs?* » Je lui ai dit « non ». Il m'a dit qu'il va me l'envoyer.

Enfin, il est charmant. Simple. Camarade. Aucune pose de supériorité. Vraiment le même, ainsi, qu'il y a vingt ans. Moi, de mon côté, pas le moins du monde embarrassé ou impressionné. Je me le demande comme le jour de notre rencontre à la *N. R. F.* : Nos relations vont-elles recommencer?

Jeudi 17 juin. — Vu Gide, ce matin, au Mercure, retour depuis quelques jours de son voyage en Afrique. Je lui demande s'il a pénétré loin. Il me dit qu'il a été jusqu'au lac Tchad. Je lui dit qu'il a dû voir de belles choses. Il me répond qu'il a vu surtout des choses tristes, et que le travail et les méthodes et les résultats de la prétendue civilisation ne sont pas jolis ni gais à voir de près. Il me dit que les hauts fonctionnaires, quand ils vont dans ce pays sont trompés, tout est truqué pour eux. Quant à Citroën, il a été là-bas au milieu d'acclamations préparées de : Vive la France. Gide a vu beaucoup de choses, voyageant tout à fait en simple particulier, sans aucun apparat. Il a pris beaucoup de notes. Je lui disais que René Maran s'est fait beaucoup d'ennemis en racontant certaines choses. Il m'a répondu qu'il s'en fera certainement aussi beaucoup avec l'ouvrage qu'il se propose d'écrire.

Il m'a dit qu'il a souvent pensé à moi et à la surprise qu'il

me ferait, au sujet d'un délicieux petit animal qui s'était pour ainsi dire donné à lui, qui vivait caché sur sa poitrine, dans son manteau, et qu'il se proposait de me montrer : quelque chose comme un hérisson au poil doux. Il l'a gardé huit mois et finalement ce petit être est mort de constipation, ce que Gide attribue au changement de nourriture qu'il avait forcément dû subir, trop contraire à son régime naturel. Gide m'a dit qu'une autre bête, qu'il a rapportée de là-bas, est en train d'agoniser chez lui, à Cuverville.

J'ai demandé à Gide : « Avez-vous su là-bas l'élection de Valéry à l'Académie? » Il m'a répondu : « Je l'ai sue le jour même, par radio. Et d'une drôle de façon : on l'appelait : littérateur.

Il m'a dit : « Mais vous avez beaucoup connu Valéry, autrefois, vous vous voyiez beaucoup. Est-ce que même vous n'avez pas fait des intérims pour lui... »

J'ai répondu que oui, que j'ai beaucoup connu Valéry, beaucoup passé de soirées, de dimanches, avec lui, que je l'ai remplacé trois ou quatre étés, pour ses vacances, chez M. Lebey. J'ai ajouté : « Je crois même que nous allons recommencer. Mais oui. » J'ai raconté à Gide la façon dont je me suis retrouvé avec Valéry il y a quelque temps dans un bureau de *la Nouvelle Revue française,* ce qui l'a beaucoup amusé.

Il m'a dit : « Il vous aime beaucoup. »

Je lui ai dit : « Il n'a pas changé. Il est toujours simple, camarade. Il a toujours ce langage un peu vif que je lui ai connu. Il a seulement changé, mais alors, changé ! dans un autre domaine, qui m'a bien surpris de sa part. Il m'a donné, ce jour-là que nous nous sommes retrouvés, une de ces leçons sur la façon qu'un auteur doit aujourd'hui se faire éditer et se comporter avec les éditeurs... Oh ! mais une leçon... »

Gide m'a dit : « Oui, oui, oui. Je sais. Je trouve même qu'il va trop loin. Il donne trop de choses à tout le monde. Il n'a plus un moment à lui. Il a en ce moment une vie épouvantable... »

J'ai dit à Gide ce que j'ai dit à Valéry à ce sujet : « Il y a des satisfactions qui ont décidément un revers pas drôle. »

Gide m'a dit : « Plus que pas drôle. C'est abominable.

Valéry est certainement en ce moment un des hommes que j'envie le moins... »

J'ai demandé à Gide s'il y a longtemps qu'il a vu Valéry. Il m'a répondu l'avoir vu ces jours-ci. Il m'a dit : « C'est maintenant un de mes plus anciens amis. » Il a dit ensuite : « Vous savez, j'ai été quelquefois très malheureux avec Valéry. Je sortais de nos conversations complètement par terre. Rien ne restait debout avec lui. Je n'avais plus aucune confiance en moi. Je regardais ce que j'écrivais avec une sorte de désespoir. Il me fallait quelquefois huit jours, quinze jours, pour me reprendre. Depuis quelques années, j'ai plus de résistance. Pendant longtemps, je vous le dis, je ne le quittais pas une fois sans un découragement, une sorte de paralysie... Lui-même, aussi, a été beaucoup victime de ses théories... »

Vallette libre, à ce moment là, Gide est entré dans son bureau et la conversation s'est arrêtée là.

Ce soir, été voir Rouveyre, pour lui porter deux volumes de Cocteau qu'il m'avait fait demander ce matin. Il se remet tout doucement. Il a perdu huit kilos. Il va repartir lundi pour Barbizon. Il n'y a que là qu'il se remettra tout à fait. L'air, la vie, le bruit de Paris ne lui valent rien du tout.

Parlé ensemble de son article sur moi dans *Vient de Paraître*. Il m'a dit qu'il aurait pu le faire beaucoup plus complet : mes relations avec Gourmont, ma maison avec mes bêtes, mes façons d'être pendant la guerre. Il l'augmentera probablement de tout cela, s'il le met un jour dans un volume.

Son volume sur Gourmont et Gide paraîtra en octobre chez Crès, avec un titre assez réduit : *Gourmont le reclus et Gide le retors*.

Il est en train d'écrire un article sur Valéry pour *Vient de paraître*. Ou plutôt cet article est écrit, et *Vient de paraître* le contiendra prochainement. Rouveyre me dit qu'il est assez dur, que Gas a un peu hésité puis enfin l'a accepté. Rouveyre montre, paraît-il, Valéry dans ses manigances de salons, notamment chez Mme Muhlfeld. C'est chez Mme Muhlfeld que Valéry allait chaque après-midi faire le *causeur*. Rouveyre dit que Valéry a d'abord tourné autour de plusieurs salons, jusqu'à celui de Miss Barney. J'ai demandé à Rouveyre comment il sait tout cela. Il m'a répondu qu'il connaît tout ce

monde, Mme Muhlfeld elle-même, et qu'il est renseigné. Je suis porté à croire qu'il exagère. Je ne vois pas Valéry se livrant à toutes ces manigances. Rouveyre m'a dit : « Valéry, c'est de la plaisanterie. C'est rien du tout. Ce sont les *Nouvelles littéraires* qui l'ont fait. Alors qu'on ne dit rien, qu'elles n'ont jamais rien dit de Vielé-Griffin, qui est un autre poète, lui. Jamais les *Nouvelles littéraires* n'ont rien fait pour le faire connaître. » Cela est fort juste, et j'ai dit à Rouveyre que je noterai cela dans la notice sur Vielé-Griffin dans la nouvelle édition des *Poètes d'aujourd'hui*.

Rouveyre est en train d'écrire, toujours pour *Vient de paraître*, un article sur Cocteau. Article contre, aussi. Il trouve que Cocteau, c'est également de la plaisanterie, qui ne signifie rien.

Je lui ai fait compliments — sincères — de sa chronique dramatique sur Colette, *Mercure* 1er juin, vraiment tout à fait remarquable et adroite, pour sa façon de lui dire tant de choses dures. Comme je lui disais qu'il a grand tort d'aller au théâtre, alors qu'il lui est interdit de veiller et de se coucher tard, il m'a dit qu'il ne va plus au théâtre. C'est Victor Bouillier, le traducteur de Lichtenberg, qui y va à sa place. Rouveyre fait ses chroniques sur les notes et les explications que Bouillier lui donne. Rouveyre regrette beaucoup de ne pas pouvoir continuer à cause de sa santé. Il trouve que ses chroniques ont leur cachet et il dit que cela aurait été excellent pour lui. Il groupera peut-être toutes ces chroniques, avec ce titre : *Six mois aux chandelles*.

. . . .

Vu également Montfort, venu me voir pour sa publicité des *Marges* dans le *Mercure*. Sa mère très malade. Lui très affecté. Saltas, toujours très gentil, va la voir tous les jours. Il la considère comme perdue et ne l'a pas caché à Montfort. Elle a soixante-quatorze ans. Saltas m'en a parlé mardi dernier. Il la voit comme s'éteignant par usure. Je disais à Montfort : « Vous avez toujours vécu avec elle. Cela vous fera un grand changement. » Il m'a répondu que ce sera un grand changement pour lui. Je lui ai demandé : « Êtes-vous capable de vivre vraiment seul? » Il m'a répondu là-dessus : « J'ai une fille... » Je n'ai pu retenir ma surprise, n'ayant

jamais rien su de cela jusqu'à aujourd'hui. Il a continué : « J'ai une fille... qui ne vit pas avec moi... Si ma mère meurt, cela fera naturellement un grand changement... » Il est probable que Montfort a une maîtresse et un enfant, que sa mère l'ignore, ou que vivant avec sa mère, il n'a pu ou voulu faire vivre avec lui, et que si sa mère meurt, il prendra avec lui. De là sa réponse à la question de vivre vraiment seul.

Lundi 28 juin. — Je ne note plus rien sur nos affaires à ma « chère amie » et à moi. Depuis son départ, je l'ai noté, correspondance charmante. Ce matin, un croquis délicieux du tableau fort à son goût que nous formons tous les deux à certains moments... Aucune femme ne me ferait la tromper, quand elle est comme elle est en ce moment, aucune ne pourrait me la remplacer.

Je crois bien que nous avons perdu de bonnes années, tous les deux, à ne nous connaître vraiment, ni moi, elle, — ni elle, moi, alors qu'il aurait fallu bien peu de chose pour tout éclairer. Que de mauvaises choses et douloureuses, à cause de cela, que de moments agréables perdus ! C'est presque pénible à y penser.

Je me suis trouvé ce soir, en regardant la montre des Éditions Bossard, devant le chef-d'œuvre de Grappe, exposé à plusieurs exemplaires, une importante photographie de lui trônant au milieu. Cela s'appelle *Un soir à Cordoue...* (avec des points de suspension, et une bande : *Un nouveau Mérimée*, et une citation d'un article de Léon Daudet, disant qu'il en est à sa troisième lecture de ce livre enchanté, (enchanté, oui, pas enchanteur), *et qu'il y découvre à chaque fois de nouvelles beautés)*. Je suis porté à juger que ce n'est pas faire à un écrivain un compliment de prix que de le traiter de « nouveau tel ou tel », (écrivain réputé du passé). Cela fait penser, plus ou moins à l'imitation, à une copie, à se servir des mêmes procédés (ce dernier mot abominable à mes yeux), et donne peu envie de le lire. Pour Mérimée, mis à part son Introduction à la *Correspondance* de Stendhal, son *HB.* (Henri Beyle), son *Carrosse du Saint-Sacrement*, — et dans un autre domaine, ce qui n'étonnera pas de ma part, son dévouement, retiré à Cannes avec ses deux Anglaises, à faire chaque

jour un long trajet pour porter la pâtée à un chat abandonné, (M. Augustin Filon a qualifié cela de niaiserie), sa littérature ne m'a jamais intéressé, ni son esprit, souvent si grossier.

Je rage de ma vie d'employé, de la dépendance dans laquelle je suis, de toute la médiocrité de ma vie, au lieu de pouvoir partir la retrouver, comme nous y aurions tant de plaisir tous les deux, elle-même ne le cache pas. Je finirai par dire à Vallette : « Vous me donnez de bien maigres appointements. Au moins, donnez-moi un peu de liberté de temps en temps. »

Mardi 29 juin. — Je vois aujourd'hui dans un journal, dans un compte rendu du concours de tragédie au Conservatoire, que Valéry fait partie du jury. Je me suis rappelé qu'il m'a dit cela à sa dernière visite, en m'énumérant les choses abracadabrantes (c'est son mot) qui lui tombent dessus depuis quelque temps. Je pensais qu'il me disait cela, sans avoir eu une seule minute l'intention d'accepter. Il a accepté, puisqu'on le nomme dans le jury. En est-il arrivé là, de se prêter à ces plaisanteries? Il se plaignait à moi de la vie impossible qu'il a, plus un instant à lui, débordé de travail, de visites, de sollicitations. Je finirai par croire qu'il en est enchanté, et enchanté de se montrer.

Je suis en train d'écrire la notice d'Apollinaire pour les *Poètes d'aujourd'hui*. Voilà un autre poète que Valéry, un autre poète que bien d'autres. Il y a très souvent, chez Apollinaire, la poésie même. Chez Valéry, il n'y a jamais que de la versification.

Dans le numéro de *Vient de paraître*, un article de Rouveyre sur Valéry, qui n'est pas tendre, loin de là.

. . . .

Je pensais l'autre jour à la façon familière que Valéry m'a parlé à notre dernière rencontre de Georges de Porto Riche, disant « Porto » tout court. Je me rappelais comme il parlait autrefois des « youpins » au beau temps de l'affaire Dreyfus, antidreyfusard forcené, réfléchi et méthodique tout à la fois : « Qu'on le fusille et qu'on n'en parle plus » et du motif qui le fit rompre avec Marcel Schwob, pour avoir vu, un dimanche, à son arrivée, dès le seuil de la porte du salon, la photogra-

phie du colonel Picquart sur la cheminée : « Comment ! Schwob ! vous avez cela sur votre cheminée? Vous ne me reverrez jamais. » Il allait partout racontant que Schwob s'était fait supprimer la moustache « pour ne rien avoir d'un officier ».

Rouveyre, dans son article sur moi dans *Vient de paraître*, a écrit, faisant allusion à mon allure et à ma mise, que j'ai à la fois l'air d'un dandy et d'un chemineau. Je crois bien que j'ai oublié de noter ce qui suit, et qui s'accorde assez drôlement avec cette appréciation. Il y a plus d'un mois, j'étais arrivé un soir un peu avant l'heure de mon train. Je m'étais assis, mes deux sacs posés à côté de moi, sur la banquette qui se trouve attenante au kiosque d'aération du tunnel du chemin de fer, en face la porte du Luxembourg. A cette porte, un homme vend les journaux du soir. Un jeune homme assez élégant lui achète *l'Intransigeant*, y jette un coup d'œil en faisant quelques pas qui l'amènent devant moi, puis, son examen terminé, me voyant, me tend le journal, en me disant : « Tenez, le journal... » comme on fait à un individu pour qui c'est une aubaine. Le plus drôle, c'est que j'ai pris le journal, et que je me suis mis à le lire, le jeune homme déjà loin et se disant sans doute qu'il avait fait à sa façon un heureux. Il faudra que je raconte cela à Rouveyre.

Ai-je noté l'histoire du mouchoir perdu et retrouvé à Pornic à mon séjour d'août dernier? Je ne le crois pas. Voici ce que c'est. A mon séjour de juin, j'ai acheté dans un magasin de Pornic trois douzaines de mouchoirs de fil, ourlet à jour, une véritable occasion et à un prix qu'on ne trouve plus aujourd'hui. A mon séjour d'août, un soir, ma « chère amie » et moi nous allons faire un tour par la route de la Bernerie jusqu'à la Josselière et retour par la côte. A la Josselière, pour rejoindre la côte, nous traversons un pré, bordé, à la côte, par une sorte de rampe de terre. Il me faut escalader cette rampe, puis aider « ma chère amie » à l'escalader à son tour. Arrivé au chalet, je constate que j'ai perdu mon mouchoir. Une douzaine déjà dépareillée, alors que l'achat est tout récent. Je cherche, recherche. Rien. Bien perdu. Je n'y tiens pas, tant je suis ennuyé. Je me mets à penser, avec certitude, que j'ai dû le perdre au moment de l'escalade.

J'ai dû faire une grande enjambée, le mouchoir devait se trouver à l'entrée de ma poche, il est tombé dans le mouvement que j'ai fait. Je prends mon chapeau et ma canne et je refais, dans la nuit, non sans un certain risque, le chemin étant quelquefois très étroit, toute la côte, jusqu'à la rampe en question, que je finis par retrouver. Mon mouchoir était là, sur la tranche même de la rampe, bien tombé de la façon que j'avais pensée. J'ai retrouvé le pré et je suis revenu par la route de la Bernerie, enchanté. Ma « chère amie » m'a un peu plaisanté, ne comprenant pas qu'on se donne tant de peine pour un mouchoir et qu'il fallait vraiment être bâti comme je suis pour avoir refait une pareille course.

. . . .

Vendredi 17 septembre. — Je me suis croisé tantôt, en allant à la *Nouvelle Revue française*, rue du Vieux-Colombier, et croisé presque contre, avec Paul Valéry, l'air très absorbé et qui ne m'a pas vu. Je le pense, du moins, et non parce qu'il n'a pas voulu me voir. Je suis passé de même. Ce n'est pas moi qui me jetterai jamais au cou des gens. De plus, je n'avais rien à lui dire. Il paraissait occupé. Je l'aurais dérangé. Je n'aime pas cela.

Cette après-midi, visite de Cario, venu pour voir si un volume qu'il attend pour sa rubrique était arrivé. Ce volume est édité chez Grasset. Cela nous a amené à parler de Grasset qu'il connaît fort bien, comme il connaît fort bien l'un de ses sous-directeurs Peyronnet qui a épousé la sœur de Grasset. Cario m'a raconté que voilà bien huit mois que Grasset n'a pas mis les pieds à sa maison. Il fait de la peinture et passe ses journées dans une académie de peinture à Montparnasse : *la Grande Chaumière*. Il téléphone de temps en temps à Brun, ou à Peyronnet, pour demander : « Est-ce que je peux vraiment continuer à mener la vie que je mène? » Cario dit qu'il dépense certainement, au moins 400 000 francs par an, donnant sans cesse des dîners de dix ou quinze personnes. Il a un médecin attaché à sa personne et qui vit avec lui. Il paraît que sa peinture n'est pas mal du tout. Cario le rencontre souvent. Il est toujours gai, aimable, fin, l'air bien portant, « un peu putain » mais très séduisant, charmant

au possible. J'ai dit à Cario combien il m'a toujours plu, depuis le temps que je l'ai connu à ses débuts rue Corneille, toujours si aimable, si charmant, et si simple, pas esbrouffeur le moins du monde. Quant à ce qu'on raconte sur lui, sur l'homme qu'il est en affaires, qu'est-ce que cela peut bien nous ficher.

. . . .

PAUL LÉAUTAUD.

BLOC-NOTES

23 DÉCEMBRE. — Je reçois les épreuves de la Note sur Maurras, de Thierry Maulnier. Ce que j'attendais : T. M. ne cherche pas l'alibi de l'œuvre littéraire comme tant d'autres pour escamoter la question brûlante. Mais moi-même ne me suis-je pas tu, bien que j'aie été pressé par quelques lecteurs de consacrer à Maurras un article? J'ai répondu à l'un d'eux : « Le silence demeure pour moi la seule attitude possible devant la tombe d'un homme avec lequel j'ai toujours été, et sur presque tous les points, en désaccord profond. Comme vous aimez Maurras, vous n'imaginez même pas que mon article pourrait être dur. Si objectif que je fusse, j'écrirais pourtant ce que je crois être vrai et le millième de ce jugement suffirait à vous blesser et à irriter inutilement une plaie à vif. Je me suis levé pour entendre son éloge à l'Académie et je n'ai eu aucune peine à prier pour qu'il repose en paix. Mais rien ne me fera m'incliner devant ce destin qui s'inscrit entre la glorification du faux-Henry et les attaques antisémites de 1943... »

Oui, voilà le point où je me sépare de Thierry Maulnier. Mon jugement sur Maurras rejoint le sien (peut-être même mettrais-je avec plus de force l'accent sur ce que la jeunesse française dut à Maurras entre 1910 et 1920). T. M. a fait tenir en quelques lignes une analyse de l'influence maurrassienne et de ses causes qui est une merveille de justesse et de sagacité. Rien à ajouter non plus à cette peinture d'un homme emmuré dans son système. Mais ce jugement, je l'encadre, si j'ose dire. De chaque côté du tableau, se dressent ces deux « flammes noires ». Tout le nazisme est préfiguré dans la glorification du faux-Henry, — le plus immonde qui

ait jamais été commis puisqu'il s'agissait de perdre un innocent, et dans cette fureur de 1943 que la vue de l'étoile jaune n'apaisa pas.

Mais je m'arrête. Je ne saurais parler de ces choses avec sang-froid, surtout au lendemain du jour où les matraques de *l'Action française* ont recommencé de jouer. J'ai écrit à la première page du cahier où je rédige ces notes, ce mot de Louis Lavelle : « Les plus grands de tous les biens, ceux que chacun doit chercher à obtenir pour soi et à partager avec tous sont la lucidité, le courage et la douceur. » Ni la lucidité ne me manque, pour écrire une étude sur Maurras, car voilà près d'un demi-siècle que j'y songe, ni je crois le courage, — mais la douceur !

C'est le chrétien qui en moi a le plus souffert de Maurras. Thierry Maulnier, qui n'a pas mes préoccupations religieuses, n'avait aucune raison de mettre l'accent sur ce qui eût été le centre même de mon étude. En louant l'Église catholique d'avoir purgé l'Évangile du levain révolutionnaire qu'y avaient déposé des Juifs obscurs « nourris de révolte hébraïque », Maurras donnait raison à la fois à Luther, à Karl Marx et à Nietzsche. Peut-être y reviendrai-je un jour.

27 DÉCEMBRE. — M. Marc Beigbeder m'écrit pour me sommer, en tant que prix Nobel, de sauver la vie des Rosenberg. Il s'offre à me prouver leur innocence de telle manière qu'il ne me restera aucune échappatoire. Ce Beigbeder n'est pas si sot que de croire le président Truman homme à se décider sur l'avis d'un écrivain français, fût-il prix Nobel, — d'un écrivain qui aurait pris ses informations chez un « crypto » de l'espèce Beigbeder ! La vérité, c'est que ce collaborateur des *lettres françaises* prépare déjà l'article sous lequel il m'accablera si les Rosenberg sont exécutés. Je pourrais l'écrire d'avance, son article ! Cela eût suffi pour m'empêcher de répondre à sa lettre. Mais j'ai cédé à une autre considération. Que M. Beigbeder m'excuse si je me trompe, je ne crois pas qu'il ait été le moins du monde gêné par les pendaisons de Prague et autres lieux, ni qu'il les ait ouvertement désapprouvées, ni qu'il ait intercédé pour les victimes. Il demeure en tout cas un allié plus ou moins camouflé du

Parti qui est lui-même au service d'un Empire concentrationnaire où des Rosenberg à coup sûr innocents ont été sacrifiés et continuent d'être sacrifiés par millions. Qu'il se taise donc. Autant que nous en puissions juger, dans cette affaire, toute la question est de savoir si le témoin Greenglass a menti. Et comment prouverions-nous aux services américains qu'à Paris nous pouvons en être mieux informés qu'ils ne le sont eux-mêmes?

L'épreuve quotidienne du courrier : tous ces gens qui veulent me persuader qu'ils détiennent la vérité, pour que je la proclame du haut de la tribune que j'occupe. Un garçon me fait un cours d'histoire d'après Bainville, un autre m'adresse une brochure sur l'armée européenne. Pour tous la vérité est pareille à une objet bien ficelé qu'ils ont en leur possession, contenue dans des formules, dans un système qu'ils ont reçu d'autrui et qu'ils voudraient me passer.

2 JANVIER 1953. — La nouvelle N. R. F. Non je ne souhaite pas que la guerre des revues ait lieu. Mais l'examen désintéressé de chaque numéro n'est pas la guerre, ni la critique serrée et, quand il le faudra, implacable. Je demande pour moi le même traitement. A quoi bon toutes ces revues rédigées par les hommes de ma génération, si ce n'est pas pour nous poser des questions les uns aux autres, de ces questions devant lesquelles jusqu'à aujourd'hui, nous avons reculé? Procédons par ordre :

Le silence sur Drieu : « Il y a trente ans, la *N. R. F.* rompait le silence où la guerre l'avait contrainte... » Ainsi commence l'avis aux lecteurs. Mais je cherche en vain l'anti-strophe : « Il y a treize ans, *la Nouvelle Revue Française* ne choisissait pas le silence... » J'entends bien que les vieilles revues sont, comme les vieilles gens, plus volontiers presbytes que myopes. Vous ne discernez pas votre histoire la plus récente. Je ne songerais pas à vous chercher querelle sur ce point si cette histoire n'était pas celle de Pierre Drieu La Rochelle. Il y a loin du destin de Drieu à celui de M. Gaston Gallimard. Les choses eussent-elles tourné autrement, M. Gallimard aurait eu bonne mine. Quoi qu'il advînt, il était paré. Drieu, lui,

avait joué à quitte ou double. Il a perdu, il a payé infiniment au-delà de sa dette. Sur le plan temporel les hommes ne peuvent plus rien contre lui que de le faire mourir une seconde fois par leur silence. Vous avez le droit de le garder, ce silence, sur la *N. R. F.* de l'Occupation, non sur le garçon qui a occupé ce fauteuil, qui a corrigé les épreuves, assis à cette table. Ce n'est pas une autre *N. R. F.* que celle de Drieu qui reparaît aujourd'hui : vous avez trouvé dans le tiroir les pages de Montherlant que la libération vous avait empêché de publier ; et le Thomas qui traite des livres de poèmes, doit être, j'imagine, le même Thomas à qui Drieu avait confié cette rubrique. Vous n'étiez pas obligé de ressusciter la Revue, mais enfin vous l'avez fait. Vous n'avez plus désormais la ressource du silence. A vous la parole puisque Drieu n'est plus là pour nous expliquer comment les choses se sont passées rue Sébastien Bottin, durant ces quatre années. (Et il est là pourtant, — notre ennemi... plus présent, plus près de notre cœur qu'aucun de vous.)

Décidément, dans cet avis au lecteur, nous allons de merveille en merveille : « Nous nous proposons avant tout de créer et maintenir contre la mode... *contre les ridicules invites des prix*, le pur climat qui permette la formation d'œuvres authentiques... » Je me frotte les yeux ; oui cela est imprimé noir sur blanc dans la revue éditée rue Sébastien Bottin. *Les ridicules invites des prix!* O pureté ! pureté ! Mais non, la guerre des revues n'aura pas lieu. Le lieutenant-colonel Henry assurait, devant le conseil de guerre, qu'il y a des choses qu'un officier français ne peut même pas confier à son képi. Puisque j'appartiens à l'Académie, il me reste de raconter à mon bicorne toutes les vérités qu'il faut bien qu'ici je ravale. Seulement supputez les millions que la firme Gallimard, doit au prix Goncourt et ne parlez plus jamais — entendez-vous bien? — jamais, de mettre en garde les jeunes romanciers français contre « les ridicules invites des prix ».

Eh bien si ! décidément, la guerre des revues aura lieu, mais non entre *la Table Ronde* et *la Nouvelle N. R. F.* C'est *a Nouvelle N. R. F.* qui attaque la première et furieusement

M. Saillet, futeur animateur, avec M. Nadaud, de la revue à paraître en mars, chez Julliard. Il s'agit d'une histoire déjà ancienne : le pastiche de la *Chasse spirituelle*. Histoire trop ancienne : M. Jean Guérin de *la Nouvelle N. R. F.* (qui est M. Jean Guérin?) écorche à froid une vieille cicatrice, il rouvre une plaie depuis longtemps fermée, il y met les doigts. Mais le patient s'appelle Saillet ! Drôle de patient. Ici nous ne faisons la guerre à personne, mais le mois prochain, nous serons bien contents de nous mêler aux badauds, lorsque M. Saillet donnera sa petite réponse à ce M. Guérin dont on ne connait pas le vrai nom.

« Éminence grise de la littérature »? Je ne vous refuse pas ce titre, cher Paulhan. Vous êtes aussi, convenez-en, l'infatigable poisson-pilote qui navigue depuis des années devant le plus gentil, le plus chéri par ses amis, le plus fin, mais aussi le plus vorace *dentuso*, devant le *galano* le plus affamé de toute l'édition française. (Vous voyez que j'ai lu *le vieil homme et la mer*.)

J'enrage de penser qu'après ce que j'ai écrit ici-même en décembre pour m'amuser à vous effrayer, vous pouvez croire que je ne cède qu'au désir de vous faire pièce et d'attirer les chalands. Vous êtes loin du compte. J'aime encore la *N. R. F.* Je nourris un reste de tendresse pour cette chère vieille dame tondue, dont les cheveux ont mis huit ans à repousser. Ce n'est pas assez dire que je ne lui veux aucun mal. Ma première idée a été de lui chercher querelle pour rire. Mais le jeu, chez moi, est presque toujours le signe d'une préoccupation profonde. Voilà près de quarante ans que j'occupe la scène littéraire. Je n'attends plus de bien ni de mal d'aucune créature et qui m'ôterait la vie, aujourd'hui, ne ferait que mettre le point final à un discours achevé. Il me reste d'user de cette liberté. Voilà le moment d'observer chez les autres et de consentir à ce qu'on recherche chez moi ce que recouvrent les mots dont nous nous servons. En ce qui concerne la *Nouvelle N. R. F.* qui refuse pudiquement de se pencher sur son passé le plus proche, nous ne perdrons pas une occasion de la juger à la lumière de ce passé. Il faudra bien qu'elle

l'assume ou qu'elle le renie. Dans les deux cas, nous la débusquerons de cette pureté toute verbale où se retranchent les deux innocents, Arland et Paulhan, — tandis que leurs maîtres, à peine une maison d'Édition occupée, mettent le siège devant une autre, surveillent celles qui ne battent plus que d'une aile, ont l'œil sur les agonies.

Avouez-le, cher Paulhan, ils ne ressemblent à aucun de leurs confrères. Je vois bien jouer la volonté de puissance chez Flammarion, chez Plon, chez Fayard ou dans une maison comme *le Figaro :* si chacun s'efforce de croître selon ses méthodes, aucun ne surveille le champ de bataille avec ce terrible œil, — oui, un œil de poisson mais qui a, sur certains malades, une vertu curative. Depuis qu'il entend autour de lui ces formidables claquements de mâchoires, Bernard Grasset se porte bien.

Vous protesterez que comparaison n'est pas raison, que la loi de l'offre et de la demande ne règne pas chez les squales, que ces messsieurs sont de fort bons payeurs qui aident les gens et ne les dévorent pas, que c'est faire œuvre pie que de renflouer les vieilles maisons moribondes ; je vous accorde que le roman d'Hemingway me fait vivre en imagination, tous ces jours-ci, dans un frétillement de requins qui, comme vous le savez, nagent souvent par paire. Il reste que, du train dont ils vont, ces bons Samaritains, tout subira leur loi d'ici très peu d'années, dans la République des Lettres. Un temps viendra où ils imprimeront, éditeront, distribueront directement ou par maisons interposées, tous ceux qui reçoivent les prix, mais aussi tous ceux qui les décernent.

Vous me croyez engagé dans une misérable bataille pour retenir les abonnés ; or il s'agit de ce combat spirituel — mais oui Arland, ne ricanez pas ! — dont Rimbaud a écrit qu'il était plus brutal qu'une bataille d'hommes. Non, je n'offense pas ici la charité, car la plus grande charité envers les vivants, c'est la justice, — et d'abord envers les jeunes vivants qui rament sur la galère où vous-même êtes passé quartier-maître, à l'ancienneté. Parler ouvertement de ces choses, cher Arland, ce n'est point vous faire la guerre, c'est vous inviter à la

pratique d'une vertu qui s'appelle la pudeur. Je me flatte que vous n'oseriez plus écrire aujourd'hui ce que je lis dans votre Avis au Lecteur : « Notre revue s'efforcera de préciser avec rigueur les conditions de cette pureté et de cette authenticité... » mais enfin vous l'avez écrit et je vous prends au mot : ces conditions, je vous aiderai à les définir ; et pour la rigueur vous pouvez me faire confiance. Moi aussi je compte sur vous : ne craignez pas d'aller fort. La correction fraternelle est un exercice salutaire où nos deux Revues ont beaucoup à gagner. Veuillez me pardonner si je me suis montré aujourd'hui un peu timide : ce n'est que l'embarras du début.

(à suivre) FRANÇOIS MAURIAC.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

UN PAS A GAUCHE TROIS PAS EN ARRIÈRE

Les faux problèmes se reconnaissent à ceci qu'ils sont extraordinairement prolifiques. Ils accouchent de toutes sortes d'enfants, qui leur ressemblent comme fait un monstre un autre monstre. On en vient à ne plus distinguer l'enfant de son progéniteur — la solution, du problème; et c'est le signe qu'il n'y a plus de problème du tout, question et réponse sont passées du côté de l'histoire, il en faut parler au passé. Alors on « interroge » l'histoire, qui ne répond qu'à ceux qui croient qu'elle parle — ou qui répond mais comme un ventriloque, qui serait nous.

Ainsi en va-t-il du problème de la « littérature de gauche », qui n'était littérature qu'au temps que la gauche était un souhait, et qui est devenue « de gauche » quand il n'y a plus eu de littérature.

Lorsque Maurice Nadeau et Roland Barthes posent dans l'Observateur *(27 novembre 1952) les termes d'une enquête sur* la Littérature et la Gauche, *ils témoignent d'abord d'une grande nostalgie, et sans doute d'une inquiétude. Nostalgie d'un état social de fermentation, l'entre-deux-guerres, propice au mythe d'une littérature révolutionnaire; inquiétude à propos d'un état social de pétrification, du type communiste stalinien, assimilant la littérature à la propagande et à la police. Comme il ne peut s'agir, sous peine de mort littéraire au moins, d'acquiescer à l'enfer qu'entretient le second, il faut tenir que l'âge d'or du premier est* aussi *la promesse d'un paradis. Autrement dit : si la gauche d'aujourd'hui est la mort pour la littérature, et si la littérature d'hier était la gauche vivante, alors reprenons-nous à souhaiter une gauche, il se peut bien que la littérature y prenne vie. L'enquête aboutit à un vœu pieux. On écrit* (l'Observateur *du 15 janvier 1953*) :

> ***On peut se demander, en matière de contre-épreuve, si la littérature dans son ensemble possède les caractéristiques que nous venons de définir. On est bien obligé de répondre par la négative. (...) Elle oscille souvent de l'activité commerciale à l'esthétique.***

C'est un premier point : on semble tenir qu'il n'y a pas aujourd'hui de littérature de gauche.

Le chemin d'une littérature de gauche s'établit vers plus de conscience d'une part, vers plus de maîtrise de l'autre. Il part de la probité de l'artiste pour aboutir à la vérité de son expression. Au sein d'une mystification permanente et multiforme, l'œuvre de gauche dégonfle les mythes, dénonce les impostures, témoigne sans se lasser de ce que les malheurs des hommes sont justiciables de remèdes. Elle porte les marques de la lucidité et du courage.

*C'est le second point : on semble conclure qu'*il faut *une littérature de gauche, qui se définisse selon des critères particuliers, on la souhaite, on l'espère, on l'attend, on la prédit. Il est bien normal dans cette occasion que la conclusion de l'enquête prenne allure de manifeste. L'observateur se fait magister. Ne nous étonnons pas : la pétition était au principe, quand Roland Barthes écrivait (le 27 novembre 1952 — et je demande pardon au lecteur de citer si longuement) :*

Avant de définir deux mots aussi vivants et aussi confus que Littérature *et* Gauche, *je vois bien que la* littérature de gauche *possède une réalité extensive à toutes ses définitions et qu'elle est, sans préjuger de son contenu, lieu de rassemblement, départ d'un combat, collection plus ou moins militante de tous les écrivains qui professent une politique de gauche. Je puis donc donner au moins une définition immédiate de la littérature de gauche :* c'est la production des écrivains de gauche. *(Ce n'est pas moi qui souligne. —* F.*) Il ne m'est pas possible de saisir sans analyse ni discussion le contenu idéologique des romans d'Aragon ou de Sartre, et pourtant je sais tout de suite qu'ils peuplent une littérature de gauche, parce que l'un est communiste, que l'autre a pris publiquement position pour le prolétariat, contre le racisme, et que tous enfin sont condamnés par l'Église des évêques et les mandants du Capital.*

Je me demande si aucun commentaire est ici nécessaire, où la confusion le dispute au simplisme, où l'apparence de la clarté et de l'objectivité dissimule la pensée de système et l'esprit partisan. Au moins y avait-il dans les questions que posait Maurice Nadeau (dans le même numéro) à propos d'une hypothétique littérature de gauche, une bonne volonté, une naïveté même, bien sympathiques. Roland Barthes, lui, nous tympanise. Car enfin, pour peu qu'on l'en croie, Aurélien *est un roman de gauche* puisque *Aragon est communiste,* la Nausée *est une épopée prolétarienne* puisque *Sartre accable Mac Carthy, Henry Miller est un écrivain révolutionnaire* puisque *les pères de famille l'expulsent des librairies.*

D'abord, et enfin, la gauche *qu'est-ce que c'est? Rendons cette justice aux communistes, eux seuls parlent clair, et quand même nous en voudrions une autre ils nous imposent cette définition : la gauche, c'est eux. La littérature de gauche ce ne peut donc être que la littérature communiste, d'inspiration communiste, faite par des communistes, en obéissance aux impératifs de la propagande communiste (soviétique) et justiciable des seuls critères d'action communistes — c'est-à-dire, à la limite, pas de littérature du tout. On appelle, dans ce sens-là, littérature, la publicité de produits pharmaceutiques ou les discours publiés en brochure des leaders (provisoires) du Parti.*

Si l'on veut être plus sérieux, alors il n'y a qu'une question qui

vaille. C'est celle qu'arrivent à poser nos enquêteurs : Qu'est-ce même que la littérature? *A la bonne heure! Et pourquoi pas, en fin de compte, la question essentielle, qui nous met à la racine du problème et qui seule nous engage vraiment : comment la littérature est-elle possible? Un philosophe comme Maurice Blanchot ne cesse pas de se la poser, c'est qu'elle est proprement inépuisable. La littérature est question, nous en question — non pas à gauche ou à droite, mais au cœur.*

FORESTIER.

MICHEL PERRIN
ARLETTY

Regards aveugles, sourire épinglé, voix méchante, on connait son charme et on ne s'en lasse pas. Pourtant elle l'a réduit à n'être plus qu'un moyen d'expression, un sourire figé depuis si longtemps sur son visage qu'elle semble l'avoir oublié là par inadvertance. Mais au-delà de cette apparence, il y a un personnage tout absence d'espoir et volonté de vivre dans le rêve et un univers qu'il crée à son image.

C'est bien là l'*œuvre* d'Arletty : un univers placé entre parenthèses dans les univers particuliers de Prévert, Tennesee Williams ou Jean-Louis Curtis. On regrettera que Michel Perrin, d'autre part fidèle chroniqueur de sa carrière, n'ait qu'effleuré ce côté remarquable de sa personnalité.

(Éd. Calmann-Lévy.) C. C.

C. VIRGIL GHEORGHIU
LA SECONDE CHANCE
Traduit du roumain
par Livia LAMOURE.

On voit bien pourquoi et par quoi cette suite de *la Vingt-cinquième Heure* gêne certains de ses lecteurs, embarrasse certains de ses critiques — moins ménagers de leurs louanges, souvent, lorsqu'ils lisent ou vantent des ouvrages beaucoup plus discutables. C'est que, livre « engagé » s'il en fut jamais, *la Seconde Chance* l'est d'une manière passablement insolite : aucun parti, aucun partisan n'y trouvera chaussure à son pied, n'en pourra faire son miel, n'y trouvera d'eau pour son moulin. Nous sommes au temps d'un néo-manichéisme par certains côtés bien commode. Les hommes, les partis, les régimes, les nations, les « blocs », se divisent en « bons » et en « mauvais ». Droite et gauche, bourreaux et victimes, fascistes et démocrates, esclaves et hommes libres, soviétophiles et américanophiles, etc., etc., autant de « binômes » d'un usage facile et rassurant. Selon le parti où l'on se range, les « méchants » sont les partisans d'en face; les « traîtres », ceux qui pensent *autrement*. On imagine mal à quel point cette dialectique simpliste est entrée dans les mœurs, si j'ose écrire, de la pensée contemporaine. C'est au point que qui se refuse à la faire sienne apparaît *a priori* comme suspect. Qu'on juge alors du malaise, du désarroi des bons esprits (de toute observance)

devant un livre comme celui-ci, où il n'est tenu aucun compte dudit manichéisme obligatoire.

Son sujet, c'est l'atroce, l'inhumaine absurdité du monde où nous vivons. Je sais bien : le mot, le thème sont devenus la « tarte à la crème » d'un certain nombre d'écrivains d'aujourd'hui. Mais aucun n'a osé dénoncer les formes *les plus simples*, les manifestations *les plus tangibles* de cette absurdité. Elle est surtout prétexte à hautes spéculations philosophiques — et les théoriciens de l'Absurde, eux-mêmes, n'ont de cesse, une fois posé le problème (fût-ce sur le plan purement moral ou métaphysique), qu'ils n'y trouvent une échappatoire : voyez Sartre, voyez Camus, et la virtuosité dialectique avec laquelle, après avoir écrit *la Nausée* ou *le Mythe de Sisyphe*, ils se sont employés à trouver une issue à leur propre nihilisme et à ses conséquences, qui par l' « engagement » dans l'action (?) politique, qui par la mise en œuvre d'un laborieux « christianisme athée ». Sur ce terrain-là, tout est possible, j'allais dire : facile. La véritable « tarte à la crème », c'est cette défense de l'Homme, de la Liberté, du Prolétariat, de la Sainteté, et autres mots à majuscules qui, couvrant tout, ne couvrent exactement rien. Or l'homme (sans majuscule) dont nous parle C. Virgil Gheorghiu, c'est tout autre chose. C'est la victime *concrète* d'un mécanisme *concret*, qui fonctionne *concrètement* dans notre monde *concret*. C'est, ou ce pourrait être, ç'a été ou ce sera demain vous ou moi, vous et moi. Quels que soient notre patrie, notre race, le régime sous lequel nous vivons, notre parti ou notre absence de parti. Les personnages de *la Seconde Chance*, qu'ils soient fascistes ou communistes, victimes de l'un ou de l'autre clan, juifs ou non-juifs, riches ou pauvres, victimes ou bourreaux, qu'ils attendent leur salut des Américains ou des Russes, *tous*, finalement, sont pris dans l'engrenage absurde qui, au temps de la vingt-cinquième heure, écrase et broie sans discrimination les cœurs et les corps, les vies et les âmes. Et je ne crois pas rassurer beaucoup de lecteurs de ce livre en disant qu'*aucun* de ces personnages n'est imaginaire, qu'il n'est pas *un* épisode de *la Seconde Chance* qui n'ait été vécu, que l'on ne pourrait dater, situer dans le temps et dans l'espace (Gheorghiu n'a fait que modifier — parfois, et à peine — certains noms; que rapprocher dans le temps des faits, *tous* réels). C'est bien là le plus gênant : le mécanisme impitoyable de ces intrigues parallèles ou concomitantes, dont la rigueur semble parfois voulue, artificielle — au point que l'enchaînement des « gags » tragiques fait penser à l'horlogerie d'un sinistre vaudeville — ce mécanisme est celui-là même de la réalité contemporaine. Et le destin des héros de C. Virgil Gheorghiu, rien n'exclut qu'il ne soit, demain, celui de *chacun* de nous : il suffit d'un traité, d'un hasard, d'un caprice des apprentis sorciers qui gouvernent (?) les destinées de notre monde, pour que *chacun* de nous prenne sa place dans les rangs de ce monstrueux « prolétariat » dont Gheorghiu conte la geste : celui des « personnes déplacées », qui compte déjà, à l'heure qu'il est, quelque 150 millions de membres...

Je n'entreprendrai pas de résumer l'intrigue, les intrigues de *la Seconde Chance*. Chacune aurait pu faire le sujet d'un roman séparé, mais de leur rapprochement naît un sentiment presque insoutenable

de *nécessité*. M. André Rousseaux en a été, dit-il, « anéanti. » Pour se défendre contre cet « anéantissement », qui lui est évidemment désagréable, le critique du *Figaro littéraire* chicane C. Virgil Gheorghiu sur des points subtils d'esthétique romanesque, d'économie littéraire, de technique; « anéanti » d'abord, M. André Rousseaux s'est découvert, ensuite, « un peu déçu. » Les récents procès de Prague l'ont pourtant amené à se demander s'il n'y avait pas « quelque chose », dans *la Seconde Chance*, qui méritait réflexion. M. André Rousseaux a raison de lire les journaux. Mais il va chercher bien loin et bien tardivement ses informations. Ce n'est pas qu'à Prague, et en 1952, que ce « quelque chose » existe et se manifeste, qui le trouble et l'inquiète. Il y a quelques années, voire quelques lustres que *partout* dans le monde s'est mise en marche la machine dont *la Seconde Chance* décrit, avec une impitoyable simplicité, le fonctionnement.

Devant quoi, il est bien permis de dire qu'un livre comme celui de C. Virgil Gheorghiu n'est pas à considérer tout à fait avec les mêmes yeux que le premier roman venu, et mérite d'échapper aux querelles byzantines dont, à d'autres occasions, la critique littéraire a bien raison de s'occuper — tant que cela lui est *encore* donné...

(Éd. Plon.) CLAUDE ELSEN.

JEAN-CLAUDE CLÉBERT

PARIS INSOLITE

« La révélation de la vie d'une cité est interdite au public, réservée aux initiés, aux très rares poètes, aux très nombreux vagabonds. » L'auteur a voulu être ce vagabond-poète à qui la ville — la Ville — donne les clefs de ses portes secrètes. Ces portes-là s'ouvrent en plein jour, un peu partout, pour qui sait voir. Apprendre à voir, apprendre à connaître : Jean-Paul Clébert a choisi pour cela d'être vraiment un clochard, et de vivre comme vivent les clochards. Avec, en plus, un talent vigilant, de la mémoire. Il ramène de son voyage un livre qui est plus qu'un carnet de notes ou d'esquisses. C'est, comme il le souhaite un guide vers tout ce que Paris contient de merveilleux, d'extraordinaire — d'insolite : les rives de la Seine vues par ceux qui couchent à côté de l'eau, la place Maubert, le quartier Saint-Paul, la Petite Roquette, les terrains vagues des portes de Paris. Tout cela est, dirait Mac Orlan, à qui l'auteur reprend justement les termes, générateur d'un « fantastique social » assez difficile à comprendre, donc à peindre. Fantastique social d'un décor, d'une histoire, et des individus qui vivent dans ce décor, presque anonymes, se relayant de siècle en siècle. Jean-Paul Clébert est un peintre d'une grande force, qui donne de ses explorations et de ses visions des images cernées d'un trait extrêmement précis; c'est aussi un écrivain, qui a su trouver le style convenant à son propos. Style simple dans l'effet, et si proche qu'il soit du style parlé, il reste assez savant et riche dans sa construction, son vocabulaire, pour nous convaincre que la réussite de *Paris insolite* n'est pas le fruit d'une conjonction passagère entre une expérience et un talent — mais que le livre marque la naissance d'un véritable écrivain.

(Éd. Denoël.) GILBERT SIGAUX.

LES ROMANS

LE ROMAN ET AUTRES COMPTES (suite)

Dans le numéro du mois dernier, j'ai déjà risqué un mot sur la crise matérielle du roman. Je dis : matérielle. La crise n'est que là. Il paraît bien un roman excellent tous les deux ou trois ans. Au bout du siècle, cela fera une moyenne très honorable. Et, encore une fois, il ne s'agit pas ici de l'œuvre d'art. L'œuvre d'art existe indépendamment de ses lecteurs. Elle existe à partir du moment où elle est écrite et trouve en elle-même une très suffisante justification. Il s'agit ici d'un sujet infiniment plus terre à terre : des rapports entre cette œuvre d'art et le public, rapports qui sont ce que l'on sait.

Excluons les romans couronnés, phénomène particulier. En dehors d'eux, quelques romans, dit-on, se vendent. Un journal, dernièrement, en donnait la statistique. En gros, on y peut déceler deux nuances : la nuance Caroline chérie *et une autre qu'on pourrait appeler la nuance documentaire, les ouvrages qui veulent nous initier à certaines vies, à certains « problèmes » et qui, ces dernières années, assez curieusement, se sont cristallisés autour du héros-prêtre et du héros-médecin. D'un côté le secteur de l'invention, de l'autre le secteur du renseignement (dans les deux sens : ouvrages qui prétendent renseigner et pour lesquels l'auteur a dû se renseigner). Il est curieux de noter que ce sont là précisément les deux secteurs qui, encore solidement investis par les romanciers du* XIXe *siècle, sont de plus en plus désertés par les romanciers contemporains.*

Ces deux secteurs, d'ailleurs, se touchent. Que le romancier invente ou qu'il se renseigne, dans un cas comme dans l'autre, il sort de lui-même, il part à la découverte d'autrui. Tandis que le romancier contemporain, de plus en plus, s'enferme en lui-même, s'enroule dans ses replis et ne s'enfonce plus que dans ses propres cavernes. Rien de moins « inventé » que la plupart des romans actuels. Regardons-y de plus près : huit fois sur dix, plus ou moins arrangés, plus ou moins transposés, plus ou moins corsés, à la première personne comme l'Amour de rien *ou à la troisième comme* Léon Morin, *ils ne sont rien d'autre que des confessions. Peu ou guère d'invention, à peine « une histoire », un seul personnage et quelques rares comparses qui n'existent que par rapport à lui. Nous sommes loin du foisonnement de personnages cher à Balzac ou à Stendhal. Le roman se fait biographique et, de préférence, autobiographique. Il suffit de feuilleter un catalogue d'éditeur et d'y confronter le résumé d'un roman avec la biographie de l'auteur. On dirait que l'une doit servir de pièce justificative à l'autre, que seuls osent encore parler*

de dockers les romanciers qui ont coltiné des ballots, et seuls de la guerre les décorés de la médaille militaire. On comprend bien d'où part ce souci mais il trahit aussi une étrange timidité. Le roman n'est pas de l'Histoire. Si les mots ont encore un sens, le roman, c'est de l'invention. Qu'avons-nous besoin de fournir des références pour un récit dont, en le sous-intitulant roman, nous commençons par souligner qu'il est inventé?

Tous les jours pourtant, au théâtre, nous voyons des écrivains « inventer » des explications de Caligula, de Néron ou de César Borgia. Revenus au roman, ces mêmes écrivains rentrent en eux-mêmes, n'osent plus sortir du cercle étroit qui leur est familier, n'osent plus parler d'un plombier s'ils n'ont pas vécu eux-mêmes dans la tuyauterie. Ont-ils été davantage Romains ou condottieri? Ne pourraient-ils pas, dans une demi-heure de conversation, trouver l'équivalent sur les plombiers de ce que Tacite et Salluste leur ont appris sur Néron? Mais tout se passe comme si les romanciers se méfiaient de tout ce qui n'est pas leur propre souvenir. Imaginons la rigolade demain dans Paris si un écrivain connu pour ses veilles studieuses et ses habitudes monacales publiait un roman intitulé Splendeurs et Misère des Courtisanes. *Balzac l'a fait pourtant et c'est une grande œuvre. Imaginons les huées devant une interview ainsi conçue : « Mon dernier livre met en scène des paysans. Avant de l'écrire, j'ai parcouru la Beauce pendant trois jours en calèche et pris des notes ». Ce trait est de Zola :* la Terre *n'est pas du tout un roman négligeable. Aujourd'hui, avec notre manie de juger le romancier avant le roman (manie pas si nouvelle : elle vient de Sainte-Beuve et déjà Flaubert s'en plaignait) nous n'accepterions Zola qu'en sabots et Balzac que couronné de serpentins. Et bientôt — autre trait du temps et qui découle forcément de ce qui précède — nous limiterions Zola à ses culs-terreux et Balzac à ses Antonia Chocardelle, en leur interdisant Son Excellence Eugène Rougon et la princesse de Cadignan, comme maintenant nous renâclerions si Genet et La Varende prétendaient nous parler d'autre chose que de leurs voleurs et de leurs hobereaux.*

Tout cela, c'est oublier que le don du romancier, c'est avant tout de pouvoir se mettre dans la peau d'autrui. C'est oublier que l'invention est aussi *un mode d'appréhension — et autrement riche de possibilités que le souvenir. Une prison, le souvenir. Une prison, l'expérience. C'est oublier que le romancier peut trouver une liberté nouvelle et une virulence accrue à transposer son expérience dans un personnage qui ne lui est rien. On se gargarise du mot « authentique ». Je crains que ce ne soit là qu'un alibi. « Mon roman ne vous convainc pas? Pourtant j'ai vécu cette expérience ». De même, lorsqu'il voit que son histoire drôle ne fait rire personne, le narrateur ajoute : « mais elle a le mérite d'être authentique ». Mérite nul. Une histoire drôle n'est pas plus drôle parce qu'elle est arrivée. Ni le roman. Il doit convaincre à lui seul, sans références. L'important n'est pas qu'il soit « arrivé ». L'important est que, sous nos yeux, il arrive.*

Je me réfère là sans doute à une conception du roman qui est périmée. Je ne demanderais pas mieux que d'en saluer une nouvelle.

Mais où est-elle? Il n'y a aucune raison, en 1953, de recommencer Balzac ou Stendhal. La littérature bouge. Comme les campeurs, les générations littéraires préfèrent s'installer dans les clairières non souillées par les vieux papiers et les boîtes à conserves de leurs prédécesseurs. Il serait normal que le domaine du roman ait changé. Mais a-t-il changé? Je vois surtout en quoi ce domaine s'est rétréci, appauvri, en quoi il a perdu sur les bords. On me dira que, s'appauvrissant, le roman s'est purifié d'autant; qu'il a gagné en profondeur ce qu'il a perdu en largeur; que le cinéma l'a libéré de « l'histoire » comme la photographie a libéré la peinture de la ressemblance. Peut-être. Mais il n'est pas très étonnant dès lors de voir ce malentendu entre un public qui continue à voir dans le roman une évasion alors que les romanciers y voient très exactement le contraire.

FÉLICIEN MARCEAU

LES DIEUX DU NÉANT

Le héros de Romain Gary — *les Couleurs du jour* (1) — est un acteur de cinéma. L'héroïne d'Armand Lanoux — *les Lézards dans l'horloge* (2) — est une actrice de cinéma. Willie Bauché ne ressemble pas mal à Orson Welles. Armance rappelle quelque peu Martine Carol. A l'arrière-plan de ces deux romans curieux, attachants et décevants, chacun à sa manière, il y a donc ce monde-là, le plus artificiel sans doute qu'on ait jamais vu, le seul Olympe dont les dieux et les déesses puissent être évoqués à volonté, moyennant finances.

Imaginez un Hellène qui, en donnant deux drachmes à un guichet, eût fait apparaître Hermès Trismégiste ou Vénus Anadyomène. Néron, *qualis artifex,* faisait mimer devant lui par des esclaves les épisodes de la Fable ; mais il fallait que ce fût vécu, y compris Icare et Danaé. Le spectateur moderne va plus loin dans le raffinement : il se complaît dans la pensée que les idoles dont il révère l'image existent quelque part en chair et en os ; qu'elles ne sont pas de vaines représentations de l'esprit. Avec les films, le battage autour des films, les revues qui parlent des films, les rêves des amateurs de films, les théâtres où, de temps en temps, les « vedettes de films » offrent au public leur incarnation presque vivante, se compose une mythologie très complète, pareille à celle qui fait escorte à la passion amoureuse, au chauvinisme, au fanatisme politique, mythologie dont le caractère le plus singulier est de procéder d'un calcul commercial parfaitement accidentel. Le jour où les fabricants de pellicule imprimée décidèrent, pour gagner plus d'argent, de reporter leur publicité sur la figure et sur le « jeu » des comédiens — parce que le nom, le talent des auteurs et des techniciens sont sans effet sur l'imagination vul-

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Julliard.

gaire — une immense imposture est née. Et les fabricants eux-mêmes finirent par être dupes et victimes de leur mensonge ; ils en paient les frais, en vertu d'un mécanisme très simple : on excite les gens sur les mérites uniques de M. ou de Mlle X... — lesquels, en réalité, ne sont que des instruments très modestes — ; les gens, en foule, passent à la caisse, avec un empressement que, de plus en plus, il est impossible de distinguer du besoin irrésistible de voir le célèbre X... ; et celui-ci, ou celle-ci, peut dès lors exiger logiquement des émoluments formidables : « C'est pour moi qu'on vient ! » Une telle extravagance se perdrait dans la masse des mille autres extravagances dont notre Société est tissue, si l'absurde religion de la vedette ne s'étendait jusqu'aux esprits sains, et si l'on ne voyait tous les jours des hommes intelligents traiter comme des divinités véritables les cabotins grandioses qui se font rôtir à Billancourt.

Chose bizarre, cette erreur d'optique persiste même chez ceux qui ont assisté en personne aux balbutiements et tâtonnements pitoyables dont le metteur en scène et ses acolytes, à force d'exhortations patientes, de trucs techniques et de savants coups de pouce, tirent une magie inattendue, valable pour l'univers entier. Ni Romain Gary, ni Armand Lanoux, décrivant chacun de son côté les monstres sacrés du cinéma, n'ont osé les dépouiller tout à fait de leur monstruosité supposée. L'Armance de celui-ci, le Willie de celui-là, n'échappent au poncif de l' « étoile internationale » que pour s'enfermer dans d'autres conventions, presque aussi arbitraires. Sous le « génie universel » examiné de près apparaît un pauvre homme faible, que tourmentent obscurément l'orgueil, la bassesse, la tendresse, le goût de nuire. L' « étoile » énigmatique et cérébrale cède la place à une pauvre fille entêtée qui remâche et qui venge de son mieux les humiliations de sa jeunesse. Ces deux visages ne sont que des masques de rechange, on le sent. Quand les deux personnages s'effondrent, l'un dans le suicide, l'autre, après un suicide raté, dans le renoncement à toute pureté et à tout accord avec soi-même, on a l'impression très nette que leur problème individuel n'est pas résolu, ni le problème général auquel ils se rattachent. Même ce dernier ne se pose plus : la psychologie mythologique est une contradiction dans les termes.

Heureusement, dans l'un et l'autre drames, ces fantoches étincelants ne sont pas seuls en scène. A l'acteur s'oppose son rival ; à l'actrice, son amant. Le rival, homme réel ou à peu près, perd pied dans le tumulte d'irréalité qu'élargit autour de soi le fabuleux Willie Bauché, et qui déséquilibre toute l'histoire. L'amant est protégé par sa passivité, jusqu'au jour où il s'évade de l'Olympe survolté, pour aller regarder de petits reptiles qui bafouent le temps humain sur le cadran d'une horloge de campagne. Alors Marc Vivien découvre comme par hasard des vérités très précieuses : *Je pense qu'il y eut un moment où le monde s'est trompé. Comme lorsqu'on prend un mauvais chemin en voiture... Maintenant, le monde est dans l'erreur.* Idée essentielle, qui sera tôt ou tard le signe auquel se reconnaîtront les derniers civilisés. Mais pour en arriver là l'ex-scénariste a dû franchir l'espace étrange

que l'étoile Armance remplit de ses feintises, de ses contradictions, de ses duretés et de ses faiblesses, également troublantes et photogéniques. Cette découverte fondamentale jaillit dans une atmosphère et dans une âme qui ne l'authentifient pas.

S'il n'y avait ce dénouement, qui aurait exigé peut-être un changement de rythme et de style, le dernier ouvrage d'Armand Lanoux ne s'élèverait pas au-dessus du niveau, très honorable, qu'encombrent tant de romans divertissants, ingénieux, mouvementés, bien et haut troussés, oubliés du jour au lendemain. Malgré force coups de théâtre, cas de conscience, déchirements divers, il n'émeut pas ; mais il finit par faire penser. Le dernier ouvrage de Romain Gary effleure le philosophique, tourne autour du pathétique ; mais le satirique, auquel le narrateur se voue en désespoir de cause, a du corps et du montant. On y mesure l'avantage que le pittoresque lourd remporte sur le pittoresque léger : les caricatures qui escortent pareillement Willie et Rainier sont tellement poussées que, sans convaincre, elles inquiètent. C'est par là que *les Couleurs du jour* et que *les Lézards dans l'horloge* se signalent à la fin, sans le vouloir : dans la mesure où ils s'alourdissent. Aors, sous la vêture élégante, le tempérament passe. Avouons-le : il y a aujourd'hui trop de livres brillants, d'un éclat toujours le même ; livres où l'on retrouve la fastidieuse aisance, le ton faussement détaché, la sensibilité ingénieuse et crépitante des conversations de salon ou de salle de rédaction. On demande des romanciers qui ne soient pas à la mode.

Armand Lanoux, plus leste et plus direct, Romain Gary, plus trouble et plus dense, ne répondent à cet appel que fugitivement et comme malgré eux. Il est vrai que pour eux la difficulté était double, puisqu'ils parlaient du cinéma, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus truqué au monde. Révélons-leur un secret, que nous avons réservé jusqu'à la dernière minute : le cinéma n'existe plus. Il n'y a plus, sur nos écrans, que son fantôme. La littérature, du moins, est-elle mieux partagée? Admettons qu'elle existe encore un peu ; qu'elle se survit artificieusement, comme le cadavre hypnotisé d'Edgar Poe.

WALTER ORLANDO.

PIERRE DE BOISDEFFRE
LES FINS DERNIÈRES

Les Fins dernières sont l'histoire d'un procès et d'une condamnation à mort. Le thème du procès est l'un des mythes modernes et pas le moindre. On ne peut l'évoquer sans penser immédiatement à Stendhal. Kafka ou Camus, et peut-être faudrait-il aussi considérer les œuvres de Céline et de Roger Martin du Gard comme des récits où la société occidentale condamne une fois pour toutes, grâce à un complexe de lois et de préjugés, l'individu. Raconter un procès est donc pour les romanciers occidentaux une sorte de tentation de facilité puisque le sujet en est presque automatiquement symbolique. Pierre de Boisdeffre, en écrivant *Les Fins dernières* avait donc un

sérieux handicap. Cet handicap il l'a abordé avec toutes les ressources de la simplicité. Son procès prend une forme presque conventionnelle : des questions, des phrases du réquisitoire agitent les souvenirs dans la mémoire de l'accusé. Puis voici qu'il rédige une longue lettre pour un ami qui l'a abandonné. Et le miracle se produit à chaque phrase. Tant de simplicité ne nous distrait jamais du sujet ni des personnages. Et je n'ai pas parlé des deux qualités majeures du livre qui animent chaque mot et chaque phrase et sont comme une signature : la pudeur et la tendresse. *Les Fins dernières* sont en effet une sorte de définition de la pudeur par le style. Car la pudeur, qui est le contraire de la complaisance, est surtout la plus rigoureuse économie de moyen. Je renvoie le lecteur à deux pages du roman, l'une sur la puberté du héros, l'autre sur sa seule véritable aventure amoureuse. Quant à la tendresse, c'est celle qui insuffle à *la Chartreuse de Parme* son optimisme : comme Stendhal, Pierre de Boisdeffre obéit à son propre égoïsme, il ne met en scène que les personnages qu'il aime.

(Éd. La Table Ronde.) CLAUDE CICCIONE.

J. B. CANAVAGGIA
LES BRAS OUVERTS

C'est sans doute le mot, malheureusement prostitué, de pureté qui convient le mieux au livre de J. B. Canavaggia, *les Bras ouverts*.

Le héros du roman raconte les premières années de son expérience de peintre. Il s'inscrira au parti communiste. Mais qu'importe! Ce qui compte c'est surtout son progrès personnel vers ce choix qui ne veut avoir aucune vertu de propagande. L'art de l'auteur est d'avoir su, dans un style très simple et sans vulgarité, montrer comment se fait jour, chez son héros, cette nécessité interne créée par sa sensibilité et sa singularité d'individu.

Cet artiste qui observe chacune des exigences du moment qu'il vit, sans tricher avec lui-même ou les autres, nous fait comprendre le rôle, pour lui et pour son art, des femmes avec lesquelles il est lié. Mais bientôt « son expérience déborde de partout ce que peut apporter une femme ». Il éprouve « une passion globale » où il n'est « plus besoin de l'autre passion ». C'est par l'expérience de l'usine qu'il trouve enfin sa propre totalité dialectique (c'est moi qui emploie le mot).

Quelles que soient nos opinions politiques nous ne pouvons qu'être touchés par la sincérité sans fard, la modestie sans contrainte et la vérité sans emphase du personnage.

(Éd. Horay-Flore.) JACQUES EHRMANN.

SERGE GROUSSARD
LA VILLE DE JOIE

Naturellement cette ville ne dispense pas la joie, mais le désespoir. Il est trop difficile de vivre, nous laisse-t-on entendre, pour qu'il en soit autrement. Partout ce ne sont que bassesses amoureuses et calculs politiques, cruauté, jalousie, égoïsme sordide,

et la force publique, pour comble d'hypocrisie, s'acharne sur les victimes et non sur les coupables. Le monde est devenu si laid qu'il n'est plus à la mesure humaine, ou plutôt devenu si vieux qu'il n'est plus contemporain de l'homme qui, selon les mots de l'auteur, oscille constamment entre l'enfance et une maturité telle qu'elle dépasse de loin son âge.

Mais pourquoi faut-il aussi que Groussard, après tant d'autres, ait estimé bon de nous faire connaître Paris par le truchement d'un adolescent prolongé? Il semble vraiment que plus notre civilisation vieillit et réclamerait qu'on l'analysât avec sérieux, plus on choisit pour en rendre compte une jeunesse incompétente et maladroite. En lui donnant la parole, on se montre aussi impressionnable qu'elle, on adopte son obsession d'elle-même, sa prétendue pureté, on sombre avec elle dans la veulerie. Tandis que Balzac ou Stendhal jugeaient la jeunesse en fonction de son rôle dans le monde et comme un moment de la vie, trop de nos contemporains jugent le monde par les yeux de la jeunesse et attribuent abusivement une valeur absolue à ses opinions.

En conséquence, on peut conclure de bon nombre de romans dits « noirs » qu'ils ne reflètent pas tant, comme ils le prétendent, le divorce entre la société et ceux qui sont appelés à y vivre qu'un autre divorce entre cette société et une littérature qui, par on ne sait quel préjugé hérité du romantisme, ou quel obscur et craintif besoin de sauvegarder en soi ce qu'on croit avoir de plus authentique, s'entête à prendre le parti de ceux qui ne sont pas encore adaptés. Cette inadaptation au présent, qui n'est au fond qu'une fidélité au passé et à des thèmes conventionnels, fera qu'à force de se vouloir jeune, cette littérature finira par être anachronique.

(Éd. Gallimard.) GEORGES PIROUÉ.

GUY PORÉE

LE CHAT DANS LA NOIX DE COCO

Je suis étonné qu'on n'ait pas souligné davantage le charme de ce livre. L'Indochine est, depuis quelques années, un pays de luttes militaires et politiques. Les seules photographies qu'on en voit sont dramatiques. Et c'est un nom qu'on n'ose plus prononcer à la légère. Tel est pourtant le crime de Guy Porée : son roman sur l'Indochine est un roman heureux. On n'y raconte aucun combat, on n'y évoque aucun problème politique. Mais on découvre, à travers les yeux d'un petit garçon, Mic Robin, un pays étrange et paisible, extrêmement séduisant. Ce petit garçon fait tout de suite penser à Kim. Guy Porée y a pensé le premier. Aussi lui a-t-il donné comme compagnon fidèle, un vieil Anglais à lunettes, nommé W. S. Brown, dont on nous dit dès la première ligne qu'il ressemble à Rudyard Kipling. Ce petit clin d'œil au lecteur n'est pas gênant. Au contraire. *Le Chat dans la noix de coco* ne souffre pas du rapprochement. Son titre, un peu trop joli peut-être, est emprunté à un proverbe cambodgien, que Shakespeare aurait traduit : *beaucoup de bruit pour rien*. Cela s'applique évidemment à la charmante histoire

d'amour qui se déroule entre Simone et Jacques, et à laquelle Mic est intimement mêlé. Cela s'applique aux sentiments ambigus qui agitent Mic devant le premier amour de ses treize ans. Mais, dans l'esprit de l'auteur, cela ne s'applique-t-il pas également à tout ce bruit que l'on fait en Indochine, et qui s'avérera peut-être inutile? Le goût qu'il a pour les vieux temples et les vieilles légendes de ce pays secret, la mélancolie avec laquelle les personnages de son livre parlent de Paris et du métropolitain, le laisseraient à penser.

(Éd. Albin Michel.) JACQUES TOURNIER.

LES LETTRES ÉTRANGÈRES

COMMUNISTE OU ANGLO-CATHOLIQUE?

Dans *Feux d'artifice* (1), petit récit ronronnant de secrète malice, Jocelyn Brooke raconte qu'il (ou le monsieur qui dit « je ») a rencontré sur le bateau un voyageur un peu étrange, aux manières timides et compassées. Brooke s'essaie à des diagnostics : ce voyageur est certainement célibataire ; peu fortuné ; littéraire? il lit Graham Greene, ce qui n'engage à rien, mais il lit aussi Norman Douglas, symptôme plus évident de culture et même d'esthétisme ; d'ailleurs le son de sa voix révèle qu'il a passé par Oxford... *Il était possible qu'il fût communiste, mais plus probablement anglo-catholique.*

Conjecture assez saugrenue, et riche de toutes sortes d'implications humoristiques, pour peu que l'on y regarde de près. Jocelyn Brooke apparaît, dans ce récit, comme un enfant sensible qui refuse de se dégager de son enfance pour accéder aux responsabilités de l'âge mûr, — à certains égards, *Feux d'artifice* pourrait être défini comme une transposition oxonienne du « mythe » de Peter Pan. Mais il s'agit d'un Peter Pan très intelligent et très ironique. Quand il a écrit cette phrase innocente, l'écolier Jocelyn a dû rire sous cape, derrière son pupitre. C'était une bonne plaisanterie, d'autant meilleure qu'elle se détache à peine du contexte. Parmi les plus récents écrivains anglais ou américains que nous avons lus, Brooke me semble bien être un des plus subtils, des plus gentiment feutrés, un de ceux qu'il faut lire avec le plus de soin, car à le parcourir trop vite, on risque de n'appréhender que le sens manifeste de ses livres, — laissant échapper les implications cachées, souvent plus amusantes. L'écolier Jocelyn adore les feux d'artifice, tous les feux, tous les jeux et tous les artifices ;

(1) Éd. La Table Ronde.

il aime aussi les simulacres et dans ses limpides récits, il avance masqué.

Communiste, mais plus probablement anglo-catholique. Diagnostic surprenant pour un Français : l'appartenance au P. C. ou à l'Église romaine ne s'inscrit pas sur nos physionomies gauloises en signes visibles. Notre appartenance à la bourgeoisie ou au prolétariat, oui, à la rigueur ; mais non point le fait de puiser sa nourriture spirituelle dans *les Lettres françaises* ou *la Croix.* Or, pour l'œil exercé du potache Brooke, le voyageur doit être *ou* communiste *ou* anglo-catholique ; l'un ou l'autre, mais l'un des deux certainement. Qu'est-ce à dire? Que les signes visibles et manifestes de l'appartenance au P. C. ou de l'obédience à la foi catholique sont, en Angleterre, fort proches, au point d'être pris les uns pour les autres? Nous cernerons de plus près le sens de la boutade de Brooke si nous prenons garde que l'intrigant passager est, selon toutes probabilités, non seulement un « intellectuel » (pas à cause de Graham Greene ; à cause de Norman Douglas), mais un ancien élève d'Oxford et des *public-schools,* c'est-à-dire un pur produit de l'intelligentzia britannique. Et cela nous amène à considérer, une fois de plus, un certain aspect de l'Angleterre, un certain champ très limité de psychologie et de sociologie anglaises, qui n'a pas cessé d'être exploré par les romanciers d'outre-Manche au cours du demi-siècle, et où Jocelyn Brooke, Peter Pan armé de fusées et de masques, nous promène en souriant.

La vie universitaire, en France, n'a jamais beaucoup inspiré les romanciers. Je ne dis pas : la vie estudiantine, je dis : la vie universitaire. La vie estudiantine apparaît vaguement et très accessoirement dans *Scènes de la vie de bohême* ; et le « Quartier latin » est décrit d'une façon très conventionnelle dans deux ou trois méchants bouquins pleins de princesses russes cannibales et autres poncifs. La vie universitaire a fait l'objet d'un livre juste et intéressant de M. Magnane, *la Bête à concours.* Enfin, M. Sartre nous a montré le « boul' Mich » et Montparnasse, vus par un ex-étudiant, par un de ces jeunes agrégés qui ne parviennent pas à sortir du Ve arrondissement et retournent toujours chez Dupont-Latin ou au d'Harcourt comme un meurtrier sur les lieux du crime... A ma connaissance, le nombre d'ouvrages romanesques consacrés à l'Université et aux étudiants est assez limité. La Sorbonne est peut-être une personne morale ; elle n'est pas, jusqu'à nouvel ordre, un personnage romanesque. Il n'en est pas de même en Angleterre. Oxford et Cambridge sont d'aimables douairières qui figurent au premier plan, ou se laissent deviner en filigrane, dans un nombre considérable de romans anglais, de *Sinister Street* à *Brideshead revisited.* En Amérique, les écrivains de la génération *tough* avaient coutume d'exercer successivement tous les métiers, débardeur, fermier, agent de publicité, garçon d'étage, etc. En France, jusqu'à la guerre de 39-40, les écrivains étaient volontiers rédacteurs dans un ministère, secrétaires à l'Agence Havas, ou alors, bourgeois bien nantis de vignes dans le Bordelais ou de pâturages en Normandie. Après 1945, il y eut une floraison d'universitaires, — lesquels, circonstance aggravante pour cer-

tains critiques, étaient souvent agrégés (agrégés à quoi, je vous le demande !) On a enregistré, depuis, certains changements et nombre de nos plus récents auteurs, à l'imitation des grands Américains de l'époque 1925-1930, ont pratiqué chacun plusieurs métiers manuels (l'expérience de la vie brute, vous savez, ce roulis de l'épaule, si « authentique ») et ont su manifester, tout enfants, une saine méfiance à l'égard des diplômes.

En Angleterre, la plupart des écrivains, au contraire, subissent une formation platement écrivassière. Triste à dire, mais ils sont presque tous assez cultivés. Et lorsque d'aventure la formation leur a manqué, ils s'empressent naïvement d'*apprendre*, d'acquérir des connaissances, de lire les classiques, de conquérir enfin cette culture qui ne leur a pas été donnée au berceau. C'est ainsi. La plupart des écrivains anglais du demi-siècle sont passés par une des universités majeures. Elle leur a laissé une empreinte indélébile.

C'est qu'on *vit* à Oxford ou à Cambridge. (On ne vit pas à la Sorbonne ; on ne fait qu'y passer, deux ou trois fois par semaine, pour les cours.) On y vit, trois, quatre ans, on y est installé vraiment, on y a sa chambre, ses livres, ses habitudes, ses amis. Oxford et Cambridge sont des cloîtres laïques, vétustes, chargés de gloire et de prestige, qui recueillent chaque année une promotion d'écoliers issus de ces autres cloîtres, les *public-schools*. L'écolier de la *public-school*, l'étudiant d'Oxford et de Cambridge, est un « interne » perpétuel : séparé de sa famille, isolé du monde extérieur par les espaces vierges des pelouses bien ratissées et les nobles murs moussus de vieux collèges Tudor ou géorgiens. Il vit en vase clos, pris dans un réseau de traditions immuables. Il peut choisir d'être un athlète, c'est-à-dire un Philistin, ou un esthète, lecteur de *South Wind* et de Proust à ses risques et périls, car les athlètes haïssent les esthètes trop esthétisants, et parfois, un soir de beuverie ou de pleine lune, ils en déculottent un ou deux et leur font prendre un bain forcé dans le bassin de la cour. Le déculottage public, suivi d'une immersion peu baptismale, est une ordalie que tout esthète doit s'attendre à subir, à Oxford, au nom de la beauté. S'il est un bon esthète, un esthète conscient de son infinie différence, de son exquise et douloureuse unicité, un esthète qui chérit ses innombrables complexes, il subira l'ordalie avec résignation ; que dis-je ! il se présentera de lui-même à ses bourreaux, il s'offrira aux outrages, à l'holocauste, comme les premiers chrétiens offraient l'autre joue... Anthony Blanche, dans *Brideshead revisited*, se vante de son déculottage oxonien comme d'un brevet indiscutable de raffinement et de culture. Hew Dallas, le voyageur dont Jocelyn Brooke se demande s'il est communiste ou anglo-catholique, a, naturellement, été déculotté... Je ne me rappelle pas les noms des héros ni les titres des ouvrages, mais je suis sûr d'avoir lu au moins une dizaine de romans (Aldington, Beverley Nichols, Huxley, je cite les premiers auteurs qui me viennent à l'esprit) où l'on voyait des Philistins joueurs de rugby dépouiller de ses vêtements et exposer à la risée publique un lecteur du cardinal Newman ou de Norman Douglas.

Le cardinal Newman, Norman Douglas... Je crois que nous cernons de plus près la signification de la boutade de Brooke. Voici donc les faits : la présence, manifeste ou implicite, de l'atmosphère oxonienne dans une partie considérable de la littérature romanesque anglaise du demi-siècle ; l'accent, mis par beaucoup de romanciers, sur la dualité athlète-esthète dans les grandes universités, — cela remonte très loin, à Wilde et au-delà ; enfin, les traits communs aux esthètes, — si caractéristiques et si constants qu'il faut vraiment songer à une classe sociale, à une famille psychologique, qui seraient propres à l'Angleterre de la fin du XIXe siècle et du XXe siècle. (Mais c'est beaucoup plus ancien encore : déjà, en pleine ère pré-romantique, les admirables *Lettres* de Thomas Gray nous dépeignent un Cambridge singulièrement proche, dans ses aspects essentiels, de celui d'aujourd'hui, — et le pauvre cher Gray s'est peint lui-même comme un « artiste » douloureusement conscient de son irrémédiable séparation, de sa solitude.) Jocelyn Brooke nous dit que, depuis Wilde et l'Époque Mauve, Oxford connaît la décadence : *Les véritables esthètes se faisaient rares. La marée changeait de sens...* [ ] *encore quelques années, et la grande vague du marxisme aurait balayé les craintifs et derniers survivants de l'Époque Mauve.*

Cependant, le système des deux partis subsiste encore aux environs de 1930 ; et Brooke avoue qu'il ne désirait pas trop *unir* [*son*] *sort à celui du parti impopulaire.* Brooke refuse le déculottage et la baignade, il n'a pas une âme de martyr. C'est un esthète honteux. Il est vrai qu'il trouve les martyrs un peu décevants. Il leur manque *cette note de diabolisme, l'exaltation, le « chichi » de la génération précédente.* Au fait, à quoi l'esthétisme oxonien se réduit-il, vers 1930, à l'époque où Brooke est étudiant ? A quelques excentricités de conduite et de tenue. A un choix précis de livres, disques et reproductions de tableaux : Huxley, Ronald Firbank, Norman Douglas (je reviendrai sur *South Wind*) et une constellation française : Apollinaire, Cocteau, Proust, Matisse, Braque, Satie, Poulenc... Ajoutons, pour quelques-uns, Beardsley, Marie Laurencin. Freud, certes, et Havelock Ellis et D. H. Lawrence. En cherchant bien, on trouverait aussi Landor et, chez certains ultras, Ruskin et Dante Gabriele Rossetti. Enfin, de quoi faire écumer les esthètes.

Les athlètes sont conservateurs. Ils ont gagné la bataille de Waterloo sur les terrains de cricket d'Eton et ils ne prévoient pas qu'ils vont perdre les Indes et l'Iran, — ni que les châteaux des pairs du royaume devront être un jour ouverts aux touristes pour couvrir les impôts et les taxes. Ils sont farouchement *Church of England.* Leurs pères ou leurs grands-pères ont pleuré, avec la tribu des Forsyte, au passage du cortège funèbre de Victoria. Ils sont les hérauts de l'ordre et de la saine tradition. Impérialistes, pudiques et amateurs de cantiques, il est trois choses au monde qu'ils redoutent, et par conséquent, haïssent, par dessus tout : les doctrines travaillistes, la psychanalyse et la propagande catholique romaine. Parce qu'ils y voient, à juste titre, autant de menaces pour l'intégrité et la pérennité de la vieille Angleterre, dont

ils sont les enfants solides et abondamment privilégiés... Mais, à côté de ces marmoréens piliers de l'orthodoxie victorienne et edwardienne, qui vraiment constituent la masse, il existe une minorité opprimée, une minorité d'inadaptés, qui étouffent. Inaptes d'abord, aux jeux brutaux, aux sports violents en honneur dans les public-schools, — par suite d'une faiblesse physique. Inaptes à la révérence à l'égard des valeurs victoriennes, — par suite d'une sensibilité plus vive, plus fine, plus alertée. Ils étouffent dans la brume et les austérités britanniques ; ils aspirent au soleil et à une liberté inconditionnée. C'est pourquoi ils sont tous, de goût et d'aspiration, méditerranéens. La terre promise, pour eux, c'est l'Italie. Il existe une ancienne tradition italianisante, chez le Anglais *high-brow*, une tradition de « l'Anglais à Florence ». Thomas Gray est fou de l'Italie, — de Paris aussi, d'ailleurs, et de Versailles. Les révoltés, les écrivains et poètes en rupture de conformisme vont se réfugier en Italie : Byron, Shelley, D.H. Lawrence... C'est ici que nous retrouvons Douglas Norman, dont *South Wind* est le vade-mecum du non-conformiste anglais dans les premières décades du siècle, — et en même temps un de ces prototypes littéraires qui engendrent des quantités d'imitations et de contrefaçons : *Those Barren Leaves* et *Crome yellow* de Huxley, entre autres. Dans le Nepenthé de Douglas, qui n'est autre que Capri, des milliardaires extrêmement érudits et diserts portent des coups mortels aux valeurs victoriennes, des vieilles dames titrées jettent leur bonnet et autres ornements superflus par dessus le Vésuve et un évêque missionnaire, retour de l'Ouganda, sent toutes ses convictions fondre comme neige au joyeux soleil méditerranéen et sous le souffle brûlant du sirocco... Jocelyn Brooke, esthète honteux, part pour Florence après sa démobilisation. Il y retrouve Hew Dallas, esthète exubérant et agressif. Pour peu qu'ils poussent jusqu'à Rome ou Naples, ils ont bien des chances de rencontrer quelques frères ou confrères américains, esthètes eux aussi, ou en tout cas, révoltés, bref, non-conformistes que l'Amérique étouffe et qui ne peuvent plus regarder en face le visage hilare de Babbitt : John Horne Burns, par exemple, ou Tennessee Williams...

Mais revenons à l'Oxford de l'entre-deux-guerres. Puisque la masse vigoureuse, grondeuse et calamiteuse des athlètes les harcèle sans merci, que pourront faire les esthètes, sinon se réfugier (avec honte ou défi, selon qu'on s'appelle Brooke ou Dallas) dans l'opposition? Sinon se jeter sur tout ce qui paraît être de nature à miner ce monde plusieurs fois séculaire qui les exclut, à saper les fondements de cet édifice inébranlable où les plus violents satiristes du passé (Swift, Butler, Shaw, Wilde, Wells...) n'ont réussi à creuser que de minces lézardes? L'un des pôles de l'orthodoxie est la décence, l'inhibition sexuelle, le respect des tabous sexuels, le silence « de bon ton » sur la vie intime. On adoptera donc la psychanalyse et les écrivains érotiques, tous ceux, philosophes, médecins, romanciers ou poètes, qui soulèvent inpudemment le septième voile. Jusqu'en 1930, c'est beaucoup. C'est presque suffisant. Après 1930, c'est trop peu : les athlètes demeurent pudiques

en paroles, mais dans la vie privée, ils se sont mis, eux aussi, à *défouler* avec ardeur. L'autre pôle de l'orthodoxie est la fidélité à l'Église d'Angleterre, à l'anglicanisme officiel. Or, depuis le cardinal Newman, Oxford est un foyer très actif de catholicisme romain militant, le lieu géométrique de retentissantes conversions. Rome, c'est toujours la fascination italienne, c'est l'autre face ardente de cette médaille italienne où est gravé, en noms prestigieux, Florence, Venise, Capri, le vestige du paganisme... (Qu'on m'entende bien : je ne veux pas dire, ce serait absurde, que l'extension du catholicisme romain en Angleterre, au cours des récentes années, a sa source dans l'esthétisme et le non-conformisme. Je veux dire seulement que nombre d'esthètes, pareils à ceux que nous montrent Brooke, E. Waugh et bien d'autres, *devaient être attirés* par le catholicisme romain dans la mesure où ce dernier représente à la fois une chance de pathétique, le péché, une chance de poésie, la liturgie, le grégorien, la pompe extérieure, et une chance d'opposition au culte officiel.) Les grands courants libérateurs partent de Vienne, de Paris, de Rome, et convergent vers les collèges oxoniens. Comme la psychanalyse dix ans ou vingt ans plus tôt, la conversion à la foi chrétienne est, dans bien des cas, objet de mode et de snobisme. (« Je crois que je vais me convertir » déclare Hew Dallas, comme s'il s'agissait d'acheter un nouveau disque.) Mais à la même époque, la « grande vague marxiste » déferle à son tour, rendant définitivement caducs et ridicules les petites excentricités et provocations de l'Époque Mauve, — représentant aussi la chance la plus redoutable et la plus décisive d'opposition à l'orthodoxie *athlétique*... Au début du siècle, les esthètes n'avaient pas « donné dans » le Mouvement Fabien, parce que le mouvement Fabien était gris et prédicant, — réunion de bonnes âmes et de bonnes volontés, et beaucoup trop conservateur quant à la morale. Le marxisme, c'est autre chose. Adhérer au marxisme, c'est combattre les athlètes sur un vrai terrain de combat. On ne répond plus au déculottage en brandissant un tournesol, comme Wilde, mais en brandissant la lutte des classes... C'est pourquoi Jocelyn Brooke, rencontrant un compatriote sur le bateau, et l'ayant repéré (grâce à l'accent et à *South Wind*) comme un ancien élève d'Oxford, cultivé, non-athlète, peut se demander s'il est communiste ou anglo-catholique. Communiste ou anglo-catholique, telle était, en effet, dans les années 30, l'alternative qui s'offrait au non-conformiste oxonien. La boutade de Brooke comporte une bonne part de vérité. Mais Jocelyn Brooke, lui, a retiré son épingle du jeu. Comme Tennessee Williams, il caresse de l'œil et de la main les vieilles pierres dorées d'Italie. S'il passe, place de la Trinité des Monts, devant la maison où est mort Keats, il songe qu'en effet une chose de beauté est une joie pour toujours. Il a de la malice, un humour très discret dans la perfidie, un charme un peu gamin et quelque désenchantement ; et encore tout hanté par une adolescence tenace, il lance les feux d'artifice de ses transparents et profonds récits.

JEAN-LOUIS CURTIS.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE MASQUE

La parution récente de deux nouveaux romans de Carlo Coccioli, *Fabrizio Lupo* (1) et *le Jeu* (2), si elle a pu dérouter certains, a sans doute permis à plusieurs de constater combien, sous des apparences dissemblables et même contradictoires, l'œuvre, déjà importante de cet auteur, se développe dans une même perspective. Elle tend en effet à définir un débat intérieur et à poser chaque fois le problème dans des termes nouveaux, non pour atteindre à des solutions particulières, mais pour démontrer le caractère insoluble du problème sur le plan de l'immédiat et du relatif. Pour Coccioli, les valeurs se définissent « en négatif » dans la réalité quotidienne pour mieux se prouver et se justifier dans l'absolu. La solution n'est pas sur la terre, mais c'est pourtant là qu'il faut la chercher, ou plutôt en préparer les éléments. Dans ce labyrinthe, le fil d'Ariane c'est la fidélité envers soi-même ; l'issue lumineuse, qu'elle soit commencement ou fin, c'est l'Amour, celui de Dieu à travers celui des hommes. Le reste de l'existence est fait de ténèbres, de chutes, de difficile espérance, d'angoisse, de douleur et d'errements. L'attente et la solitude préservent par le refus une pureté originelle qui devra soutenir, lorsque le moment sera venu pour elle de s'incarner et de se perpétuer, avant les atteintes de la vieillesse et de la mort, une lutte sans merci contre les assauts du mal, les sollicitations insidieuses du plaisir et de la jalousie, les caprices du désir, l'hostilité ou l'incompréhension des autres.

Ces quelques considérations pourront sembler quelque peu abstraites et générales : elles n'en définissent pas moins les grandes lignes qui régissent l'univers romanesque de Coccioli, la raison intime de ses thèmes, de ses figures, de ses atmosphères, l'ardeur tourmentée de son lyrisme, l'acuité de ses notations, le rythme souvent nerveux et discontinu de son écriture. Et en l'occurrence, tandis que *le Jeu* s'attache à certains aspects de l'attente, *Fabrizio Lupo* retrace les vicissitudes et le drame de l'amour interdit qui s'est enfin reconnu et entend se réaliser sans compromissions et sans mensonges.

« Ce fut comme dans une comédie : chacun récitait un rôle et respectait celui de l'autre. » Cette phrase par laquelle s'ouvre un des chapitres du *Jeu* définit la situation imposée aux personnages. On remarquera en outre qu'il n'y est pas question du rôle « des autres », mais « de l'autre » : chacun des protagonistes du drame est enserré dans un dialogue particulier, une complicité à deux, une solitude totale, car la dualité et le duel du couple se retrouvent au fond de chacun où le débat intérieur se révèle moins un dialogue qu'un soliloque devant un miroir.

(1) Éd. La Table Ronde.
(2) Éd. Plon.

La place, aveuglée de soleil et de poussière, d'un village de l'ancienne Étrurie dévasté par un récent tremblement de terre : tel est le premier décor où s'amorce l'action ; un décor et un climat de drame antique qui seront comme la figuration du théâtre que les protagonistes portent au fond d'eux-mêmes. Mais c'est dans une ville voisine, au milieu de la vie « normale » d'Esperia, que les personnages vont s'animer, comme portés secrètement par des ondes telluriques venues du fond des âges auxquelles ils s'efforcent, à tort et en vain, d'échapper, pour vivre selon les nécessités extérieures et les normes bien déterminées du présent (ici réapparaît le thème romantique de l'irresponsabilité de l'homme soumis à une incompréhensible fatalité, cher à Coccioli). Faut-il préciser que la trame du roman elle-même a la simplicité quasi statique d'un masque donnant sa profondeur à une vérité sous-entendue, à une action essentielle, suggérée en quelque sorte au lecteur? Fabio se veut épris de Lisabetta. En fait, il s'efforce de l'identifier à l'image d'amour qu'il s'est rêvée, mais par son attitude Lisabetta détruit peu à peu ce mirage. En revanche, l'amie de cette dernière, Lucia, attire Fabio par sa personnalité énigmatique et le secret tourment qu'il devine en elle d'un amour impossible à réaliser. Elle se donnera à lui, simplement : il apprendra plus tard, trop tard, qu'elle s'était donnée comme on se sacrifie, pour obéir à une nécessité intérieure plus haute que l'intention proclamée de Lisabetta d'aimer un homme pour en avoir des enfants. Et quand Lisabetta elle-même avouera son amour à Fabio, celui-ci qui a renoncé à son mirage, la repousse. Peut-être aurait-il pu aimer Lucia, désormais inaccessible sinon dans le souvenir : la seule femme avec laquelle il s'était senti et avait pu se contenter d'être lui-même, la seule avec laquelle « il n'avait pas eu besoin d'inventer ». Le théâtre des sentiments illusoires s'est achevé dans le drame. Fabio en a tiré les conséquences. Pour lui, le jeu est fini.

« Je crois qu'il vaut mieux regarder ses pensées en face, les affronter, les forcer ; c'est la seule façon d'en avoir raison. Si vous creusez un terrier pour vous y réfugier, vous ne réussirez qu'à aggraver votre solitude. Et chacun sait que ce ne sont pas tant les problèmes en eux-mêmes qui nous font souffrir que la solitude où ils nous jettent, en nous rendant différents des autres et en nous donnant le goût de la souffrance. Non, non, il faut parler, prouver qu'on n'a pas peur, appeler les choses par leur nom... » Le sens profond de ces paroles de Fabio à Lucia, ce tourment secret qui anime et ronge les personnages du *Jeu*, nous les retrouvons amplifiés, brûlants et dévoilés, dans *Fabrizio Lupo*.

Refuser le jeu et les prisons de la solitude, oser dire le nom de l'amour attendu et désiré, s'accepter enfin pour ne pas dénaturer une innocence sensuelle et sentimentale tenue comme la seule possibilité de bonheur et de plénitude intérieure, proclamer la viabilité d'un amour condamné et revendiquer publiquement le droit de vivre en accord avec soi-même : non seulement contre les préventions et les interdits de la société, mais aussi contre ses propres faiblesses, les errements et les échecs de ses semblables,

contre les atteintes du temps, tel est le drame passionnel de Fabrizio Lupo. Son amour pour Laurent c'est à la fois un acte de défi et de salut.

Le Jeu est écrit de façon « objective » bien que l'action soit vue à travers le personnage central, car Fabio se sent étranger au monde qui l'entoure et n'y participe qu'artificiellement. De là un climat latent d'absurdité et comme de stupéfaction, avec cependant le sentiment d'un sens caché, d'un ordre profond. *Fabrizio Lupo*, qui constitue justement la découverte et l'affirmation de cet univers subjectif exigeait une autre technique. Très habilement, Coccioli a su éviter la monotonie d'une longue confession.

Dans la première partie, Fabrizio raconte certes sous une forme qui se veut objective, les angoisses de l'attente, sa découverte de l'amour et son acceptation, mais le détachement n'est qu'apparent et s'il se marque encore dans l'espace, dans les notations descriptives discontinues comme une suite d'instants étrangers, le ton, qui veut être celui neutre et assourdi d'un exposé, révèle des inflexions soudaines et des sursauts, une musique particulière qui est déjà un état d'âme. Le récit acquiert ainsi une continuité profonde dans le temps. Mais c'est déjà un temps séparé de l'espace immédiat, le monde et la durée de l'imaginaire, le réel essentiel, l'espace intérieur que le « roman de Fabrizio Lupo » va nous restituer dans la deuxième partie. En effet, Fabrizio, qui a entrepris de confier au romancier Carlo Coccioli l'histoire de sa vie et de sa dramatique passion pour Laurent, lui remet, outre diverses lettres, un manuscrit, sorte de roman lyrique, de journal subconscient, où il a tenté de noter, non plus les raisons de son comportement, mais les motifs et les thèmes profonds de son être, les événements qui se déroulent dans un lieu intérieur où la réalité, transposée, est intégrée dans un ordre en quelque sorte surnaturel qui est reconnu comme le propre de l'âme. Le lieu où le monde, interprété, amalgamé aux instincts originels, nourri du sang ancestral, suscite d'impératives impulsions, justifiées par leur caractère intime, mystérieux et sacré. L'espace où prennent forme et figure les désirs, le bien et le mal, mais où ces images sont ressenties avec la même acuité de sensation, le même goût charnel que dans la réalité matérielle. Le drame de Fabrizio Lupo y trouve symboliquement son dénouement et sa justification dans l'absolu. Cette deuxième partie, qui est la plus importante du livre, mêle les tons les plus divers, de l'ironie à l'invective, de l'extase au désespoir. Elle éclaire après coup le récit de la première partie et va donner à la reprise de la confession, dans la troisième partie, où les événements se précipitent, plus de densité dramatique et de profondeur. Mais elle permet surtout, très habilement ou très justement selon le point de vue du lecteur, de légitimer le comportement du héros. Quelle que soit la conclusion, tant qu'il n'en ira pas de sa faute dans un démenti que pourraient lui opposer les faits, il est sauvé. Si l'inconstance de Laurent consacrait la faillite de leur amour et de l'ordre désiré, elle n'en condamnerait pas pour autant l'existence et la vérité de

cet amour. En luttant jusqu'au bout pour sauvegarder la pureté de son idéal, le héros s'assure une sorte de rédemption. La conclusion pourtant tragique de Fabrizio Lupo ne pouvait que le confirmer.

Si *le Jeu* dénonçait les désordres engendrés par une fiction extérieurement imposée, *Fabrizio Lupo* exalte la fidélité à une fiction personnelle. Il apparaît ainsi une fois de plus que dans le domaine passionnel, c'est le masque du mensonge qui donne sa profondeur et sa séduction au visage de la vérité.

LOUIS BONALUMI.

CONRAD RICHTER
LES ARBRES

C'est un roman d'aventures; la forêt américaine des temps héroïques, où les chasseurs de panthères, d'ours et de ratons laveurs précèdent les pionniers, est la vedette de ce livre d'enfants écrit pour les grandes personnes. Conrad Richter a ceci d'original que les événements, la nature sauvage, la vie immense et simple, tout est vu par les yeux de quelques enfants, les filles, Sayward, Genny, Achsa, Sulie et le fils, Wyitt, de Worth le chasseur et de l'humble Jary. Cette famille qui suit la forêt, fuit la ville et la civilisation en quête de gibier, toujours la première, perdue au milieu des grands arbres, de la pluie et du vent, grandit et meurt devant nous, participe à la simplicité tragique de la vie des plantes et des bêtes. Un regard enfantin sur le monde confère, même au paysage trop connu du continent américain d'il y a cent cinquante ans, une poésie nouvelle : la mort de Jary, la disparition de la petite Sulie, la désertion de Worth, les amours malheureuses de Genny et perverses d'Achsa, la sagesse de Sayward et son mariage avec le juriste solitaire venu à la forêt par chagrin d'amour, c'est la vie unique et en même temps éternelle, c'est la vie, telle qu'elle apparaît pour la première fois aux yeux étonnés du petit Wyitt avide, comme son père, de tuer son premier cerf. D'un sujet qui eût pu être banal, digne d'un film en technicolor avec Gary Cooper dans le rôle du mauvais garçon Louie Scurrah, Conrad Richter fait un roman agréable, vivement conté, d'une saveur rustique, et où les événements, souvent pathétiques sans facilité excessive, ont pour décor l'âme fruste des personnages et le silence d'une nature pleine de frôlements et de cris étouffés.

(Éd. Calmann-Lévy.) JEAN-BERNARD RAIMOND.

GERTRUDE VON LE FORT
LA FILLE DE FARINATA

La nouvelle historique est un genre que le XXe siècle, par réaction contre le romantisme, ne pratique guère; Gertrude von Le Fort, insoucieuse de la mode, et sentant bien que ce genre convient à son génie, s'y tient avec une émouvante fidélité : *la Dernière à l'échafaud*, *la Demoiselle de Barby*, pour ne citer que des œuvres traduites en français, le témoignent avec

éclat, tout autant que le livre, tout récemment paru à Neuchâtel, qui contient *la Fille de Farinata* et *Plus ultra* et porte le titre de la première nouvelle.

Celle-ci se passe à Florence, au XIIIe siècle pendant la lutte qui opposa guelfes et gibelins, la seconde à Malines, au XVIe siècle, sous la régence de cette Marguerite d'Autriche qui fut l'éducatrice de Charles-Quint et l'inspiratrice de l'église de Brou. Malgré la différence des époques, des actions et des caractères, ces deux petits drames traitent le même thème, qu'on pourrait appeler le thème par excellence de Gertrude von Le Fort, celui du sacrifice de soi qu'une jeune fille assume par passion, non par devoir ni par piété, par orgueil ni par faiblesse : par amour.

Bice, la fille du terrible Farinata, le chef des gibelins, par amour pour son père dont elle accomplit l'œuvre et la volonté, accepte de perdre son honneur, tandis que dans la seconde nouvelle la jeune Arabella immole son amour pour Charles-Quint à la majesté de cet empire dont l'empereur est la première victime.

Il est difficile de choisir entre les deux nouvelles traduites avec soin par Jean Martin : elles contiennent la même émotion, le même pathétique, la même façon à la fois sûre et un peu lourde de présenter l'action et les caractères, une façon insistante, mais finalement inoubliable, d'exprimer les mêmes leçons de morale tout humaine et d'amour divin. Nous pouvons croire que Gertrude von Le Fort prête ses propres pensées à Marguerite d'Autriche qui, dans le sanctuaire de Brou, adorait moins Dieu que le souvenir de son mari bien-aimé, quand elle lui fait dire au moment de mourir : « J'aime Dieu, je l'aime, je l'ai toujours aimé, je l'aimais dans l'image de mon mari, car il n'y a qu'un amour, et Dieu l'accueille comme s'il était voué à lui-même. » Ainsi, même quand on croit s'écarter de lui et le braver, on n'échappe pas à Dieu en ce bas monde, à plus forte raison dans l'au-delà.

(Éd. La Baconnière.) MARCEL SCHNEIDER.

ADOLFO BIOY CASARÈS
L'INVENTION DE MOREL

Voici une œuvre que des Esseintes, aurait aimée : précieuse, intelligente poétique, pleine d'une étrange séduction, et qu'il aurait placée dans le rayon de sa bibliothèque consacré aux *curiosa*. Elle donnera un démenti à ceux qui prétendent que les Espagnols répugnent aux œuvres d'imagination raisonnée. Il est vrai que l'Espagne n'en compte guère et que Stevenson, Edgar Poe, Jules Verne, Arnim n'auraient pu naître dans la péninsule ibérique. Mais, avec *l'Invention de Morel*, Adolfo Bioy Casarès nous prouve le contraire. Cela ne prouve rien du tout, direz-vous, Casarès est Argentin, tout comme son préfacier Jorge Luis Borges, dont les admirables *Fictions* récemment publiées en France chez Gallimard dans la collection *Croix du Sud*, sont passées scandaleusement inaperçues : la critique, pas plus que le public, ne leur a porté l'attention qu'elles méritent, car aujourd'hui, comme à toute époque sans doute — Stevenson s'en plaignait vers 1882 — peu de gens goûtent la poésie

de l'imagination : ils préfèrent l'inventaire, voire le pseudo-inventaire, de cette réalité à l'invention de la réalité.

Pourtant, à côté du roman psychologique, du document et du témoignage, tout lecteur devrait *aussi* faire la partie belle aux œuvres où règne celle que Baudelaire nomme la reine des facultés : l'imagination. La puissance de fiction n'est pas la seule qualité qui fasse le grand écrivain, mais c'est elle qui parachève son génie.

Le roman psychologique, surtout celui qui se veut aussi réaliste, a perdu tout sens de la forme. Ainsi que le note Borges dans la préface : la liberté totale dont il dispose finit par rejoindre le désordre total; dans ce bain de conscience où l'analyse agit comme un produit chimique le squelette de l'œuvre se dissout. Notre littérature languit faute d'invention et de fictions.

L'île choisie par Morel, le héros de Casarès, pour immortaliser son invention à lui — je ne dirai pas laquelle, à chacun des lecteurs d'en faire la découverte à son tour grâce à la jolie traduction d'Armand Pierhal — prend place dans cet archipel fantastique, sinistre, étincelant que nous visitons souvent en songe, les Hespérides, l'île d'Avalon, l'île au Trésor, l'île du Dr Moreau et toutes les îles qui n'attendent que notre imagination pour recevoir un nom.

(Éd. Laffont.) M. S.

ÉRUDITION

QUELQUES BIJOUX PERDUS

Du temps que les Français étaient de loisir, ils s'intéressaient pour les questions de grammaire avec une ferveur qui étonnait les sujets des royaumes étrangers. Maintenant que le langage oral, avec ses imprécisions, ses impropriétés, ses impuretés et ses ellipses incongrues, envahit impérieusement les genres littéraires les mieux défendus, les Français ont tendance à dissimuler le goût qu'ils ont pour les recherches morphologiques ou syntaxiques, de peur qu'on ne les accuse de collaborer avec un ennemi aristocratique et totalitaire.

Mais leur passion secrète, à s'occulter ainsi, acquiert une énergie lucide qui ne saurait manquer de leur être d'un très grand profit. De fait, au lieu d'essayer de trancher tacitement les seules difficultés actuelles du langage français, ils tentent d'avoir toujours présents à l'esprit et au cœur les divers moments de sa vie séculaire : tous se manifestent à sa sensibilité avec une telle abondance de vie qu'ils se prennent parfois à regretter que telle forme verbale de jadis soit aujourd'hui tombée en désuétude.

Ils ne comprennent point, par exemple, que Saint-Évremond, génie sarcastique, ait couvert de ridicule la pauvre demoiselle de Gournay, fille adoptive de Montaigne, coupable d'avoir voulu défendre, devant les académiciens de Richelieu, la cause de

quelques vieux mots que l'on voulait bannir de la société des honnêtes gens :

Mademoiselle DE GOURNAY.

Montaigne haïssait les menteurs et les fous.
Poursuivez, savantaux, à réformer la langue !

SERISAY (directeur de l'Académie).

Allez-vous en ailleurs faire votre harangue.

Mademoiselle DE GOURNAY.

Otez *moult* et *jaçoit*, bien que mal à propos :
Mais laissez, pour le moins, *blandice*, *angoisse* et *los*.

On remarquera que, dans le procès intenté à *angoisse*, la *Nymphe des premiers ans*, comme on la nommait, a obtenu gain de cause devant l'instance suprême du commun usage. Nous aimerions, quant à nous, prononcer un plaidoyer en faveur de la phrase du XVIe siècle, tout en étant sûr que nos juges anonymes nous débouteraient et nous condamneraient aux dépens.

Et pourtant que de richesses stylistiques oubliées nous remet en mémoire l'étonnante *Grammaire de la langue française du XVIe siècle* récemment publiée par Georges Gougenheim (I. A. C., 10, rue de l'Éperon, Paris, VIe) !

On ose alors employer comme sujet d'un verbe toute une proposition infinitive. On donna à des verbes comme *assécher*, *embraser*, *flétrir*, *hérisser* une valeur absolue : *les fleurs flétrissent; mes cheveux étonnés hérissent en ma tête.* On construit par souci affectif de façon transitive certains verbes intransitifs : *de sa voix enrouée elle bruira ses mots; le miroir éclate une flamme.* On peut alors *jouir quelque chose*, *assister à quelqu'un.* On dit que *le soleil éclaire aux astres.* Quand un traître livre une ville, on déclare qu'il *la trahit à l'ennemi.* En faisant précéder les attributs de la préposition *à*, on leur communique une sorte de grâce autonome qui les éloigne dans la durée : *estimer à vice*, *prendre à gloire*, *tenir à malheur.* Sait-on qu'à cette époque on usait habituellement de l'admirable *attribut de résultat : croître long, guérir sain, pâlir blanc?*

Beaucoup moins analytique qu'aujourd'hui, la phrase française du XVIe siècle forme une sorte de synthèse, qui demeure intérieurement complexe. On y dispose les mots de manière qu'ils y obtiennent le plus grand effet sentimental ou pittoresque : « *Des oreilles il a, toutefois il n'écoute*, s'écrie Robert Garnier. — *Se esveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin*, remarque Rabelais. — *Tu sais bien que j'avais tes désastres prédit*, reprend Robert Garnier. » Séduit par la rapidité du mercure, l'alchimiste français de la Renaissance préfère y voir une masse d'argent-*vif* plutôt qu'une masse de *vif*-argent...

Mais pourquoi nous complaire dans les songeries d'une nostalgie ridicule et stérile? Confessons, du moins, avec Georges Gougenheim, que la langue française du XVIe siècle dispose d'une multitude de moyens d'expression dont notre langage moderne,

par une sorte de purisme ascétique qui confine au plus pervers des masochismes, a cru bon de se priver. Et constatons que les docteurs du langage oral, loin de l'enrichir, loin de suppléer par des procédés populaires, aux instruments solides qu'elle a perdus, continuent à l'exténuer et ne parviennent pas à masquer complètement par le scandale de leurs truculents mots argotiques l'indigence inquiétante et la honteuse monotonie de la syntaxe dont ils usent.

Travaillons donc courageusement à empêcher que le doux parler de France ne s'appauvrisse davantage en attendant que sur nos lèvres transfigurées éclose à nouveau ce langage juste que Dieu inspirait à Adam.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

LE THÉATRE

DEUX POIDS, DEUX MESURES

Tout l'automne durant, une partie de la presse quotidienne et hebdomadaire a rivalisé de haine et de hargne contre Jean Vilar. On n'avait pas attendu pour l'attaquer qu'il eût monté de nouveaux spectacles : tous les motifs — c'est-à-dire les plus vagues ou les plus bas — étaient bons. Pour jouer complètement ces « animaux malades de la peste », des auteurs comme Armand Salacrou, Georges Neveux et Roger Ferdinand ne craignirent pas d'ajouter leur voix aux journalistes en mal de copie.

Il s'agissait en fait, par une campagne de presse soigneusement organisée, d'intimider les Conseillers de la République chargés de voter le budget du T. N. P. Mais la manœuvre était trop visible : le rapporteur du budget des Beaux-Arts, M. Debû-Bridel, l'an passé hostile à Vilar, se contenta de demander que le « directeur du T. N. P. se souvînt qu'il dépendait d'un ministre ».

D'un ministre certes, et aussi de son passé. Il suffit de rappeler la liste des auteurs joués par Vilar en moins de dix années, pour en être quitte envers ses détracteurs : Strindberg, Schlumberger, Georg Büchner, Corneille, Clavel, Shakespeare, Claudel, Supervielle, Montherlant, Gide, Pirandello, Kleist, Bert Brecht, T. S. Eliot, Pichette et Molière — n'en déplaise à M. Roger Ferdinand, la liste n'est pas mauvaise.

Mais ne fallait-il pas rayer d'un trait venimeux les festivals d'Avignon, les triomphes en banlieue, en province, en Allemagne, en Suisse et en Italie? Ne fallait-il pas supprimer Vilar et l'insulte permanente à la médiocrité que représente son effort?

★

C'est dans ce climat de franche hostilité que Jean Vilar, épuisé par un été trop chargé, à la tête d'une troupe restreinte, installé

dans un théâtre hideux (de style intermédiaire entre le Palais du Reich et le métro de Moscou), dut monter deux nouveaux spectacles.

Nouvelle occasion pour la presse de se déchaîner, à propos de *Meurtre dans la cathédrale*. La « critique » qui s'apprêtait le lendemain à accueillir triomphalement *Hélène ou la joie de vivre* (ou encore : l'antiquité à la portée des petits bourgeois), se montrait décidément une fois de plus inaccessible à toute forme de grandeur. Eliot tout d'abord (« grand poète, paraît-il — croyons-le puisqu'ils le disent », écrivait Jean-Jacques Gauthier qui, décidément, n'en rate pas une). La mise en scène ensuite. On aurait souhaité que Vilar peuplât la scène de Chaillot comme à l'Opéra, un jour de grande foule, avec figurants et chevaux vivants. J'admirais au contraire que Vilar eût si bien compris qu'il fallait jouer avec le vide, faire tenir aux acteurs leur rôle de symbole (non de personnages) comme le veut expressément le texte d'Eliot. *Meurtre dans la cathédrale* est sans doute sa plus belle mise en scène, la plus rigoureuse, la seule qui puisse mettre en valeur cet oratorio.

Quatre ou cinq personnages (tentateurs, prêtres ou assassins), le chœur psalmodiant l'horreur de l'hiver et, seul vivant parmi l'angoisse et le vide, Thomas Becket, comme l'officiant perdu au milieu de la cathédrale, comme la victime que n'osent approcher que ses rêves et ses meurtriers. Chaque entrée, chaque geste, chaque intonation traités comme des parties d'orchestre, Thomas Becket étant le soliste de cette tragédie concertante.

Je ne chercherai pas à nier la sévérité d'un tel spectacle. Elle n'est pas plus grande, en vérité, que celle d'un concerto de Bach. Qui refuse au théâtre de nous donner cette qualité d'émotion? Pas le public en tout cas — j'ai assisté à une représentation ordinaire, — dont l'extrême attention m'a surpris, je l'avoue. Mais je serais le dernier à mépriser ce public que l'on ne croit bon que pour le vaudeville.

Un seul reproche pourtant : les costumes de Gischia étaient beaucoup plus beaux lors des représentations du « Vieux Colombier ». Et il a fait de Vilar un évêque du XVIIe siècle. Sa dalmatique rouge n'avait rien de ce que nous savons, par les fresques romanes, des évêques-martyrs du XIIe siècle.

Mais la musique de Maurice Jarre était bien belle...

★

Les critiques ont eu tort de mépriser *Meurtre dans la cathédrale* et j'imagine que ce n'est pas pour de bonnes raisons qu'ils n'ont pas aimé non plus *La Nouvelle Mandragore* de Jean Vauthier. Aucun d'eux — sauf Audiberti qui est davantage qu'un critique — n'a vu que la représentation péchait surtout par la mise en scène et, en conséquence, par le jeu des acteurs qui, à l'exception brillante de Daniel Sorano, paraissaient s'être trompés de pièce.

Gérard Philipe avait en effet imaginé de changer la scène en une espèce de cirque, (timide essai de « théâtre en rond » tel

qu'il se pratique dans les universités américaines et, autrefois, à Moscou) certaines spectateurs, sous l'aspect de quatre ou cinq jeunes gens mal assurés, participant à deux ou trois moments, à l'action, ce qui ne suffit pas — en ajoutant même les gros mots, la fiole d'urine (cf. *le Médecin volant*) le moine paillard, les coups de pied et de bâton — à rendre vivante une pièce construite sur une idée fausse de théâtre. On ne peut réécrire, après cent, mille pièces du même genre, après Molière surtout, ce genre de farce. Et est-ce pour échapper aux servitudes — légères quand il s'agit du « Piccolo Theatro » — de la comédie italienne, que Gérard Philipe a confondu clown anglais et *pantalone*, qu'il a hésité entre la parodie et la stylisation? On se perd en tout cas dans un désordre d'entrées et de sorties inutiles qui alourdissent l'action.

La pièce vaut mieux à la lecture. On regrette que Vauthier, dont nous n'avons pas oublié *Capitaine Bada*, n'ait pas travaillé pour son propre compte, quoique je ne me sente pas aussi sévère que Audiberti qui le nommait : « lauréat du tourisme sans objet. »

Mais Audiberti a certainement raison dans le même article (1) de faire une nette distinction entre le langage des vrais poètes du théâtre — Claudel, Supervielle, Pichette et quelquefois Ghelderode (j'ajouterais : Audiberti) — et ce qu'il appelle le « platéen » ou langage de plateau : « *Des gens*, écrit-il, *qui peut-être parlent normalement, et qui seraient sans doute, espérons-le, capables de tourner une lettre aimable et précise, se mettent, dès qu'ils travaillent pour le théâtre, en état d'hystérie graphomane, destinée à prêter la vie à des personnages rabâchés, l'alerte confident proxénète, la vieille servante proverbiale, le gentilhomme mystique à l'orbite profonde, la reine morte ou folle, espagnole en tout cas ou portugaise.* »

Quand Audiberti juge Vauthier, Gérard Philipe, il sait de quoi il parle. Les autres critiques? Que vaut leur condamnation de *la Nouvelle Mandragore* lorsqu'ils ont porté aux nues les très médiocres (pire encore) *Belles de Nuit*, de René Clair? Et puisque je suis sur le chapitre des comparaisons cinéma-théâtre, il me tarde de savoir, à l'heure où j'écris ces lignes, ce que les admirateurs du laborieux film de Chaplin penseront de la pièce de Samuel Beckett. Mais je crains que l'auteur de *En attendant Godot* n'aille pas de sitôt recevoir de la Préfecture de Police un bâton d'honneur. Lui ne triche pas — ni avec le malheur, ni avec les mots.

GUY DUMUR.

UN CLASSICISME RETROUVÉ

Si paradoxal que cela puisse paraître à première vue, *En attendant Godot*, de Samuel Beckett, que présentent Roger Blin et le théâtre de Babylone, est une pièce dans la pure tradition clas-

(1) Le fait qu'Audiberti tienne dans *Arts* la chronique théâtrale me paraît le fait important du début de l'Année.

sique. Les trois unités y sont — on ne dira pas : observées — mais impitoyablement présentes. Le temps y est porté à sa plus haute incandescence ; si haute qu'il semble volatilisé ; le soleil et la lune rejoignent le magasin des accessoires ; les durées de Beckett sont libérées de nos gravités astronomiques ; comme les durées originelles, elles sont parfaites, c'est-à-dire fermées ; à l'intérieur, les cyles quotidiens peuvent décrire leurs orbes : illusion : un orbe détruit l'autre ; plus exactement, il n'y a *pas d'autre*. Les deux journées de la pièce pourraient être cinq : l'unité de temps n'y perdrait rien. Car ce n'est pas non plus un mince paradoxe que, bafouant les durées, Beckett leur rend leur plus grande commune mesure : le temps disloqué redevient ici éternité. D'un acte à l'autre, un arbre peut être mort et reverdir, et l'un des personnages, de clairvoyant devenir aveugle, tout cela ne fait qu'apporter de l'eau à cette cataracte d'immobilité. Le véritable temps, l'éternité, est attente. De quoi? Du miracle. Mais le miracle, c'est que rien n'est jamais consommé ; c'est que l'attente ne finit pas et cependant recommence. En ce sens, le temps de la pièce de Samuel Beckett rejoint et dépasse celui de la tragédie, qui est immanence. Il s'inscrit *par-delà* et *en deçà* à la fois. Se déroulant dans un temps transcendé, la pièce n'a plus de seuil ; on veut dire que, à la fois on bute constamment sur le seuil et constamment il est franchi, et franchissement et non-franchissement ne sont jamais qu'une seule et même chose, parfaitement indivise.

Il en va de même pour l'unité de lieu. Ce bout de plateau tourbeux, avec son arbre dressé comme la potence de l'attente (pour qu'on ait envie de faire le geste de s'y pendre ; mais à quoi bon? C'est déjà fait, depuis longtemps, depuis le début, depuis la fin) — ce bout de plateau, c'est *tous les lieux*. L'espace est ici fermé comme le temps. « Ici », « ailleurs », n'ont pas plus de sens que « demain », « aujourd'hui », « hier ». Godot lui-même, que l'on attend, n'est pas « autre part ». Il ne vient pas. Mais il n'a pas à *venir*. Il est contenu dans cet espace clos, du fait même qu'on l'attend ; il est à la foi la raison et l'effet de l'attente. Lui aussi est fermé, contenu-contenant (on est Dieu ou on ne l'est pas).

Enfin, pareillement close : l'action. Dans ce temps et cet espace reployés sur eux-mêmes, limités par leur infinité même, l'action ne peut être que circulaire. Le cercle tourne, même immobile. Au centre de l'œuf, où elle se tient, elle ne peut que se nourrir de la substance qui l'entoure ; elle s'en repaît si bien qu'elle devient cette substance : *Qu'est-ce qu'on fait*? — *On attend Godot*. Les personnages de Beckett pourraient s'entre-tuer : l'action n'avancerait pas pour autant. Encore une fois, rien n'est consommé, ni ne peut l'être. La vie est si bien la vie, que le mot même de « vie » n'a plus de sens. Pas plus que la mort. Et que viendraient faire les passions dans ce vide plein et rond? L'action n'est-elle pas le désespoir de l'attente? Mais alors le moindre mot, le moindre geste contiennent en eux toute la violence. On peut reprocher à la pièce son inaction, le fait qu'elle ne se noue pas (en apparence), que l'on *sent* d'avance que Godot ne viendra pas. Mais c'est que là n'est pas le nœud, justement. L'angoisse de la pièce, c'est que

Godot ne *peut pas* venir ; pas plus que les autres ne *peuvent pas* ne pas l'attendre. Ces êtres sont tenus. En ce sens, l'inaction de la pièce est aussi rigoureuse et implacable dans son piétinement, que l'action d'une tragédie dans son déroulement. On ne voit pas que ceux qui la condamneraient au nom de telle ou telle conception du théâtre, puissent faire autrement que de reconnaître, sincèrement qu'elle était la seule forme d'action possible en l'occurrence. Et le dénouement (qui est renouement), les deux dernières répliques : Vladimir — *Alors? On y va?* — Estragon — *Allons-y*, suivies de l'immobilité des deux personnages, valent bien les hurlements d'Œdipe ou les exhalaisons de Phèdre empoisonnée.

Que Beckett ait choisi de graver son tragique à la pointe sèche de l'humour, c'était une nécessité. Dans un monde fermé à ce point, il n'y a d'autre recours que l'humour ou la folie ; ou l'habitude, pour qui n'est pas Beckett (l'habitude, cette « grande sourdine », dit un des personnages). Cet humour, il l'a poussé à l'extrême, comme il se devait. Il est à deux temps : il montre, et il *se* montre. Il désigne les contradictions, et il se désigne comme contradiction. Si l'on écoute attentivement la voix des personnages, on s'apercevra que ce que l'on pourrait prendre pour simple cocasserie ou clownerie, est en réalité, pour l'auteur, façon de prouver qu'il est sans illusion sur les règles du jeu : à d'autres de s'y leurrer.

Et l'on comprendra aussi que cet humour n'a rien d'acide ni de grinçant, ni même d'amer — qu'il est au contraire la forme la plus discrète, la plus poignante, la plus vraie, d'un grand amour, pour l'homme en général et en particulier. Il y a une âpre tendresse dans cette sollicitude pour les pieds gonflés d'Estragon dans leurs vieux croquenots — dans cette dérision des chapeaux melons dont sont coiffés Gogo et Didi — jusque dans le fait que Pozzo-la-Puissance, s'il paie de la cécité son illusion d'arrogance, voit clair dès lors qu'il est aveugle (*Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau.* Et, après avoir tiré sur la corde ombilicale : *En avant!*)

Il y a bien d'autres choses que l'on pourrait dire sur cette pièce. Et notamment sur son jansénisme et sur l'allégorie des personnages. On pourrait évoquer Kafka, Pirandello ; le petit jeu des « influences » est trop tentant ; on ne manquera pas d'en faire *subir* à Beckett : c'est si commode ! Car n'est-ce pas, une influence n'enrichit ni ne s'enrichit, et quiconque est traversé par le flux, automatiquement ne peut que s'y noyer (comme Racine en Euripide, c'est bien connu). On pourrait dire aussi que la mécanique grince un peu en deux ou trois endroits. Mais l'important, est que, telle quelle, cette pièce — qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, qu'on l'accepte avec ou sans réserves — constitue un événement. On ne voit guère que *les Mouches* et que *Huis Clos*, au cours de cette dernière décade, qui aient apporté pareille nouveauté. En des temps plus passionnés, peut-être se fût-on insulté autour de Samuel Beckett. Mais il est de bon ton aujourd'hui de crier au chef-d'œuvre à propos de n'importe quoi, et pour ce qui n'est pas n'importe quoi, de ne s'étonner de rien.

Il faudrait enfin parler de la mise en scène de Roger Blin. Elle

est l'articulation même du texte. A vrai dire, on n'attendait pas moins de lui, en la circonstance. On n'en dira pas autant de son interprétation de Pozzo, où il force sa voix qui n'est pas faite pour être forcée. Mais Jean Martin détraque admirablement son moulin à pensée. Et surtout, Lucien Raimbourg, en Vladimir, est une révélation étincelante de justesse et de véracité.

GEORGES BELMONT.

LE CINÉMA

LES COUVERTURES BLANCHES DE RENÉ CLAIR

Je me suis assez souvent amusé à comparer les réalisateurs de films à des champions de tennis et le style des premiers à celui des seconds. Comparez-les un peu à des écrivains. Il saute aux yeux que René Clair serait de chez Gallimard. Il a la distinction, l'élégance, l'ironie des romanciers et des moralistes de cette grande firme française. Je verrai plutôt Delannoy s'apparenter aux couleurs de Grasset, Melville à celles des éditions de Minuit, Bresson à celles du Seuil, Yves Allégret à celles de Plon. De tout cela, je ne suis pas très sûr, mais je suis sûr que René Clair a l'air d'être un auteur de chez Gallimard, que ses films ont l'air d'être habillés avec la célèbre, la pâle, l'alléchante couverture blanche à filets rouges.

Belles de Nuit est un grand succès, et c'est justice. Les gens aiment rire. Ils aiment aussi la poésie, comme en fait foi la notoriété de Jacques Prévert, des frères Jacques et des albums de Babar. Je me suis fait rappeler par un ami de la *Table Ronde* que l'art de divertissement était une abominable invention des sales bourgeois. Pascal n'était pas de cette opinion. Il savait que le divertissement était une des choses les plus graves du monde, et les plus futiles. Mais tenons-nous aux faits : les faits disent que nous sommes en démocratie, que le cinéma est un art démocratique et qu'en démocratie les gens aiment rire. Puisque nous sommes en démocratie, il faut nous incliner devant le triomphe *sans précédent* dans l'histoire du cinéma de *le Petit monde de Don Camillo* (1), il faut enregistrer aussi les succès de *Fanfan la Tulipe* (qui vient en deuxième position) et de *Belles de Nuit* et nous ne nous demanderons pas si la qualité de ces films n'est pas la raison inverse de leurs recettes.

René Clair a une œuvre. Cette constatation assez banale dès qu'elle s'applique à des écrivains reste assez rare dans l'ordre du

(1) Un milliard de bénéfices pour la France où les films les plus chanceux atteignent rarement les 500 millions.

cinéma. La plupart des réalisateurs font des films, parfois excellents, parfois détestables ; bien peu font une œuvre. René Clair est de ceux-là. Son œuvre est peut-être mineure si on la compare à celle des grands internationaux (Eisenstein, Chaplin), mais elle existe, elle a son autonomie, son climat, sa couleur, sa musique, sa respiration propre. On reconnaît une séquence de Clair comme on reconnaît une écharpe de chez Hermès, une phrase de Giraudoux. Cela est si vrai qu'il y a déjà des redites dans cette œuvre. Ce n'est pas un reproche. Rien ne ressemble à une pièce de Racine comme une autre pièce de Racine et je me demande pourquoi l'on reprocherait à Anouilh de faire de l'Anouilh, à Clair de faire du Clair. Il faut lui reprocher de faire du Gœthe, quand il s'y essaie. Cela est si vrai même que *Belles de Nuit* pourrait passer pour une assez étonnante anthologie de Clair, faite par l'auteur lui-même. Ce film adroit réunit presque tous les thèmes qui lui sont habituels et à cet égard il a, partiellement, la valeur d'un autoportrait ou d'un film critique. On approche l'auteur, mais, c'est pour apprendre qu'il se dérobe, qu'il fuit, qu'il n'a que ses boutades à nous servir derrière lesquelles se cache quoi? Peut-être beaucoup de tendresse, peut-être beaucoup de froideur. La pudeur est, par exemple, sa première et sa plus haute qualité. Ainsi on donnerait sa main au feu que l'auteur de *Manon* (ce n'est pas de l'abbé qu'il s'agit) aime les femmes avec violence. On ne la donnerait pas que celui des *Belles de Nuit* les aime aussi froidement que ses films le laisseraient supposer.

La pudeur, voilà pour la défense. Et pour l'attaque, un œil précis, un regard mordant. Je regrette qu'il n'aille pas plus souvent du côté de la satire où il excellerait (mais le livre de Charensol et Régent, *Un maître du cinéma : René Clair* nous donne peut-être, pages 140, 141, une des raisons de sa réticence).

Les *Belles de Nuit* racontent les rêves entremêlés d'un dormeur amoureux. Dans les traces du général Bugeaud, il sera sur le point de posséder une très agréable Kabyle, au son de la Carmagnole, sur le point d'enlever, pour le meilleur et pour le pire (l'échafaud) la fille d'un marquis et il lui arrive bien d'autres aventures, car étant de son métier, professeur de musique, il peut se croire sans peine chef d'orchestre et compositeur, ce qui permet à Van Parys d'écrire pour le film une partition charmante où des refrains populaires se confondent avec des réminiscences mozartiennes.

Dans sa seconde moitié, les *Belles* passent de la comédie musicale au burlesque, et j'ai eu beaucoup de mal à suivre René Clair dans la promenade en jeep qu'il nous fait faire, de poteaux indicateurs en stand d'exposition internationale, à travers l'histoire. On se croit au bal des quat'z'arts. Une mécanique subtile et rigoureuse, brusquement, se déglingue. Clair, qui sait mieux que personne que rien ne supporte moins l'improvisation et le bâclé que la « fantaisie », objectera les dénouements de Molière, ces queues de poisson, ou ces divertissements qui éclatent lorsque la situation est sans issue. Malheureusement, ce ne sont pas des exemples ou des raisons qui doivent justifier une séquence, il faut qu'elle

opère par elle-même. Je ne peux que constater que la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme* ne me gêne pas et que l'excursion dans la préhistoire des *Belles* m'a ennuyé.

★

Henri Jeanson et Julien Duvivier ont dû beaucoup s'amuser à imaginer et à écrire *la Fête à Henriette.* C'est un film de professionnels expérimentés qui jouent aux dilettantes. Toute licence... La liberté, justement, des scénaristes devant le papier blanc qui coûte moins cher que la pellicule. On écrit des scènes, on les jette à la corbeille, on choisit, on renonce à des solutions pour en adopter d'autres, une autre qui deviendra tyrannique et rigide. Si l'histoire (la petite histoire) avait tourné autrement... et il ne faut pas d'autres prétextes au meilleur de nos dialoguistes et à un très bon réalisateur (à l'un des plus précis et des plus autoritaires) pour faire feu des quatre fers. C'est un film-exhibition. Notre plaisir est très grand... Reste à savoir si les « gens » ne veulent pas une histoire, une seule, et n'avoir pas à mettre en doute la vérité mensongère dont le cinéma leur fait cadeau.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

ÉPISODE DE LA CARRIÈRE D'UN JOUEUR DE PARADOXE

En septembre 1951 avait eu lieu à Venise, au théâtre de la Fenice, la création mondiale du récent opéra de Stravinsky, *the Rake's progress.* Marcel Schneider avait rendu compte ici même de cet événement international auquel l'opinion, la publicité, l'affluence et le snobisme avaient donné un lustre que revêtent aujourd'hui assez peu d'événements musicaux. Tout cela avait un petit arrière-goût de la belle époque des ballets russes. A tel point même qu'un familier de Stravinsky, agent de propagande très fervent et très puissant du compositeur, pouvait écrire avec naïveté — et avec une fierté mal dissimulée : « Quiconque était présent au lever du rideau de la création du *Rake's progress* a pu se rendre compte qu'il assistait à la soirée la plus coûteuse et la plus élégante de la saison surchargée des festivals européens. » Et l'on se plaisait à faire savoir que pour cette seule soirée de la création, Stravinsky avait reçu 20 000 dollars pour diriger (mal d'ailleurs) cette partition nouvelle.

La « première » française vient d'avoir lieu avec un luxe et un tapage infiniment moindres. Il est même curieux de voir quel curieux silence a été fait par la presse et les milieux musicaux et

cultivés autour de cette création d'un ouvrage qui est l'un des plus importants de son auteur. Et cela est fort regrettable à une époque où la tarte-à-la-crème consiste à se lamenter sur la carence de nos théâtres lyriques — car le spectacle donné par le Théâtre Municipal de Strasbourg était de grande qualité, supérieure même sur certains points à celui de Venise — à une époque, aussi, où l'on dénonce la léthargie dans laquelle est entré le théâtre lyrique. Le *Rake's progress*, en effet, apporte non pas un remède à cette léthargie, mais un intermède. Car s'il est bien évident que cet ouvrage ne peut faire école, ne peut être une source, un tremplin, sur le plan esthétique, il apporte cependant une solution, instantanée et individuelle sans doute, mais valable en soi — rien qu'en soi, il est vrai — au problème actuellement non résolu de la technique du théâtre musical à notre époque, d'une certaine morale théâtrale, et même d'une certaine morale tout court. L'œuvre est d'ailleurs curieuse et curieusement attachante par son isolement, par sa solitude dans l'art contemporain, par la façon dont, avec l'orgueil superbe dont dispose Stravinsky, elle méprise les modes, les manies, les exigences de notre époque, par la façon dont elle va à contre-courant. Et malgré cela, elle trouve dans notre époque une résonance secrète qui tient d'ailleurs sans doute à ce besoin inavoué de néo-quelquechose qui couvre actuellement, et qui n'est autre, en partie, qu'un néo-classicisme.

Seulement le néo-classicisme est un des terrains les plus glissants qui soient, et l'on a vite fait de tomber dans l'ornière de la reconstitution académique. Or Stravinsky est probablement un des seuls créateurs d'aujourd'hui qui puisse s'offrir sans danger le luxe d'un néo-classicisme, d'approcher son modèle, de s'identifier à lui avec une incroyable virtuosité, sans perdre une once de son originalité. Ce diable-là sait bien jouer avec le feu.

Tout cela pour dire à quel point le *Rake's progress* est bâti sur un paradoxe, l'un des plus perfectionnés qu'ait jamais conçu celui dont presque toutes les œuvres sont des paradoxes si réussis que longtemps on ne s'est pas aperçu qu'il en était ainsi. Cela on ne peut plus l'ignorer maintenant puisque les nombreux écrits littéraires et esthétiques de Stravinsky prouvent abondamment que tout chez lui est fait volontairement en partant d'une base théorique, en poursuivant un but théorique, qui se moque des moyens pratiques usités et de leur utilisation normale, et qu'en fin de compte ce n'est pas seulement un compositeur de musique que nous avons devant nous, mais quelqu'un qui dépasse — qui *transcende* diraient les philosophes dans leur jargon — la musique, pour chercher autre chose derrière celle-ci, ou plutôt en employant celle-ci comme moyen, non comme fin en elle-même.

Je ne reviendrai pas ici sur la série des gravures de Hogarth, *the Rake's progress* (La carrière d'un libertin), qui a inspiré cette œuvre dont W. H. Auden et Chester Kalmann ont établi le livret. On sait qu'il s'agit d'un bon jeune homme (Tom Rakewell) qu'un sombre et inquiétant personnage (Dick Shadow) vient enlever à sa paisible campagne natale sous prétexte d'un fabuleux héritage. Rakewell, en compagnie de son diabolique compagnon,

mène à Londres une parfaite vie de débauche, finit par épouser Baba-la-Turque, la femme à barbe, pensionnaire d'une maison de tolérance où Rakewell fréquente assidûment. Tout cela mène le héros dans un asile de fous où Rakewell se prend pour Adonis et où une pure jeune fille qu'il aima jadis vient le visiter et où il mourra dans une crise de démence et en pleine fiction rédemptrice puisqu'il prend cette jeune fille pour Vénus.

Stravinsky a précisé — et c'est ce qui est intéressant — qu'à la vue des estampes de Hogarth, son projet avait été d'abord et aussitôt, d'ordre théâtral ; ce qui l'a frappé c'est la capacité théâtrale du sujet, avec la série d'épisodes imagés que couronne une moralité, et qui permet une étude de mœurs sur le plan social (XVIIIe siècle anglais) et moral. Par ailleurs, il a également précisé avoir voulu imprégner l'œuvre de la conception catholique romaine de la liberté — et à ce sujet, il a même ajouté que lui, orthodoxe, mais se sentant plus occidental qu'oriental, ne serait pas étonné d'être amené un jour à embrasser la foi catholique. On voit que toutes ces considérations excèdent largement la composition d'une partition d'opéra.

Mais cela explique aussi pourquoi il a choisi des cadres essentiellement latins tels que l'*Opera-buffa* et l'*Opera-seria* dont il fait une synthèse comparable à celle que Da Ponte a réalisé pour le *dramma-giocoso* qu'est le *Don Giovanni* de Mozart. Mais la morale de l'ouvrage de Stravinsky est infiniment plus *romaine*, si l'on ose dire, que celle du *Don Giovanni* : Don Juan est puni, et c'est tout ; tandis que Rakewel est racheté *in extremis* par un acte d'amour, ce rachat étant toutefois payé par la démence et la mort, afin de satisfaire, a dit Stravinsky, « à la loi interne de la justice distributive. »

Cela dit, vouloir faire, comme ont voulu le faire un certain nombre d'esprits de mauvaise foi, du *Rake's progress* un démarcage du *Don Giovanni* est un peu simplet. S'il en avait été ainsi, les choses auraient été un peu plus compliquées que cela !...

C'est précisément cette équivoque qui est amusante, équivoque où s'épanouit l'esprit paradoxal de Stravinsky, équivoque dont beaucoup d'esprits superficiels et pressés n'ont pas saisi la portée. Le jeu avec le feu leur a échappé.

Le compositeur pousse d'ailleurs les choses très loin. Il ne se contente pas d'adopter un style d'opéra italien, napolitain surtout, avec ses récitatifs *secco* ou *stromentate*, ses *arie*, *duos*, *trios*, ensembles, cabalettes, etc... Les choses se poursuivent sur le plan de la psychologie des personnages. Ici, l'auteur déborde le seul opéra classique, ses symboles, et sollicite également l'opéra romantique. Rakewell est un peu Don Juan, un peu Faust, un peu Hermann de *la Dame de Pique*. Shadow est à la fois le frère jumeau de Leporello, de Iago et de Méphisto. La jeune fille rédemptrice, Anne, est la cousine germaine de Marguerite, de Micaela, et en général de toutes les héroïnes que le répertoire préromantique et romantique a condamné à pleurer les pires ennuis...

C'est donc, de la part de Stravinsky pousser très loin le souci de ressembler à son modèle, de rechercher la convention de per-

sonnages traditionnels et familiers du répertoire, et, paradoxalement, de réussir à créer des personnages originaux dans leur convention même. Et c'est ce que toujours les mêmes esprits pressés ont pris pour du pastiche seulement habile.

Du point de vue musical, les choses se présentent de la même façon, sinon d'une façon plus étonnante encore. Les esprits pressés nous parlent là aussi de pastiche : Donna Anna de Mozart, Cimarosa, Rossini, Donizetti, Verdi, Tchaïkovsky, et même Hændel et Bach. Là encore, ce serait trop facile !... Et nous connaissons assez de pasticheurs ingénieux pour savoir ce qu'en vaut l'aune. Stravinsky enchaîne à plaisir des accords parfaits de tonique et de dominante, le sentiment tonal est sans mystère, l'invention mélodique — qu'il s'agisse de mélodie ornée ou non de vocalises — semble des plus conventionnelles, de même que l'orchestre des airs et les accompagnements de récitatifs — quelle extraordinaire transparence, d'ailleurs, ceci dit en passant. Mais, suprême paradoxe, cette accumulation de moyens hétérogènes aboutit à un Stravinsky pur jus, très décanté, très dense, à l'alchimie si subtile que l'on n'y voit pas toujours à première vue la goutte d'or. Il y a là, à la fois, une ironie objective vis-à-vis de soi et des autres, et une confiance en soi qui sont un nouveau paradoxe dépassant lui aussi le simple univers musical.

Qu'une esthétique et qu'un « faire » de cet ordre puissent être une source de renouvellement, un aliment pouvant être prescrit à d'autres artistes, je ne le crois pas, je le répète. Car ici intervient entre les différents éléments, ce catalyseur essentiel que l'on appelle communément le génie. Et puis, de toute façon, Stravinsky se situe à la fin d'un cycle auquel lui seul est capable de donner une *coda* valable. « C'est beau, mais c'est triste », conviendront, en ripostant, quelques-uns. Mais pourquoi est-ce triste, après tout, puisque ainsi Stravinsky se réalisa totalement. Et puis aussi bien n'est-il pas responsable d'une époque de la musique à laquelle il a donné le branle, sans doute, avec le *Sacre*, mais une époque qui a, semble-t-il, atteint la majorité et peut se débrouiller toute seule.

A propos du *Sacre* justement, le compositeur italien Malipiero a eu un très joli mot pour exprimer son admiration au lendemain de la « première » de Venise : « En mai 1913, nous avons assisté à la première du *Sacre du printemps;* en septembre 1951, au *Sacre de l'automne.* » Ferai-je remarquer que l'automne est le temps, bien près de la vendange, où le vin commence à fermenter. Malipiero ajoutait, assez drôlement aussi : « L'hiver sera peut-être rigoureux... »

Là, peu importe, puisque nous sommes habitués aux sautes de la température stravinskyenne. Remercions-le plutôt de nous donner du travail en toute saison...

★

On conçoit qu'un ouvrage posant et supposant tant de problèmes ne soit pas tout simple à interpréter. Sans pouvoir nous

arrêter aux détails de la création du Théâtre de Strasbourg, signalons-en cependant la réussite, l'intelligence et le soin en citant les noms des principaux responsables : Roger Lalande, le maître d'œuvre comme traducteur du livret, metteur en scène et régisseur général du spectacle ; Ernest Bour, chef d'orchestre ; Marthe Luccioni (Anna), Suzanne Darbans (Baba-la-Turque), Heinz Rehfuss (Shadow), Joseph Peyron (Sellem) ; Claude Perrier, décorateur. Une réussite qui ajoute un titre de gloire supplémentaire au palmarès de Roger Lalande, directeur du Théâtre Municipal de Strasbourg lequel n'est plus, depuis cinq ans, et grâce à lui, un théâtre de province.

CLAUDE ROSTAND.

LA VIE COMME ELLE VIENT

FIÈVRES BLANCHES

Page blanche.

Il faut commencer l'année, paraît-il, par des résolutions. Des bonnes, cela s'entend. Et dans mon jeune âge, il fallait les consigner. J'ai possédé, à cet effet, des cahiers aussi ornés que mes albums de poésie ; mais qui ne risquaient point, comme ceux-ci, d'être feuilletés jusqu'à complète usure des pages. Pourquoi un cahier alors, puisque pour n'être pas tenues, une page suffisait à enregistrer mes intentions vertueuses? Parce que chaque page comportait sa résolution et qu'il restait en dessous, assez de place pour une manière de méditation. Ce qu'on appelait une méditation n'était qu'un prétexte à excuses. Les excuses pour ne point tenir les promesses qu'on se fait à soi-même, abondent. Elles sont valables, elles sont adroites surtout. Vint un temps où je m'en avisai. Aussi, inaugurant un nouveau cahier, je me gardai d'y écrire quoi que ce fût. Il n'y a pas si longtemps, procédant à un de ces rangements qui se pourraient comparer à des exhumations, je retrouvai parmi des reliques scolaires assez variées, un joli petit objet, un album recouvert de soie blanche pékinée de satin. Les années avaient passé une main d'ivoire sur ces blancheurs. J'ouvris l'album. Pas une ligne, pas un mot, tout juste mon nom et une date.

Il me fallut un certain temps pour me souvenir de la destination de ce carnet qui n'avait jamais servi. Mais dont chaque page contenait en filigrane mes scrupules innocents, ma rébellion aussi, contre un usage dont ma naissante philosophie m'enseignait l'inanité. En ce début d'année voué à toutes sortes de blancheurs (il neige pendant que je trace ces lignes) il me semble que je ne puis trouver meilleur préambule que le rappel d'un tel souvenir. Et, qui sait, je donnerai peut-être à quelqu'un de plus résolu que moi, l'idée de noter des intentions qui serviront à paver l'enfer.

Blanc partout.

Cela dit, janvier est bien véritablement le mois des blancheurs. L'enneigement, la chute des neiges, la fonte des neiges, la qualité des neiges, occupent les esprits. La neige n'est plus un prétexte à romances sentimentales concernant les petits ramoneurs, et les jeunes Savoyards montreurs de marmottes. Il n'y a plus de petites marchandes d'allumettes. Andersen ne se reconnaîtrait plus dans un paysage de pistes de skis et de téléphériques. La neige n'est plus une forme de poésie, c'est une forme de sport avec son langage, ses coutumes et ses costumes. La préparation d'un départ devient, quand les cimes en sont le but, une manière d'épopée. Tous sont appelés et quand il s'agit de chutes tous sont élus. Il est (à ce propos) remarquable de constater que les chutes en montagne bénéficient d'un climat d'apothéose. Tomber dans son escalier; tomber dans la rue, tomber d'un trottoir, fi, c'est de la maladresse, de la distraction, nul ne vous plaint et nul ne vous admire. Mais la chute en montagne... Telle jeune femme délicate et friable, n'est jamais redescendue des sports d'hiver que sur une civière. Cela lui paraît si naturel que je me demande si la civière ne fait pas partie de son équipement au même titre que l'anorak et autres pièces d'habillement. Elle qui se plaint à terre du moindre rhume, supporte sans faiblir l'annuelle remise en état de son gracieux squelette, uniquement préoccupée de savoir si ses os rapiécés pourront supporter de nouvelles brisures. « Il n'y a, me dit-elle, que la neige qui me fasse du bien. »

Dans de beaux draps.

Passons de cette neige à celle des Expositions de blanc. De toutes les fièvres qui atteignent les Parisiens, ou plus exactement les Parisiennes, cette fièvre blanche est la plus pernicieuse en ce sens que nulle n'y échappe. C'est d'abord un bruit léger rasant le sol, et puis peu à peu, cela devient une clameur. De chaque grand magasin s'échappent sur les ondes de la renommée qui n'ont pas besoin de bruit pour se faire entendre, de pressantes, de caressantes voix.

Ulysse traqué par le chant des sirènes n'a jamais su ce qu'était la persuasion. Ses sens grossiers se contentaient de mélodie. A la mélodie, les magasins ajoutent les chiffres, cette persuasion suprême. Chacun propose quelque chose de plus doux, de plus moelleux, de plus frais à la peau, de plus résistant aux lessives, de plus lumineux aux regards. Ce serait assez, mais ce ne l'est point. Chacun propose quelque chose de plus avantageux.

Les uns, à côté du prix demandé l'année dernière et qu'ils barrent d'un vigoureux trait de plume, écrivent le prix demandé cette année et qui, du seul fait d'une comparaison immédiate, ébranle toutes les résolutions que l'économie imposait. O économie, que de tricheries commande ton nom intègre. « C'est une fausse économie que de ne savoir pas profiter d'une occasion. » « La véritable économie est celle qui consiste à dépenser à temps

et à bon escient. » « Économiser hors de propos, c'est dépenser deux fois... » Et ainsi de suite...

Mais au moment précis où le choix se porte sur ces draps « sacrifiés », sur ces serviettes littéralement « données », un autre chant de sirène s'élève d'un autre édifice. Là, point de comparaison de prix. Il ne s'agit que de comparaison d'usage. Là, les draps ont subi un traitement qui les qualifierait comme voiles de haut bord pour affronter les tempêtes. Il n'est pas un Latude qui, pour dégringoler d'un donjon et se servant de ces draps-là comme d'une corde, n'arriverait intact sur le sol de la liberté. Attelés en vain aux quatre coins de ces draps magiques, tous les chevaux de la justice du roi ne parviendraient pas à les écarteler.

Pas d'hésitation. Plus que le drap bon marché il faut choisir le drap qui dure, le drap qui défie la mer, les donjons, et les chevaux du roi. Mais à cet instant un autre chant s'élève. C'est le chant de la qualité et des provinces françaises. La toile du Nord, les prairies des Vosges, l'Alsace, Cholet. Et de se lever les souvenirs d'enfance, les vastes armoires cirées d'où exhalait, en entrouvrît-on les portes, l'odeur de la lavande et de la racine d'iris, et celle, délicieuse, du vétiver. S'endormir dans les draps de son enfance, repartir, en rêve, à zéro...

« Le rêve, c'est très joli, chante une quatrième voix. Et l'enfance aussi. Mais il y a le progrès, que diable. Le progrès, c'est la technique. Il y a une technique du drap qui fait reculer les mère-grand, les mère-l'oye, et toutes les Pédauques avec leurs rouets. Dans nos draps modernes, ce n'est pas cent ans que la Belle au Bois Dormant aurait pu dormir sans risquer d'y faire des trous, c'est mille ans pour le moins. Quant à nos chemises, celle de la reine Isabelle, l'eût-elle achetée chez nous, aurait pu soutenir quatre sièges de plus. »

« Tout est affaire de tissage, et non d'immersion dans tel ou tel produit, » déclare une cinquième voix ; veloutée comme celle du grand serpent. « Foin du drap sur le foin, bercez-vous plutôt dans le véritable hamac des nuits heureuses. Notre drap à nous est franc de qualité parce que retors. Il est garanti contre l'artificiel. Si la reine d'Angleterre était Française, elle n'en voudrait pas d'autre pour ses enfants. »

Et là-dessus entrent en jeu toutes sortes de termes qui contribuent à l'égarement général. Oh Dieu, que choisir. Le métis crème ou le métis blanc, les longottes écrues ou les longottes lourdes, les tramés lin et coton, les mi-fil, les pur fil, ou les cretonnes, ou les tout coton, ou les toile d'avion? Il semble que les draps arrivent de toutes parts, les uns traînés par des cygnes ; les autres portés par des anges. Les uns fleurant l'aubépine, les autres le lys. Ce ne sont partout que colombes et neiges d'avril. La durée emprunte la bénédiction du périssable : la fleur, le flocon, l'oiseau. Crayon en main, il faut, ayant tout écouté, tout regardé, tout comparé, résoudre une équation de cauchemar, et finalement jeter une pièce de monnaie en l'air pour que le destin se prononce, lui, l'aveugle, en faveur du prix, de la qualité, de l'usage, de la durée, de la technique ou du tissu. Ensuite il n'est plus que de payer... et de dormir.

« Le mouchoir... le mouchoir... »

Les draps sont les rois des Expositions de blanc. Mais il y a aussi les ferventes du mouchoir. Le mouchoir a joué un rôle si important dans la vie affective des femmes, qu'il ne saurait, même après le bouleversement des usages, abdiquer ses antiques privilèges. Le mouchoir est un objet romanesque en dépit de la trivialité de son emploi. Mouchoirs donnés, mouchoirs perdus, mouchoirs volés et conservés dans des coffrets. Mouchoirs trempés dans le sang des guerres et des duels. Mouchoirs agités par la main des départs. Mouchoirs des confidences et des larmes. Mouchoirs froissés par la jalousie, déchirés par l'angoisse, lacérés par la fureur. Signal sur le donjon de Barbe bleue, pudeur sur le sein de Virginie... Pleurs chastes de la baronne Hulot, destin de Desdémone... Est-il quelqu'une de ces acheteuses qui, manipulant fiévreusement les liasses (par douze ou par six) des mouchoirs 53, se préoccupe d'autre chose que de savoir s'il faut préférer la fantaisie au classique, l'ourlet jour à l'ourlet roulé, la batiste d'Irlande à celle de Cambrai? Et cependant si les modes changent, les sentiments, les situations restent les mêmes. A cause du blanchissage on a peu à peu éliminé les mouchoirs bordés de dentelles, mais les passions ne sont pas en fonction du blanchissage. Il y aura toujours, agité à l'horizon de la tragédie, « un petit mouchoir de Cholet ». De même que les rideaux ont beau être en voile Rhodia au lieu d'être en mousseline, il se trouvera toujours une main pour les soulever aux heures d'impatience et d'attente.

En parcourant ces blanches galeries creusées dans la neige des draps, des mouchoirs et des rideaux, en me perdant dans ces labyrinthes dont l'issue est toujours... la caisse, je me dis que ce qui change n'est pas l'essentiel. Plus de fileuses, plus de rouets, plus de bergères, quenouille en main, plus de princesses épuisant, l'aiguille au doigt, leur destin de captivité ; mais toujours l'attrait du foyer, et derrière les rideaux de l'attente et le mouchoir des adieux, toujours l'espérance, et toujours l'amour.

GERMAINE BEAUMONT.

UNE REVUE NOUVELLE

« Ce premier numéro de la Parisienne *est un réveillon » nous annonce Jacques Laurent. Le fait est que je l'ai lu d'une traite, à l'heure où l'on réveillonne, en n'y trouvant que cinq ou six pages ennuyeuses. La proportion est souvent moins bonne même dans des revues qui nous sont chères.*

La Parisienne *est faite par des jeunes. Si elle orne sa couverture d'une peinture datant de trois mille cinq cents ans, ce n'est qu'une apparence de paradoxe : trente-cinq siècles, c'est la jeunesse des marbres et des dieux, comme quatre-vingts ans, l'âge de Léautaud,*

c'est la jeunesse des philosophes! Et que, dans cette revue de jeunes, il se trouve un article de variétés historiques sur le miracle de saint Janvier, cela me ravit, car enfin, c'est très joli la littérature pure, mais ça conduit droit à Dada et au lettrisme si on s'interdit de parler histoire, musique, peinture, etc...

La Crétoise peinte à fresque aux murailles de Cnossos n'a point de bras, donc point d'ongles. On imagine la Parisienne 1953 mieux armée. Je les vois ces ongles, non laqués de sang, comme ceux des Parisiennes de 1925, mais irisés de nacre. La couleur du vernis n'influe d'ailleurs aucunement sur le tranchant de la griffe. Or, dans ce premier numéro, point d'égratignures. Cependant, Jacques Laurent, dans ses pastiches d'écrivains illustres ou à la mode, s'est montré plus d'une fois critique féroce et les écrits les plus sérieux de ses modèles nous feront souvent rire à l'avenir. Trêve des confiseurs? Semaine de bonté? C'est égal, à la place de ceux qu'Alain appelait les importants, *je me garderais à carreau.*

Cela dit, le programme de La Parisienne *m'enchante. On y glane des phrases-manifestes qu'il faudrait encadrer dans toutes les salles de rédaction :*

« Cette revue n'est pas un cours du soir, elle vise à plaire. — Elle se présente comme une revue d'humeurs, de curiosités, de caprices non dirigés. — Elle demandera à ses collaborateurs ce presque rien qu'on a remplacé par le zèle : le talent. — La littérature n'est pas un sport d'équipe, *etc...* »

La littérature n'est pas un sport d'équipe. Excellente formule, et assez nouvelle. Vers 1922, Morand appelait drôlement la Chapelle, devenue aujourd'hui grand magasin, qui éditait certaine revue, la S. A. M., Société d'Admiration mutuelle. La Parisienne *sera différente. Elle s'interdit le prosélytisme et l'exclusive, elle choisira ses amis parmi les hommes de talent, cela suppose du goût, ou elle sélectionnera ceux qui ont du talent parmi ses amis, cela réclame du courage.*

« Méfiez-vous, me souffle un vieux routier des lettres, les professions de foi valent en littérature tout juste autant qu'en politique! » Mon Dieu, nous verrons bien! La dernière page du manifeste de Jacques Laurent comporte des engagements précis. Pas de Théâtre du Mois, *dit-il, s'il n'y a que des navets. Pas de* Livres du mois *lorsqu'il n'y aura que des Goncourt. Bravo pour ce refus, bravo au contraire pour les textes inédits ou oubliés.* La Parisienne *nous avise qu'elle n'écartera ni le grave ni le plaisant et qu'elle publiera volontiers un article sur les subtilités de la pêche à la truite. On serait tenté de la prendre au mot et de lui apporter un papier sur la pêche à l'écrevisse (je me flatte de la connaître!) Mais je ne m'y risquerai pas, car je suis résolument hostile à l'emploi des balances et imaginez que Jacques Laurent soit pour...*

JEAN MISTLER.

L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1953. 64429.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ______________________

adresse : ______________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ______________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE.*



MANÈS SPERBER

QU'UNE LARME DANS L'OCÉAN...

"Avec la même confiance que j'ai écrit jadis de D.H. Lawrence méconnu, de Faulkner inconnu qu'ils étaient ce que chacun sait aujourd'hui, j'écris que ce livre est un des hauts récits d'Israël".

ANDRÉ MALRAUX

•

GUSTAV JANOUCH

KAFKA M'A DIT

Préface de MAX BROD

Un livre aussi nécessaire pour élucider "le mystère Kafka" que les Entretiens d'Eckermann pour comprendre Gœthe.

•

COLLECTION "PRÉCURSEURS DE GÉNIE"

dirigée par MANÈS SPERBER

SALVADOR DE MADARIAGA

CHRISTOPHE COLOMB

La découverte définitive du grand découvreur : Madariaga explique par les origines juives de Colomb toutes les énigmes de son extraordinaire existence.

•

LOUIS FISCHER

LA VIE DU

MAHATMA GANDHI

"Louis Fischer explique réellement Gandhi". PEARL BUCK

P.L.

CALMANN-LEVY

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

TARIF DES ABONNEMENTS :
voir le bulletin d'abonnement en fin du volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195 : un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de 6 mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois : piastres 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W 1.
Abonnement de six mois, shillings : 25; un an shillings : 47,6,

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50, un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 23,10; un an, cordobas : 45,00.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Miséricordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55; un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six moi , livres turques : 10,80 ; un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « La Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)
La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.